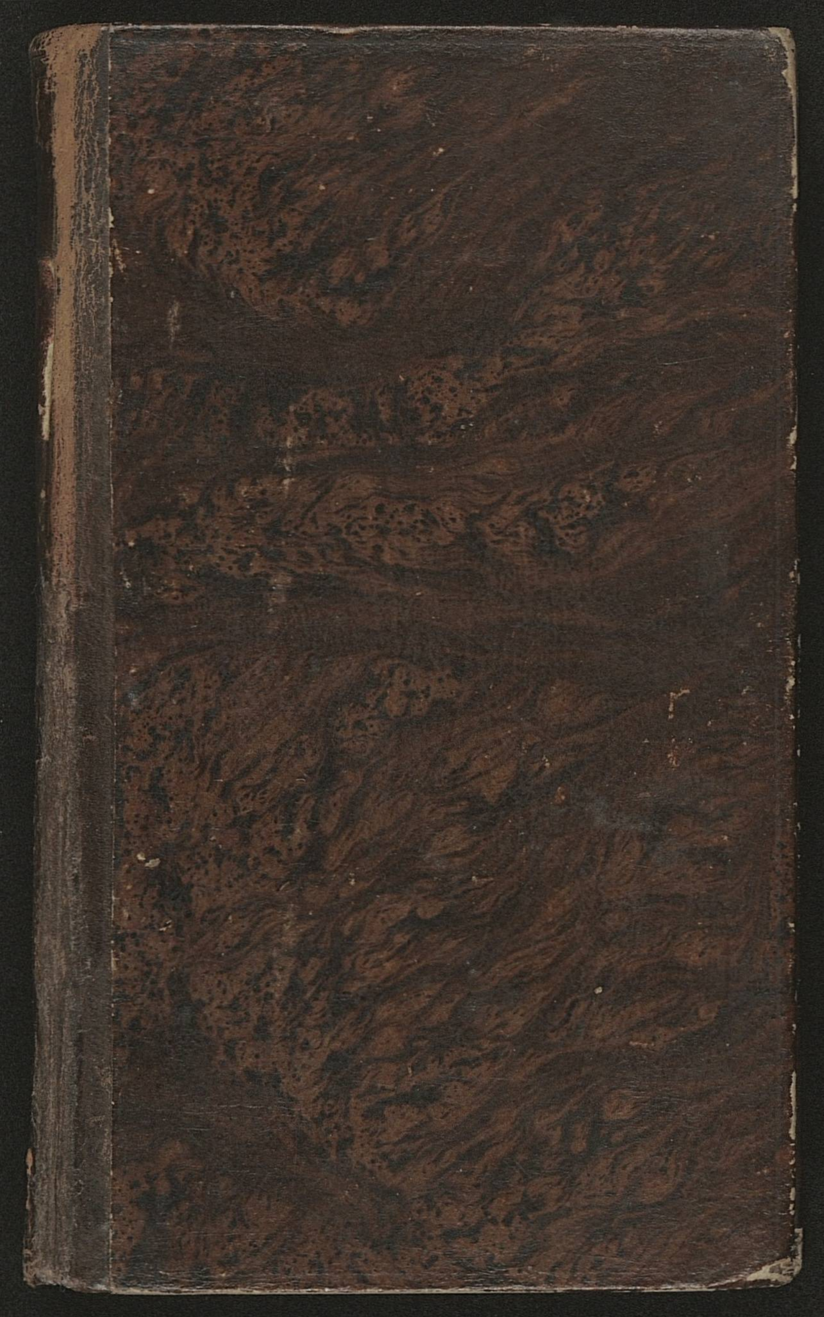
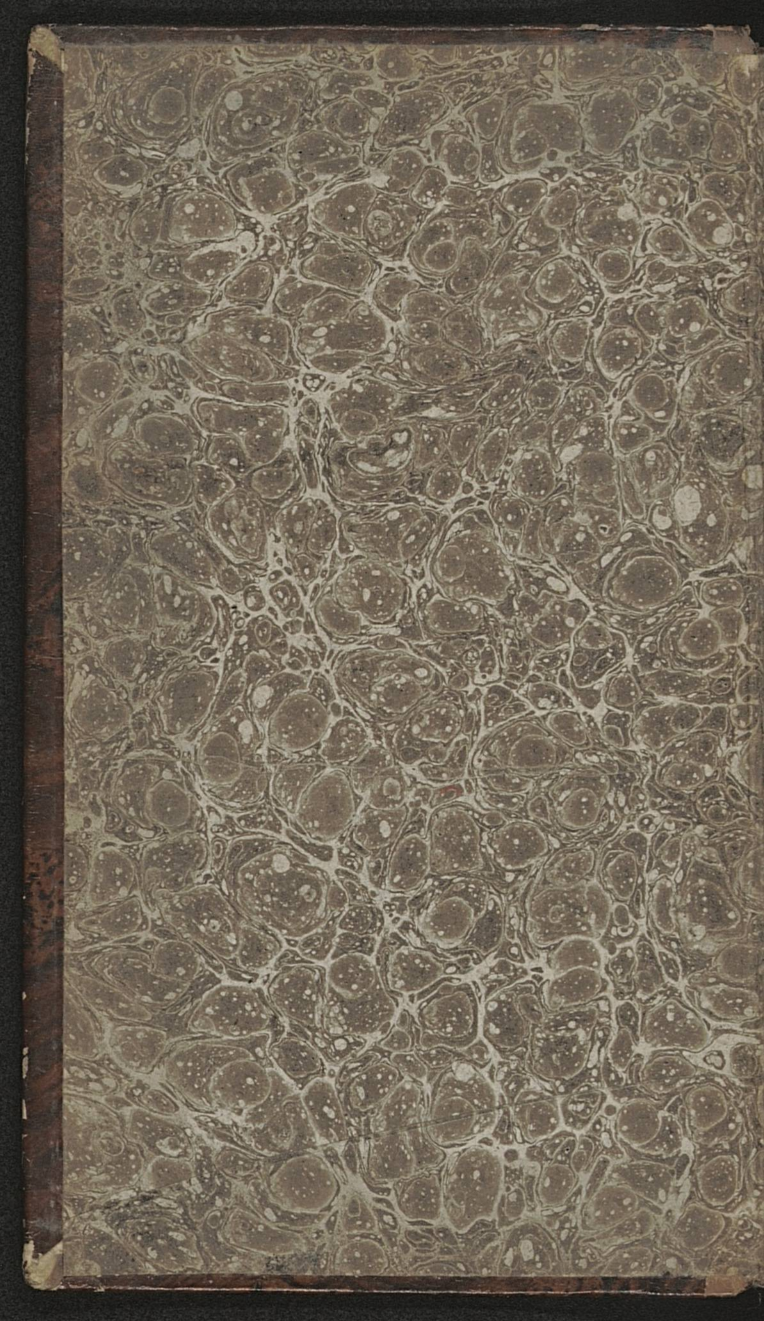
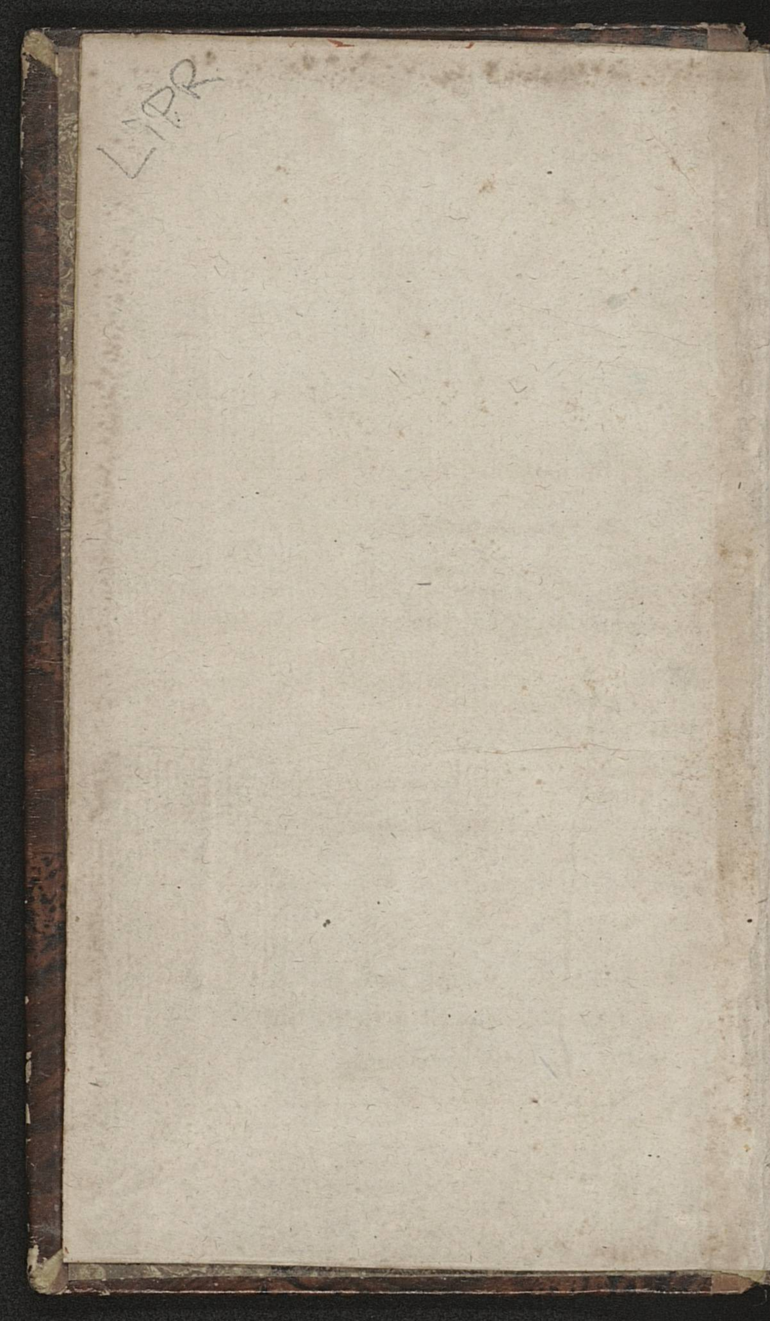








ABRÉGÉ
DES VIES
DES ANCIENS
PHILOSOPHES,

Avec un recueil de leurs plus belles maximes,

PAR F. DE SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNÉLON.

NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE AVEC SOIN;

Augmentée d'un Précis de la vie de FÉNÉLON, et d'un Tableau dans lequel sont classées les différentes Sectes des Philosophes, suivant l'ordre chronologique.

A LYON,
CHEZ BLACHE ET BOGET.

1810.

AVERTISSEMENT.

Lorsque *l'Abrégé des Vies des anciens Philosophes* parut pour la première fois en 1726, Ramsay, l'élève, l'ami et l'historien de Fénélon, éleva des doutes sur son authenticité, dans une lettre insérée au *Journal des Savans* de la même année. Cette réclamation donna lieu à l'abbé Baudouin, chanoine de Laval, et précepteur des enfans du duc de Chevreuse, de justifier les éditeurs, en prouvant invinciblement que ces Vies étaient l'ouvrage de l'auteur dont elles portaient le nom. « Feu » M. le duc de Beauvilliers, dit-il dans » sa réponse, avait exigé de M. Quinot, » un ordre général, par écrit, des études » de MM. ses fils, année par année. M. de » Fénélon, à qui ce seigneur communiqua » cet écrit, le lut, l'examina, y fit ses » notes et ses réflexions. M. Quinot place » la lecture des Vies des anciens Philoso- » phes dans la treizième année de ses élè- » ves, en ces termes : *M. le comte lira* » *pendant une demi-heure aux jours* » *de congé, les Vies des anciens Phi-*

» *losophes, de Diogène Laerce, d'Eu-*
» *napius, et celles de M. de Cambrai.*
» Voici la note de ce savant prélat sur cet
» article: *les Vies des Philosophes mé-*
» *ritent place dans les études les plus*
» *sérieuses.* Or, si cet écrit n'était pas
» sorti de sa plume, il était naturel qu'il
» corrigeât cette erreur et détrompât
» M. Quinot. Son silence me paraît une
» reconnaissance authentique.... J'ai dans
» mon cabinet une copie fidèle de cet or-
» dre des études de MM. de Beauvilliers,
» avec les notes et réflexions de M. de
» Fénélon; feu M. le duc de Chevreuse
» m'en avait fait présent.

» M. l'abbé Bourgeois, chanoine et
» principal du collége de Dreux, ajoute-
» t-il, est en état de faire voir l'original
» de la Vie des Philosophes, dicté par
» M. de Fénélon, et écrit de la main de
» M. de Rotrou, qui écrivait sous cet
» illustre auteur, lorsqu'il était chargé
» de l'éducation des princes. »

On chercherait vainement dans cet abrégé la prose brillante et poétique du Télémaque. Chaque genre a un ton et des couleurs qui lui sont propres. Fénélon, maître de sa plume plus qu'aucun auteur de son temps, savait varier son style suivant les différens

sujets qu'il avait à traiter. Il a écrit ces Vies avec la clarté, le naturel et la précision qui font le principal mérite d'un livre d'éducation. Mais ceux qui ont une idée de son génie et de son caractère, le retrouveront aisément dans cet ouvrage. « Tout le » monde sait que la métaphysique la plus » fine et la plus déliée était de son goût. » Que l'on parcoure ces Vies les unes après » les autres, et l'on verra partout, que » c'est toujours le premier objet qui le » saisit ; qu'il développe avec une noble » simplicité et avec cette netteté qui rè» gnent dans tous ses ouvrages, ce qu'il » trouve de principes de la plus pure mé» taphysique dans ce qui nous est resté » des écrits de ces Philosophes, sans ou» blier cependant les maximes de leur » morale et de leur politique les plus pro» pres à former l'esprit et le cœur d'un » jeune prince. Que l'on compare même » ces Vies avec les Dialogues que l'on a » publiés sous son nom, et l'on y verra » partout le même but, les mêmes pen» sées et les mêmes principes. »

A la vérité, ces Vies n'ont pas été imprimées telles qu'elles sont sorties des mains de Fénélon. Celles de Socrate et de Platon ne se trouvaient pas dans le ma-

nuscrit original ; l'ouvrage était d'ailleurs hérissé de textes latins tirés de divers auteurs. En cet état il avait pu servir à l'éducation du duc de Bourgogne, prince né avec les dispositions les plus heureuses; mais les premiers éditeurs pensèrent avec raison que, pour le rendre plus utile, il fallait remplir les lacunes, et traduire les passages latins. Le père Ducerceau, savant jésuite, se chargea de ce travail, et s'en acquitta en homme de goût. Ces Vies ont été souvent réimprimées depuis, et sont regardées comme un livre nécessaire à l'éducation de la jeunesse. Ce n'est qu'une esquisse, il est vrai, mais ce sont les *cartons* de Raphaël.

On n'a rien négligé pour rendre cette nouvelle édition digne de l'ouvrage et du public. Elle est très-soignée dans la partie typographique. Le texte a été revu avec une scrupuleuse exactitude ; on y a joint un précis de la Vie de Fénélon, et un tableau où les Philosophes de la Grèce sont classés selon l'ordre des temps où ils ont vécu, et les sectes auxquelles ils ont appartenu.

VIE
DE
FÉNÉLON.

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNÉLON naquit au château de Fénélon, en Périgord, le 16 août 1651, d'une famille distinguée par l'ancienneté de son origine, par la grandeur de ses alliances, et par des services rendus à l'Etat. Il fut élevé sous les yeux du comte de Fénélon, son père, qui prit un soin particulier de son éducation. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Un jour qu'il prenait l'air aux environs du château, il échappa à un domestique chargé de le mener à la promenade, quelques propos qui manquaient de justesse ; le jeune enfant, qui en avait beaucoup, s'en aperçut, et crut pouvoir les relever. Le domestique, fier de la confiance qu'on lui marquait, crut que c'était y manquer que de trouver qu'il raisonnait de travers.

Il insista, il voulut prouver ce qu'il avait avancé; le jeune Fénélon lui représenta paisiblement qu'il se trompait, et désespérant de le convaincre, le laissa parler sans rien répondre. Ce silence prudent fut pris pour une nouvelle insulte, l'enfant fut saisi par le bras, fut jeté par terre, et se fit beaucoup de mal en tombant; il se releva avec peine, retourna au château, ne dit rien de cette aventure, et laissa croire qu'il avait fait une de ces chûtes dont on ne garantit pas toujours les enfans les mieux surveillés.

Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus sérieuses ne furent pour lui que des amusemens. A l'âge de douze ans il savait très-bien le grec, écrivait en français et en latin avec facilité, avec ce choix d'expressions qui donne au style tant de clarté, de grâce et d'harmonie. Après avoir achevé ses humanités à Cahors, il fut envoyé au collége du Plessis à Paris, pour y suivre ses cours de philosophie et de théologie. Il se distingua tellement dans cette maison, qu'on hasarda de lui faire prêcher, à quinze ans, un sermon qui eut un succès extraordinaire. On rapporte la même chose de Bossuet. On aime à observer cette conformité singulière que présentent, dès leur jeunesse, deux hommes qui eurent dans

le cours de leur vie tant de choses semblables, et qui furent, malgré le caractère différent de leur génie, la gloire des lettres, et l'ornement de l'Eglise.

Le marquis de Fénélon, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, parut moins flatté qu'alarmé des éloges qu'on donnait à son neveu. Pour le soustraire aux applaudissemens et aux caresses du monde, il lui fit prendre la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la direction de M. Tronçon, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice. A vingt-quatre ans, Fénélon entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. Tel était son zèle pour la religion, qu'il forma le dessein de se consacrer aux missions du Canada et ensuite à celles du Levant. Mais la faiblesse de sa santé et la crainte de déplaire à sa famille, l'empêchèrent d'exécuter un projet qui eût enlevé à la France un de ses plus beaux génies. M. de Harlay, archevêque de Paris, qui appréciait le mérite de Fénélon, donna à son zèle une direction à peu près semblable, en le nommant, à l'âge de vingt-sept ans, supérieur des *Nouvelles Catholiques*, association de

filles pieuses, éclairées, qui se dévouaient à l'instruction des jeunes Protestantes. Ce fut pour les élèves de cette maison qu'il composa le *Traité de l'éducation des Filles*, « ouvrage
„ qui a commencé sa réputation, et qui,
„ dans un seul petit volume, réunit plus
„ d'idées justes et utiles, plus d'observations
„ fines et profondes, plus de vérités pratiques
„ et de saine morale, que tant d'ouvrages
„ volumineux, écrits depuis sur le même sujet.
„ Tout ce que des auteurs plus récens ont
„ proposé d'utile et de raisonnable sur l'édu-
„ cation, est emprunté de l'ouvrage de Fénélon.
„ Ils ont reproduit les mêmes idées comme
„ des découvertes qui leur appartenaient.

Louis XIV ayant été informé du succès avec lequel Fénélon dirigeait les Nouvelles Catholiques, le nomma chef d'une mission chez les Calvinistes du Poitou et du pays d'Aunis. Fénélon embrassa avec joie une carrière qui le faisait rentrer en quelque sorte dans le genre d'apostolat pour lequel on a vu qu'il avait un goût décidé. La seule grâce qu'il demanda au roi, fut d'éloigner les troupes et tout appareil militaire des lieux où il allait exercer un ministère de paix et de charité. Il s'associa des hommes recommandables par la piété et la doctrine, et leur donna pour règle

de conduite le *Traité du Ministère des Pasteurs*, auquel il venait de mettre la dernière main. Simple à la fois et profond, joignant des manières douces à une éloquence forte, Fénélon opéra un grand nombre de conversions. Il eut tant de bonheur dans ses travaux, que ces mêmes provinces, qui étaient alors presque entièrement peuplées de Protestans, sont précisément celles qui de nos jours, manifestent le plus de zèle pour la religion catholique.

Le roi, satisfait de ses services, le désigna pour le siége de Poitiers; mais une intrigue de cour ayant fait révoquer sa nomination, Fénélon reprit modestement ses fonctions de supérieur des Nouvelles Catholiques. Cependant Louis XIV, à qui le Traité de l'Education des Filles avait indiqué d'avance le précepteur des rois, lui confia, en 1689, celle de ses petits-fils les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry. Ce choix fut applaudi de la France entière, et l'Académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. Fénélon avait alors trente-huit ans. Le duc de Bourgogne, né avec beaucoup d'esprit, mais avec un caractère indomptable, un orgueil révoltant, des penchans irascibles, devint sous un tel maître, religieux, affable, doux, humain, patient et modéré. Si l'on veut connaître la méthode que suivit Fénélon

pour opérer ce prodige, on n'a qu'à lire les *Fables* qu'il écrivit pour le jeune Prince. Il les composait lorsqu'il le jugeait nécessaire pour inspirer à son élève quelque vertu ou le corriger de quelque défaut. Ces fables, qui se rapportaient presque toujours à un fait récent, étaient un miroir fidèle dans lequel l'enfant était forcé de se reconnaître, et qui lui offrait souvent des traits peu flatteurs pour son amour-propre. Aux fables succédèrent bientôt les *Dialogues des Morts*. Fénélon y fait passer en revue les personnages les plus célèbres de l'histoire ; il les met en présence les uns des autres, leur prête un langage conforme à la vérité de leur caractère, fait ressortir, par leurs propres aveux, les torts de leur conduite, et les crimes de leur ambition ; et annonce ainsi au jeune prince comment il sera jugé à son tour par la postérité.

Les progrès du duc de Bourgogne répondirent aux soins de Fénélon. A l'âge de dix ans, ce prince avait une connaissance approfondie de la religion, écrivait également en latin, et traduisait les auteurs les plus difficiles avec une exactitude et une finesse de style qui étonnaient les hommes les plus savans. Il n'avait que dix-huit ans, que déjà l'on admirait le naturel, la grâce et le bon goût qui régnaient dans

ses lettres. Aussi l'Abbé de Fleury lui rend-il quelque part ce témoignage, « qu'il eût été difficile de trouver dans le royaume, non pas un gentilhomme, mais quelque homme que ce fût de son âge plus instruit que lui. »

Un succès si brillant aurait dû assurer à Fénélon des honneurs et des récompenses; mais quoiqu'il fût depuis cinq ans dans la plus haute faveur, on n'avait point pensé à lui dans la distribution des grâces ecclésiastiques. Tout son revenu consistait dans les émolumens de sa place, et dans un petit prieuré que son oncle, l'évêque de Sarlat lui avait résigné. Aussi éprouvait-il au sein de la cour les plus grandes privations. « Je suis sur le point de congédier presque tous mes domestiques, écrivait-il un jour à une dame de ses parentes; faites en sorte qu'on m'envoie tout l'argent qu'on pourra de Carenac, après avoir pourvu néanmoins aux aumônes pressées; car j'aimerais mieux, à la lettre, vivre de pain sec, que d'en laisser manquer jusqu'à l'extrémité les pauvres de mon Bénéfice. » Télémaque, dit un écrivain à qui nous empruntons ces détails, n'offre rien d'aussi beau, d'aussi touchant que ces dernières lignes.

Louis XIV, étonné et presque honteux d'un si long oubli, nomma, en 1694, Fénélon à

l'abbaye de Saint-Valery. Il voulut le lui annoncer lui-même, et lui fit pour ainsi dire des excuses de ce qu'il lui donnait si peu et si tard. Au commencement de l'année suivante, il le nomma à l'archevêché de Cambrai. Fénélon, en remerciant le roi, lui dit qu'il ne pouvait regarder comme une récompense, une grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne. Je prétends, lui dit Louis XIV, que vous restiez précepteur de mes petits-fils. Fénélon lui représenta que les lois ecclésiastiques s'y opposaient. Les canons, reprit le roi, ne vous obligent qu'à neuf mois de résidence, vous donnerez trois mois à mes petits-fils, et surveillerez de Cambrai leur éducation pendant le reste de l'année.

Le même jour, Fénélon se démit de l'abbaye de Saint-Valery, et de son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait garder aucun bénéfice avec son archevêché. Ce désintéressement surprit le roi et toute la cour. L'archevêque de Reims dit à ce sujet : *« M. de Fénélon, pensant comme il fait, prend le bon parti. Et moi pensant comme je fais, je fais bien aussi de garder mes abbayes. »* Paroles qui donnèrent encore plus d'éclat au noble procédé de Fénélon. Il fut sacré à Saint-Cyr par Bossuet, en présence de madame de Maintenon et des petits-fils de Louis XIV.

Cependant un orage se formait contre Fénélon. Né avec un cœur tendre et une imagination douce, il préférait dans la théologie tout ce qui a l'air touchant et sublime, à ce qu'elle a de sombre et d'épineux. Sa passion était d'aimer Dieu pour lui-même, et sans aucun rapport avec la béatitude éternelle. Il se lia avec l'auteur de cette doctrine, madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme pure, éprise du même goût que lui. Madame Guyon, fière d'un tel disciple, et comptant sur madame de Maintenon, répandit dans Saint-Cyr toutes ses idées. L'évêque de Chartres, sur le diocèse duquel était autrefois cette maison, s'en alarma et s'en plaignit. L'Archevêque de Paris menaça de continuer les poursuites commencées contre cette nouvelle spiritualité. Madame de Maintenon, qui ne pensait qu'à faire de Saint-Cyr un séjour de paix, en défendit l'entrée à madame Guyon, et rompit tout commerce avec elle. Fénélon conseilla à son amie de se mettre elle-même dans les mains de Bossuet, qui déjà était regardé comme un père de l'Eglise. Elle se soumit à ce prélat, communia de sa main, et lui donna tous ses écrits à examiner.

L'évêque de Meaux s'associa pour cet examen, l'évêque de Châlons, qui fut depuis le cardinal de Noailles, et l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-

Sulpice. L'archevêque de Paris, jaloux que d'autres que lui se portassent pour juges dans son diocèse, fit afficher une censure publique des livres qu'on examinait. Madame Guyon se retira dans la ville de Meaux même; elle souscrivit à tout ce que Bossuet voulut, et promit de ne plus dogmatiser.

Si elle se fût renfermée dans le silence, cette affaire aurait été entièrement assoupie. Mais le roi, informé qu'elle dogmatisait de nouveau, la fit arrêter et enfermer à Vincennes. Bossuet exigea que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât madame Guyon avec lui, et souscrivît à ses instructions pastorales. Fénélon ne voulut lui sacrifier ni ses sentimens ni son amie. On proposa des tempéramens, on donna des promesses, on se plaignit de part et d'autre qu'on avait manqué de parole. L'archevêque de Cambrai fit imprimer son livre de l'explication des Maximes des Saints, dans lequel il crut rectifier tout ce qu'on reprochait à son amie, et développer les idées orthodoxes des pieux contemplatifs qui s'élèvent au-dessus des sens, et qui tendent à un état de perfection où les âmes ordinaires n'aspirent guère. L'opinion publique s'éleva avec force contre cet ouvrage. On le dénonça au roi, qui déjà prévenu

contre les idées de Fénélon sur le Gouvernement, le regarda dès-lors comme un esprit aussi chimérique en religion qu'en politique. La prévention dut encore s'accroître, lorsqu'il vit Bossuet, dont il respectait la réputation et les lumières, venir lui demander pardon de ne l'avoir pas averti plutôt de la fatale hérésie de l'archevêque de Cambrai.

Un malheur d'un genre bien différent vint se réunir aux orages qui s'élevaient autour de Fénélon. Le feu consuma en quelques heures son palais de Cambrai, ses meubles, ses livres, et tous ses papiers. Il en apprit la nouvelle avec la douceur et la sérénité habituelle de son âme. L'Abbé de Langeron, croyant qu'il ignorait cet événement, voulut le lui apprendre avec une espèce de ménagement. « Je le savais, lui répondit Fénélon ; il vaut mieux que le feu ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. »

Fénélon voyant ce déchaînement général, soumit son livre au jugement du St.-Siége, et demanda au roi la permission d'aller à Rome poursuivre le jugement de cette affaire. Le roi, bien loin de le lui permettre, lui enjoignit au contraire de se rendre dans son diocèse, avec défense d'en sortir. Fénélon partit sans se plaindre. Ses amis furent consternés ; le duc

de Bourgogne, qui vint se jeter aux pieds du roi son grand-père, s'offrant de justifier son maître, et de répondre lui-même sur la religion qu'il lui avait enseignée, ne put fléchir la sévérité du monarque. On enveloppa dans la disgrâce de Fénélon, ceux qui coopéraient avec lui à l'éducation du duc de Bourgogne, excepté le duc de Beauvilliers et l'abbé Fleuri, qui eurent beaucoup de peine à se maintenir, l'un dans la place de gouverneur, et l'autre dans celle de sous-précepteur du jeune prince.

Louis XIV ordonna au cardinal de Bouillon, alors son ambassadeur à Rome, de poursuivre la condamnation de la doctrine de Fénélon. Il écrivit de sa main au pape Innocent XII, pour le presser de décider. Plusieurs évêques signèrent une déclaration contre le livre des Maximes des Saints, et l'envoyèrent à Rome. Bossuet, le plus illustre d'entre eux, publia ses *Etats d'Oraison* contre le quiétisme ou le pur amour. La nécessité d'une juste défense mit à Fénélon la plume à la main. Alors commença cette lutte célèbre, dans laquelle deux hommes, autrefois amis, maintenant rivaux de talens et de gloire, déployèrent toutes les ressources de l'éloquence et de la dialectique. Les écrits se multiplièrent avec une rapidité extraordinaire, et partagèrent long-

temps l'opinion publique. En défendant la vérité Bossuet n'eut pas toujours la modération d'un évêque, Fénélon mit de la douceur même dans ses torts. Enfin, après neuf mois d'examen, Innocent XII condamna l'archevêque de Cambrai, mais avec tous les égards qu'il devait à ses talens et à sa piété. Ce pape avait été moins scandalisé du livre des Maximes des Saints, que de l'emportement de ses adversaires. Il écrivit à quelques évêques : *Peccavit excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.*

L'évêque de Meaux triompha ; mais l'archevêque de Cambrai tira un plus beau triomphe de sa défaite. Il se soumit sans restriction et sans réserve. Il annonça lui-même en chaire sa condamnation, et publia un mandement contre son propre livre. Il empêcha ses amis de le défendre. « Il en coûte sans doute de s'humilier, écrivait-il à l'évêque d'Arras, mais la moindre résistance coûterait plus à mon cœur. » Il suivit en tout le conseil qu'il avait donné aux mystiques dans son livre des Maximes, où il s'exprime ainsi : « que ceux qui „ se sont trompés pour le fond de la doctrine, „ ne se contentent pas de condamner l'er„ reur, mais qu'ils avouent l'avoir crue ; qu'ils „ rendent gloire à Dieu ; qu'ils n'aient au„ cune honte d'avoir erré, ce qui est le par-

„ tage naturel de l'homme; et qu'ils confessent „ humblement leurs erreurs, puisqu'elles ne „ seront plus leurs erreurs, dès qu'elles seront „ humblement confessées. » Pour laisser dans son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du saint sacrement, un soleil porté par deux anges, qui foulaient aux pieds plusieurs livres hérétiques, sur l'un desquels était le titre du sien. Cet exemple unique de docilité d'un savant qui pouvait se faire un grand parti par la persécution même, lui gagna tous les cœurs, et fit presque haïr celui qui avait remporté la victoire.

Ce fut en 1698, pendant la chaleur de cette dispute, que parut la première édition du Télémaque. Fénélon l'avait composé selon les uns à la cour, et selon d'autres dans sa retraite de Cambrai, et se proposait, non de le rendre public, mais de le donner au duc de Bourgogne, lorsqu'il serait capable de goûter les idées de morale et de justice qui conviennent à un prince destiné au trône. Un domestique, employé par Fénélon à transcrire cet ouvrage, en ayant pris secrètement une copie pour lui-même, la vendit à un libraire. Celui-ci se hâta de la faire imprimer; il n'en était qu'à la 208.e page, lorsque Louis XIV, qui faisait surveiller tout ce qui sortait de la plume de Fénélon,

en ayant été instruit, fit enlever l'édition. Quelques exemplaires, échappés aux recherches, pénétrèrent dans le public. Il s'en fit bientôt une édition en Hollande. Les ennemis de Fénélon dénoncèrent au roi cet ouvrage comme la satire de sa cour et de son règne. Ils feignaient de voir Louvois dans Protésilas, mademoiselle Fontanges dans Eucharis, madame de Montespan dans Calypso, la duchesse de Bourgogne dans Antiope, le roi Jacques dans Idoménée, et Louis XIV dans Sésostris. Madame de Maintenon refusa de le lire, l'austère Bossuet le trouva peu digne d'un évêque, et le maréchal de Noailles dit hautement que Télémaque était un véritable crime contre le roi. Louis XIV ne permit jamais qu'on l'imprimât en France. Sa prévention contre le livre et contre l'auteur était si bien connue, que M. de Boze, qui succéda à Fénélon à l'académie française, n'osa parler de Télémaque dans son discours de réception, ni M. Dacier, directeur de l'académie, dans sa réponse.

Cet ouvrage, qui acheva de perdre Fénélon à la cour de France, lui fit dans toute l'Europe un honneur extraordinaire. On le traduisit dans toutes les langues. Quoiqu'on ne soit pas d'accord s'il faut le ranger parmi les poëmes ou parmi les romans, il est regardé encore

aujourd'hui comme le livre de tous les âges et de tous les esprits. Jamais on n'a fait un plus bel usage des richesses de l'antiquité et des trésors de l'imagination; jamais la vertu n'emprunta, pour parler aux hommes, un langage plus enchanteur, et n'eut plus de droits à notre amour. Aussi, disait l'abbé Terrasson : « Si le bon-
„ heur du genre humain pouvait naître d'un
„ poëme, il naîtrait du Télémaque. »

Un auteur célèbre a reproché à la prose du Télémaque d'être un peu traînante; mais, comme l'observe un savant critique : " Ce
„ n'est pas la précision qui doit caractériser un
„ ouvrage tel que le Télémaque, qui, sans
„ être un véritable poëme, puisqu'il n'est pas
„ écrit en vers, se rapproche pourtant des
„ principaux caractères de l'épopée, par l'éten-
„ due, par les fictions, par le coloris poétique.
„ Ce qui doit y dominer, c'est une abondance
„ facile et pourtant sage, un style nombreux
„ et liant, plutôt que serré et coupé, et c'est
„ celui du Télémaque. Il paraît même que
„ Fénélon a su se garantir dans cet ouvrage de
„ la diffusion qu'on peut lui reprocher ailleurs.
„ C'est là, qu'heureux émule des anciens dont
„ il était si rempli, il s'est rapproché en même
„ temps de la richesse d'Homère et de la sagesse
„ de Virgile. D'autres critiques auraient voulu,

continue

,, continue le même auteur , qu'il eût plus ,, de profondeur dans ses idées morales et ,, politiques. Ils ne se sont pas souvenus que ,, l'auteur du Télémaque ne devait pas écrire ,, comme celui de l'Esprit des Lois. Chaque ,, genre doit avoir un caractère de style analo- ,, gue à son objet. Ce qui n'est que solide et fort ,, dans un livre sur les lois , paraîtrait sec et ,, décousu dans un ouvrage mêlé de morale et ,, d'imagination. L'un doit donner à la raison ,, toutes ses forces ; il ne veut qu'instruire et ,, faire penser : l'autre doit songer sur-tout à ,, donner du charme à ses instructions ; il veut ,, plaire afin de persuader. ,,

Fénélon vivait à Cambrai en archevêque , en philosophe chrétien , partageant son temps entre l'étude et le gouvernement de son diocèse. Sa lettre à l'Académie française fut un des fruits de ses loisirs. L'Académie l'avait consulté, par l'organe de Dacier , sur la nouvelle édition de son dictionnaire. Fénélon désirant donner aux travaux de cette compagnie une direction utile, lui proposa , dans sa réponse , de joindre au dictionnaire une grammaire , une rhétorique , une poétique , et un traité sur l'histoire. La dispute des anciens et des modernes , qui divisait alors l'Académie, s'opposa à l'exécution de ce projet. Fénélon ne prit point parti dans cette

singulière querelle. Il se borna à exposer dans une lettre à M. Dacier (1), ce qu'il pensait, à la gloire des anciens et des modernes, sans dissimuler les défauts que l'on pouvait leur reprocher.

Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, touché des vertus de Fénélon, le consulta sur des points épineux qui intéressent tous les hommes, et auxquels peu d'hommes pensent. Il demandait si l'on pouvait démontrer l'existence d'un Dieu, si ce Dieu veut un culte, quel est le culte qu'il approuve, si l'on peut l'offenser en choisissant mal ? L'Archevêque de Cambrai répondit par son excellent Traité de l'Existence de Dieu. La première partie de cet ouvrage est un magnifique développement de cette grande et première preuve d'un être créateur, tirée de l'ordre et de l'harmonie de l'univers. La seconde est la démonstration la plus complète de la vérité de la religion chrétienne. Le même prince exposa depuis à Fénélon ses doutes sur l'immortalité de l'ame et sur le libre-arbitre. Nous avons la réponse de l'Archevêque de Cambrai, elle est imprimée, « ainsi que ses admirables lettres sur la „ religion, dit un écrivain aussi pieux qu'éclairé, „ faites pour plaire à ceux mêmes qui n'aiment „ pas Fénélon. „

(1) Cette Lettre est imprimée dans cet ouvrage.

Il publia plusieurs ouvrages contre le jansénisme. On a prétendu qu'il n'agit ainsi, que parce que le cardinal de Noailles, protecteur de cette secte, s'était autrefois déclaré contre lui dans l'affaire du quiétisme. Mais son ame noble et pure était incapable d'un tel motif. La douceur seule de son caractère, et l'idée qu'il s'était faite de la Divinité, le rendait peu favorable à une doctrine qu'il appelait impitoyable et désespérante. Il n'écoutait que son cœur pour en combattre les partisans. " Dieu, disait-il, n'est pour „ eux que l'être terrible ; il est pour moi l'être „ juste et bon. Je ne peux me résoudre à en faire „ un tyran, qui nous ordonne de marcher en „ nous mettant aux fers, et qui nous punit si „ nous ne marchons pas. „ Mais en réfutant les Jansénistes, il ne voulait point qu'on les persécutât. " Soyons à leur égard, disait-il, ce qu'ils „ ne veulent point que Dieu soit à l'égard des „ hommes ; pleins de miséricorde et d'indul- „ gence. „ Quand on lui représentait qu'ils étaient ses ennemis, il répondait : " C'est une „ raison de plus pour les souffrir et leur par- „ donner. „ Il avait une grande vénération pour le cardinal de Noailles. " Je le porte tous les „ jours à l'autel au fond de mon cœur, disait- „ il ; Dieu sait les vœux que je fais pour celui „ qui me croit si opposé à ses intérêts. Je serai

„ à présent plus zélé pour son service que je ne
„ l'aurais été autrefois. Je me représente toutes
„ ses peines, je les ressens pour lui. Je ne me
„ souviens du passé que pour me rappeler toutes
„ les bontés dont il m'a honoré depuis tant
„ d'années. Tout le reste est effacé, dieu merci,
„ de mon cœur; rien n'y est altéré. „

La promenade était la seule distraction que Fénélon se permît au milieu de ses travaux. Lorsqu'il rencontrait des paysans, il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait sur leurs affaires, les consolait dans leurs maux. Quelquefois il allait les visiter dans leurs chaumières, et se mettait à table avec eux. Voyant un jour un paysan profondément affligé, il voulut savoir le sujet de sa douleur. Cet infortuné avait perdu une vache, son unique bien. Fénélon se mit aussitôt à la chercher, et l'ayant trouvée, il la ramena lui-même au paysan au milieu de la nuit. Voici encore un trait dont Plutarque aurait enrichi ses vies. Fénélon, prêt à monter à l'autel, aperçoit une vieille femme qui paraît vouloir lui parler. Il s'approche d'elle avec bonté, et lui demande ce qu'elle veut : Monseigneur, lui dit-elle, en lui présentant une pièce de douze sous, « je n'ose pas, mais j'ai beaucoup de confiance » dans vos prières, je voudrais vous prier de dire » la messe pour moi. Donnez, ma bonne, ré-

» pond l'Archevêque, donnez, votre aumône sera » agréable à Dieu. » Après la messe il fit remettre à cette femme une somme assez considérable, et lui promit de dire le lendemain une seconde messe à son intention. Cette simplicité, vraiment apostolique, le fit bénir de son vivant, et a rendu sa mémoire chère aux Flamands, qui ne le désignent jamais que par ces mots : *le bon Archevêque*.

Fénélon, si révéré dans son diocèse, était haï et même suspect à la cour. Louis XIV, qui ne pouvait lui pardonner d'avoir composé le Télémaque, le faisait surveiller avec soin. Un grand-vicaire, homme de qualité, accueilli par l'Archevêque de Cambrai comme un ami, le calomnia pendant quatre ans pour faire sa cour au roi et aux ministres. A la fin, accablé de remords, et profondément frappé des vertus de ce grand homme, il se jeta un jour à ses pieds et lui avoua son ingratitude. Fénélon, touché de son repentir, lui pardonna, et continua de le traiter avec bonté.

Les hommages des étrangers adoucissaient les chagrins que lui causaient les détracteurs qu'il avait dans sa patrie. Il fut visité par une foule d'illustres personnages, que la réputation de ses vertus et de ses talens attirait à Cambrai. Le cardinal Quirini vint en France uniquement pour le voir ; un électeur de Cologne, de la maison de

Bavière, voulut recevoir de ses mains la consécration épiscopale; le maréchal de Munich conserva toute sa vie le souvenir des entretiens qu'il avait eus avec lui dans sa jeunesse; Marlborough et le prince Eugène le prévinrent par toutes sortes de politesses, et firent épargner ses terres pendant la guerre de la Succession. Lorsqu'ils apprenaient qu'il devait faire la visite de son diocèse, ils envoyaient sur ses pas des détachemens qui veillaient à sa sureté. Leurs troupes se disputaient à l'envi cet honneur.

Dans cette guerre, si souvent désastreuse pour la France, Fénélon offrit plus d'une fois, à l'armée du roi, ses greniers respectés par l'ennemi. Son séminaire, son palais, sa ville de Cambrai étaient un asyle où les généraux, les officiers et les soldats malades ou blessés trouvaient toutes sortes de consolations et de secours. Il apaisa la révolte de la garnison de St.-Omer, en payant de ses propres deniers les arrérages qui lui étaient dus: action généreuse oubliée des historiens, que la cour feignit d'ignorer, et dont lui-même ne parla jamais. Le ministre l'ayant invité à fixer le prix des grains qu'il avait fournis à l'armée, il lui répondit: " Je vous ai abandonné mes blés, or-
» donnez ce qu'il vous plaira, tout me sera bon.
» J'offre ma vaisselle et le peu qui me reste de
» blé, écrivait-il dans une autre occasion. Je

» voudrais servir le roi de mon argent et de mon » sang. „ Tel était l'homme que l'on représentait à Louis XIV comme son ennemi.

Fénélon prêchait régulièrement les carêmes à Cambrai. Il prêchait aussi dans les villages, lorsqu'il faisait la visite de son diocèse. C'était un spectacle touchant que de voir l'émule et le rival de Bossuet, l'auteur de Télémaque, l'homme qui avait fait, par les grâces de son esprit, les délices de la cour, annoncer la parole de Dieu à de simples villageois, et expliquer ensuite le catéchisme à leurs enfans. Chaque année il prononçait des sermons nouveaux, sans se copier jamais. C'est sur-tout dans ces occasions qu'il s'abandonnait aux mouvemens de son cœur. C'était un ami qui s'entretenait avec des amis. Il présentait aux hommes les maximes de la religion et de la vertu, non comme un devoir, mais comme un moyen de bonheur. Il n'écrivait, pour l'ordinaire, que le canevas de ses discours, mais il en méditait profondément le sujet, et lorsqu'il en était bien rempli, il montait en chaire, et parlait avec une onction et une facilité qui charmaient autant qu'elles surprenaient ses auditeurs. Dans le petit nombre de sermons qu'il a écrit, on voit qu'il n'ambitionnait pas la gloire de l'orateur; on y trouve à la vérité des endroits très-pathétiques, mais il y en a de faibles et de négligés, qu'il au-

rait fait disparaître, s'il les eût destinés à l'impression. Le sermon pour le sacre de l'électeur de Cologne, le seul qu'il ait travaillé avec soin, prouve ce qu'il aurait pu faire en ce genre. La première partie de ce discours, dit M. le cardinal Mauri, est écrite avec l'énergie de Bossuet; la seconde suppose une sensibilité qui n'appartient qu'à Fénélon.

Cette habitude de prêcher, pour ainsi dire, d'inspiration, et sans confier au papier autre chose que le plan de ses discours, était la suite des idées qu'il s'était faites du ministère de la parole évangélique. Il les a consignées dans ses *Dialogues sur l'Éloquence de la chaire*, ouvrage de sa jeunesse, où les principes de l'art oratoire sont présentés d'une manière vive, nette et agréable. Mais cette partie de sa méthode où il conseille à l'orateur de parler sans préparation, n'a jamais été suivie par les hommes capables de penser avec justesse, et d'écrire avec soin. On a senti qu'autant les choses méditées surpassent celles qui ne le sont pas, autant les choses écrites surpassent celles qui sont méditées. Dans le même ouvrage, Fénélon condamne, comme un reste de barbarie, les divisions dans les sermons. Mais cet usage a toujours prévalu, parce qu'il est favorable à l'attention, et qu'il a été consacré par de grands succès.

Du fond de son exil, Fénélon entretenait secrètement un commerce de lettres avec le duc de Bourgogne, qui fut toujours l'objet de ses plus tendres affections. Il lui donnait les conseils les plus salutaires et l'instruisait de tous ses devoirs. " Il faut être le père et non le maître, lui „ écrivait-il un jour ; il ne faut pas que tous „ soient à un seul, mais un seul doit être à „ tous, pour faire leur bonheur. „ Le prince recevait ses avis avec la respectueuse docilité d'un enfant. Fénélon composa un résumé de ses leçons, sous le titre de *Direction pour la Conscience d'un Roi*, ouvrage dans lequel il s'élève avec force contre le faste, la passion de la gloire, l'ambition des conquêtes, le goût des plaisirs, le danger de la flatterie, et l'ivresse du pouvoir absolu. Lorsque le duc de Bourgogne vint en Flandre pendant la guerre, il obtint la permission de voir en passant son ancien précepteur ; mais ne pouvant s'abandonner à toute l'effusion de son cœur, à cause du grand nombre de témoins de cette entrevue, il ne dit à Fénélon que ces paroles qui signifiaient tant de choses. " Je sais ce que je vous „ dois, vous savez ce que je vous suis. „ A la mort du grand dauphin, arrivée en 1711, l'élève de Fénélon devint le successeur immédiat d'un roi de soixante et treize ans, et le centre de toutes les ambitions. Les courtisans jetèrent aus-

sitôt les yeux sur l'Archevêque de Cambrai, comme sur le dispensateur des grâces et l'arbitre futur des destinées de l'état. Cambrai devint la seule route de l'armée. Fénélon se vit, dans son exil, environné d'une cour nombreuse. Mais cet éclair de bonheur, auquel il fut peu sensible, s'évanouit à la mort du duc de Bourgogne. *Tous mes liens sont rompus, rien ne m'attache plus à la terre*, s'écria Fénélon, en apprenant cette horrible nouvelle. Il resta plusieurs jours dans un accablement qui fit craindre pour sa vie. Lorsque sa douleur fut un peu calmée, il réclama les écrits de sa main qui se trouvaient dans la cassette du jeune prince. Mais le roi les brûla lui-même, au grand regret de madame de Maintenon, que la prévention n'empêchait pas d'apprécier le *beau* et le *bon*.

Fénélon perdit successivement ses amis les plus intimes. L'abbé de Langeron mourut entre ses bras; les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers ne survécurent pas long-temps au duc de Bourgogne. Il resta seul de cette société d'hommes vertueux dont il avait été l'ame. Dès-lors il ne vécut plus que pour Dieu et pour le troupeau confié à ses soins. Il voulut visiter encore une fois son diocèse, malgré le poids de la vieillesse, des infirmités et du chagrin. Il versa dans un endroit dangereux, et arriva malade à Cambrai. La fièvre survint et ne le quitta plus. Il vit approcher

sa dernière heure avec le calme et la sérénité d'un ange. Il mourut le 7 janvier 1715, trois ans après le duc de Bourgogne, et huit mois avant Louis XIV, à l'âge de 64 ans et cinq mois.

Sa mort fut une calamité pour son diocèse, et un événement pour l'Europe. Le pape Clément XI regretta de ne l'avoir pas nommé cardinal dans la crainte de déplaire à Louis XIV. On prétend que ce prince même fut touché de sa perte; il lui parut si difficile de donner un successeur à Fénélon, qu'il mourut sans avoir nommé à l'archevêché de Cambrai; mais il ne fit rien pour sa famille, qui n'avait pas une fortune proportionnée à sa naissance.

La postérité, toujours juste envers les grands hommes, a pris plaisir à célébrer les vertus et les talens de Fénélon. L'Académie française mit son éloge au concours en 1771. Louis XVI fit faire sa statue en marbre en 1777. Plusieurs écrivains, parmi lesquels on distingue Ramsay, Laharpe, M. le cardinal Mauri, et M. de Beausset, ont écrit sa vie, et naguères la ville de Cambrai retentit d'acclamations, lorsqu'on y retrouva sa cendre parmi des décombres.

Nous terminerons ce précis de la vie de Fénélon, par le portrait que fait de lui St.-Simon dans ses Mémoires.

« Ce prélat était un grand homme, maigre,

bien fait, avec un grand nez, des yeux d'où le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai jamais vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'aurait vu qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaîté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Tout ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence et sur-tout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder; tous ses portraits sont parlans, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait; ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût, qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations. »

NOTA. Nous n'avons point parlé de l'*Abrégé des Vies des anciens Philosophes* par Fénélon, parce qu'il en est question dans l'Avertissement qui est en tête de ce volume.

Fin de la Vie de Fénélon.

TABLEAU
DES ÉCOLES DE PHILOSOPHIE
CHEZ LES GRECS.

PAR J.-F. A-Y.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.
VIRG.

I.° LA SECTE IONIQUE,

Fondée par Thalès, *de Milet, en Ionie, vers l'an* 600 *avant J. C.* (Voyez *Table I.*), *produisit*

LE SOCRATISME, ou Ecole de *Socrate*, l'an 425. (Tab. II.) D'où sortirent,

1.° LE CYRENAISME, fondé par *Aristippe* de Cyrènes, l'an 399. (Tab. III.)

Ecoles qui en sortirent.

1.° Les Théodoriens. *Théodore* l'Athée.
2.° Les Hégésiaques. *Hégésias*.
3.° Les Annicériens. *Anniceris*.

2.° LE MÉGARISME, ou Secte Eristique. *Euclide*, de Mégare. (Tab. IV.)

3.° SECTE ÉLIAQUE, ou ERÉTRIAQUE. *Phædon*, d'Elée (Tab. V.)

4.° LE PLATONISME, ou L'ACADÉMIE Ancienne ou Première. *Platon*, d'Athènes, 402. (Tab. VI.)

5.° LE CYNISME. *Antisthènes*, d'Athènes, 394. (Tab. VII.)

De l'Ecole de Platon sortirent

1.° LES PERIPATETICIENS, ou LE LYCÉE. *Aristote*, de Stagire, l'an 330. (Tab. VIII.)

2.° Le STOICISME, ou LE PORTIQUE, *Zénon*, de Citium, 309. (Tab. IX.)

3.° Les nouvelles ACADEMIES.

1.° La seconde. *Arcésilas*, de Pitane, 240, maître de *Bion*, le Borysthénite, et de *Lacydes*, de Cyrènes.
2.° La troisième. *Carnéades*, de Cyrènes, maître de *Clitomaque*, de Carthage.
3.° La quatrième. *Philon*, de Larisse, disciple de *Clitomaque*.
4.° La cinquième. *Antiochus*, d'Ascalon, disciple de Philon. *Voyez* Syncrétisme.

II.° ÉCOLE DE SAMOS OU D'ITALIE,

Fondée par Pythagore, *de Samos* (*Table X.*), *produisit*

1.° LA SECTE ELEATIQUE. *Xénophanes*, de Colophon. (Tab. XI.)

2.° L'HERACLITISME. *Héraclite*, d'Ephèse, 439 (Tab. XII.)

3.° L'EPICUREISME. *Epicure*, d'Athènes, 270. (Tab. XIII.)

4.° LE PYRRHONISME, ou SCEPTICISME, *Pyrrhon*, d'Elyde, 376. (Tab. XIV.)

Nota. Une triste observation, c'est qu'après avoir beaucoup étudié, réfléchi, écrit, disputé, les Philosophes payens finissent par se jeter dans le *Pyrrhonisme*, ou doute universel.

Écoles particulières.

1.° LE SYNCRETISME, ou union de plusieurs Sectes. *Antiochus*, d'Ascalon, disciple de *Carnéade*, et maître de *Cicéron*.

2.° LA SECTE ECLECTIQUE, ou L'ECLECTISME, qui faisait un choix de ce qui lui paraissait plus raisonnable dans toutes les sectes. *Potamon* d'Alexandrie, 180 ans après J. C. (Tab. XV.)

Tableau particulier des VII Sages.

	ON Y JOINT
Thalès, de Milet, 600.	Le Scythe *Anacharsis*, 592.
Solon, de Salamine, 595.	*Myson*, de Lacédémone, 591.
Chilon, de Lacédémone, 542.	*Epiménide*, de Crète, 596.
Bias, de Priène, 581.	*Phérécydes*, de Scyros, 592.
Cléobules, de Lindes, 571.	*Esope*, Phrygien, 590.
Pittacus, de Mitylène, 601.	etc. etc.
Periandre, de Corinthe, 629.	

I. DE THALÈS,
Fondateur de la Secte *Ionique*.

Successeurs consécutifs.

Anaximandre, de Milet, 552.
Anaximènes, de Milet, 543.
Anaxagoras, de Clazomènes, 456.
Diogènes, d'Apollonie.
Archelaüs, de Milet, ou d'Athènes, 448.

II. DE SOCRATE.

Platon, Voyez 1.e *Académie*.
Xénophon, d'Athènes, 388.
Æschines, d'Athènes, 395.
Aristippe, V. *Cyrénaïque*.
Phœdon, V. *Eliaque*.
Euclide, V. *Mégarisme*.
Diodore, de Jasée.
Stilpon, de Mégare.
Anthisthènes, V. *Cynisme*.
Glycon.
Simmias, de Thèbes.
Simon, d'Athènes.
Cébès, de Thèbes.

III. D'ARISTIPPE,
Fond. du *Cyrénaïsme*.

Arété, fille d'Aristippe.
Aristippe 2, fils d'Arété.
Hégésias, V. *Hégésiaques*.
Antipater, de Cyrènes.
Epitimidès.
Paroëbatès.
Théodore, V. *Théodoriens*.
Annicèris, V. *Annicériens*.
Evémère.
Bion, le Borysthénite.

IV. D'EUCLIDE,
Fond. du *Mégarisme*, ou Secte *Eristique*.

Eubulide, de Milet.
Clinomachus.
Alexinus, dit *Eleroxinus*.
Euphantès.
Apollonius-Cronus.
Diodorus-Cronus.
Stilpon, de Mégare, 314.
Brison, fils de *Stilpon*, et maître de *Pyrrhon*.

V. DE PHÆDON,
Fond. de la Secte *Eliaque* ou *Eréthriaque*.

Plistanes.
Ménédème, d'Eréthrie.
Asclépiade, de Phliase.

VI. DE PLATON,
Fond. de l'*Académie*.

Successeurs consécutifs.

Speusippe, d'Athènes, neveu de Platon, 349.
Xénocrate, de Chalcédoine, 315.
Polémon, d'Athènes, 313.
Cratès, d'Athènes, 301, maître d'Arcésilas, V. 2.e *Académie*.
Crantor, de Soles en Cilicie, 312.
Aristote. V *Lycée*.

Platoniciens Romains.

Caton, 65.
Crassus.
Pison.
Marcus Brutus.
Varron.

Nouveaux Platoniciens, depuis J.-C.

Philon, d'Alexandrie, 38.
Maxime, de Tyr, 146.
Plotin, 195.
Longin, d'Athènes, 270.
Porphyre, de Tyr, 278.
Hieroclès, 501.
Chalcidius, 345.

Jamblique, de Chalcis, 520.
Jamblique, d'Apamée, 350.
Proclus, de Lycie, 490.
Æneas Gazeus, 450.
George Gémiste, 1438.

VII. D'ANTISTHÈNES, Fond. du *Cynisme*.

Diogènes, de Sinope, 344.
Monyme, de Syracuse.
Cratès, de Thèbes, 328.
Hipparchia, femme de Cratès.
Métroclès, Maronite, frère d'*Hipparchia*.
Onésicrite, d'Egines, ou d'Astypatée.
Théombrote.
Zénon, de Citium, V. *Stoïcisme*.
Cleoménès.
Ménippe, de Phénicie.
Ménédème, de Lampsaque.

Nouveaux Cyniques, dep. J.C.

Phavorinus.
Musonius.
Demetrius, disciple d'*Apollonius* de Thiane, 70.
Thrasylle, sous Tibère.
Théon, de Smyrne, mathématicien.
Thaurus, de Beryte, 90.
Apulée, de Madaure, Platonicien.
Numénius.
Maxime, de Tyr, Platonic. 180.
Alcinoüs, Platonicien.
Demonax, de Crète, 120.
Pérégrinus, de Parium, 166.
Œnomaüs, de Palestine, 119.
Crescens.

VIII. D'ARISTOTE, Chef des *Péripatéticiens*, ou du Lycée.

Théophraste, d'Erère, île de Lesbos, 323.
Glycon Ariston, de Cô ou de Chio.
Straton, de Lampsaque.
Callisthènes, neveu d'Aristote, 327.
Lycon, de Troades, 275.
Leon, de Bysance, 350.
Cléarque, 323.
Ménédeme, de Rhodes.
Démétrius, de Phalère, 286.
Hieronymus, de Rhodes.
Aristoxènes, de Tarente, musicien.
Eratistrate, médecin, petit-fils d'Aristote.
Diodore.
Dicæarque, de Messine.
Eudème.
Héraclides, d'Héraclée, dans Le Pont.
Endronicus, de Rhodes, 63.
Nicolas, de Damas, 42.
Sosigènes, mathématicien, sous César.
Cratippe, de Mytilène, maître de Brutus.

Romains.

Crassus.
Caton.
Pison.

Sectateurs d'*Aristote*, depuis J.-C.

Athénée, 170.
Alexandre, d'Aphrodise, 250.
Themistius, 360.
Boëce, 490.
Simplicius, de Phrygie, 490.
Proculus, 525.
Ammonius, fils d'*Hermias*, et disciple de *Proculus*.

IX. DE ZÉNON, Fond. du *Stoïcisme*, ou du *Portique*.

Straton, de Chio, 280.

XII. D'HÉRACLITE,
Fond. de l'*Héraclitisme*.

Hippocrate, médecin.

XIII. D'ÉPICURE.

Métrodore, de Chio.
Mus.
Apollodore.
Polyène.
Timocrate.
Diogènes, de Tarse.
Hermage.
Zénon, de Sidon, maître de *Cicéron.*
Lucrèce, 55.
Pomponius Atticus.
Trébatius.
Pison.

Depuis J.-C.

Pline, le Naturaliste, 79.
Celse, 177.
Lucien, sous Marc-Aurèle.
Diogènes, de Laërte en Célicie, 183.

XIV. DE PYRRHON,
Fond. du *Pyrrhonisme* ou Scepticisme.

Timon, de Phliase.
Enesideme, d'Alexandrie.
Ptolémée, de Cyrènes.
Euphranor.
Héraclides.
Eubulides, de Milet.

Depuis J.-C.

Sextus Empiricus, 124.

XV. DE POTAMON,
Fond. de la Secte *Eclectique*.

Depuis J.-C.

Ammonius Sacas, d'Alexandrie, 243.
Plotin, de Lycopolis, 270.
Amelius Gentilianus, 280.
Porphyre, ou Malchus, de Syrie, 233.
Sosipatre.
Les deux *Jambliques*, disciples de *Sosipatre.*
Maxime, d'Ephèse, maître de *Julien*, 366.
Ædesius.
Eusèbe, de Mynde.
Priscus.
Eustathius.
Hieroclès, 425.
Syrianus, 470.
Proclus Diadochus, de Lycie, 500.

Nota. Il ne faut point confondre cette Ecole Payenne d'Alexandrie, avec l'Ecole Chrétienne de la même ville, qui produisit *St.Pantænus*, *St.Clément*, d'Alexandrie, *Origènes*, etc. Cependant ce dernier avait été quelque temps à l'Ecole d'Ammonius. Il reçut ensuite des lumières plus pures de St.Clément d'Alexandrie. Vers le règne de Julien, les chefs de l'Eclectisme étaient devenus des visionnaires, qui ne s'occupaient plus que de Magie et d'opérations Théurgiques.

FIN DU TABLEAU DES PHILOSOPHES.

LETTRE
SUR LES ANCIENS
ET LES MODERNES.

Cambrai, ce 4 Mai 1714.

La lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, Monsieur, est très-obligeante; mais elle flatte trop mon amour-propre, et je vous conjure de m'épargner. De mon côté, je vais vous répondre sur l'affaire du temps présent d'une manière qui vous montrera, si je ne me trompe, ma sincérité.

Je n'admire point aveuglément tout ce qui vient des anciens. Je les trouve fort inégaux entre eux. Il y en a peu d'excellens : ceux même qui le sont ont la marque de l'humanité, qui est de n'être pas sans quelque reste d'imperfection. Je m'imagine même que si nous avions été de leur

temps, la connaissance exacte des mœurs, des idées des divers siècles, et des dernières finesses de leurs langues, nous aurait fait sentir des fautes que nous ne pouvons plus discerner avec certitude. La Grèce, parmi tant d'autres qui ont leurs beautés, ne nous montre au-dessus des autres qu'un Homère, qu'un Pindare, qu'un Théocrite, qu'un Sophocle, qu'un Démosthène. Rome, qui a eu tant d'écrivains très-estimables, ne nous présente qu'un Virgile, qu'un Horace, qu'un Térence, qu'un Catulle, qu'un Cicéron. Nous pouvons croire Horace sur sa parole, quand il avoue qu'Homère même se néglige un peu en quelques endroits.

Je ne saurais douter que la religion et les mœurs des héros d'Homère n'eussent de grands défauts : il est naturel que ces défauts nous choquent dans les peintures de ce poëte. Mais j'en excepte l'aimable simplicité du monde naissant : cette simplicité de mœurs si éloignées de notre luxe

n'est point un défaut, et c'est notre luxe qui en est un très-grand. D'ailleurs un poëte est un peintre qui doit peindre d'après nature, et observer tous les caractères.

Je crois que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fonds d'esprit et les mêmes talens, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu : mais je crois que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poëtes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études ont été plus convenables que celles des autres pays pour faciliter le progrès de la poésie. Par exemple, les mœurs des Grecs formaient bien mieux des poëtes que celles des Cimbres et des Teutons. Nous sortons à peine d'une étonnante barbarie : au contraire, les Grecs avaient une très-longue tradition de politesse et d'étude des règles, tant sur les ouvrages d'esprit que sur tous les beaux arts.

Les anciens ont évité l'écueil du bel

esprit, où les Italiens modernes sont tombés, et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé ont peint avec force et grâce la simple nature; ils ont gardé les caractères; ils ont attrapé l'harmonie; ils ont su employer à propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original.

Je suis charmé des progrès qu'un petit nombre d'auteurs a donnés à notre poésie. Mais je n'ose entrer dans le détail de peur de vous louer en face : je croirais, Monsieur, blesser votre délicatesse. Je suis d'autant plus touché de ce que nous avons d'exquis dans notre langue, qu'elle n'est ni harmonieuse, ni variée, ni libre, ni hardie, ni propre à donner de l'essor, et que notre scrupuleuse versification rend les beaux vers presque impossibles dans un long ouvrage.

En vous exposant mes pensées avec tant de liberté, je ne prétends ni reprendre ni

contredire personne; je dis historiquement quel est mon goût, comme un homme, dans un repas, dit naïvement qu'il aime mieux un ragoût que l'autre. Je ne blâme le goût d'aucun homme, et je consens qu'on blâme le mien. Si la politesse et la discrétion nécessaires pour le repos de la société demandent que les hommes se tolèrent mutuellement dans la variété d'opinions où ils se trouvent pour les choses les plus importantes à la vie humaine, à plus forte raison doivent-ils se tolérer sans peine dans la variété d'opinions sur ce qui importe très-peu à la sureté du genre humain. Je vois bien qu'en rendant compte de mon goût, je cours risque de déplaire aux admirateurs passionnés et des anciens et des modernes : mais, sans vouloir fâcher ni les uns ni les autres, je me livre à la critique des deux côtés.

Ma conclusion est qu'on ne peut trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une

si

si noble émulation promet beaucoup. Elle me paraîtrait dangereuse si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux. Mais rien n'est plus utile que de tâcher d'atteindre à ce qu'ils ont de plus sublime et de plus touchant, sans tomber dans une imitation servile pour les endroits qui peuvent être moins parfaits ou trop éloignés de nos mœurs. C'est avec cette liberté si judicieuse et si délicate que Virgile a suivi Homère.

Je suis, Monsieur, avec l'estime, etc.

LA SAGESSE HUMAINE,

OU

LE PORTRAIT

D'UN HONNÊTE HOMME.

I.

Rendez au Créateur ce que l'on doit lui rendre.
Réfléchissez avant que de rien entreprendre.
Point de société qu'avec d'honnêtes gens :
Et ne vous enflez point de vos heureux talens.

II.

Conformez-vous toujours aux sentimens des autres ;
Cédez honnêtement, si l'on combat les vôtres.
Donnez attention à tout ce qu'on vous dit ;
Et n'affectez jamais de montrer trop d'esprit.

III.

N'entretenez personne au-delà de sa sphère ;
Et dans tous vos discours tâchez d'être sincère.
Tenez votre parole inviolablement,
Et ne promettez point inconsidérément.

IV.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,
Et pour tous les humains d'un abord favorable.
Sans être familier, ayez un air aisé.
Ne décidez de rien, sans l'avoir bien pesé.

V.

Aimez sans intérêt, pardonnez sans faiblesse.
Choisissez vos amis avec délicatesse :
Cultivez avec soin l'amitié de chacun.
A l'égard des procès, n'en intentez aucun.

V I.

Ne vous informez point des affaires des autres :
Sans affectation taisez-vous sur les vôtres.
Prêtez de bonne grâce, avec discernement :
S'il faut récompenser, faites-le noblement.

V I I.

En quelque heureux état que vous puissiez paraître,
Que ce soit sans excès, et sans vous méconnaître.
Compatissez toujours aux disgrâces d'autrui,
Supportez ses défauts, vivez bien avec lui.

V I I I.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne ;
Ne les faites jamais retomber sur personne.
Où la discorde règne, apportez-y la paix ;
Et ne vous vengez point, qu'à force de bienfaits.

I X.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie :
Riez paisiblement, entendez raillerie.
Estimez un chacun dans sa profession ;
Et ne critiquez rien par ostentation.

X.

Ne reprochez jamais les plaisirs que vous faites,
Mais mettez-les au rang des affaires secrètes.
Prévenez les besoins d'un ami malheureux :
Sans prodigalité montrez-vous généreux.

XI.

Modérez les transports d'une bile naissante ;
Et ne parlez qu'en bien de la personne absente.
Fuyez l'ingratitude, et vivez sobrement.
Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.

XII.

Parlez peu, pensez bien, et n'offensez personne.
Faites toujours grand cas de ce que l'on vous donne.
Ne tyrannisez point le pauvre débiteur ;
Montrez-vous en tout temps pour lui de bonne humeur.

XIII.

Fuyez toute ignorance ainsi que la paresse,
Et ne vous laissez point surprendre par l'ivresse;
Mais lorsque vous prendrez quelque délassement,
Que ce soit sans excès et toujours sobrement.

XIV.

Au bonheur du prochain ne portez point d'envie ;
Et ne divulguez point ce que l'on vous confie.
Ne vous vantez de rien ; gardez votre secret.
Vous deviendrez alors l'homme le plus parfait.

ABRÉGÉ

DE LA VIE

DES PLUS ILLUSTRES PHILOSOPHES

DE L'ANTIQUITÉ.

THALÈS,

Né la 1ere. année de la 35.e Olympiade ; mort dans la 58.e, âgé de 92 ans.

THALÈS, Milésien, originaire de Phénicie, descendait de Cadmus, fils d'Agénor. L'indignation que ses parens avaient contre les tyrans qui opprimaient les gens de bien, les obligea à quitter leur pays. Ils vinrent s'établir à Milet, ville d'Ionie, où Thalès naquit la 1.ere année de la 35.e Olympiade. C'est lui qui a mérité, le premier, le glorieux titre de SAGE, et qui a été l'auteur de la philosophie qu'on a appelée Ionique, du nom du pays où il avait pris naissance.

Il passa quelque temps dans la magistrature, et après en avoir exercé avec

éclat les principaux emplois, le désir de connaître les secrets de la nature lui fit quitter l'embarras des affaires publiques. Il s'en alla en Egypte, où les sciences florissaient pour lors : il employa plusieurs années à converser avec les Prêtres qui étaient les docteurs du pays ; il s'instruisit des mystères de leur religion, et s'appliqua particulièrement à la géométrie et à l'astronomie. Il ne s'attacha jamais à aucun maître, et hors le commerce qu'il eut avec les Prêtres Egyptiens pendant ce voyage, il ne dut qu'à ses expériences et à ses profondes méditations, les belles connaissances dont il a enrichi la philosophie.

Thalès avait l'esprit élevé, parlait peu, et réfléchissait beaucoup ; il négligeait son intérêt particulier, et était fort zélé pour celui de la République.

Juvénal, parlant des gens qui croyaient que la vengeance était un bien plus désirable que la vie même, dit que ces sentimens-là sont fort éloignés de ceux de Chrysippe, et de la douceur de Thalès :

At vindicta bonum vitâ jucundius ipsâ,
Chrysippus non dicet idem, nec mite Thaletis
Ingenium. . . .

Quand Thalès fut de retour à Milet,

il vécut dans une grande solitude, et ne songea plus qu'à contempler les choses célestes. L'amour de la sagesse lui fit préférer la douceur du célibat aux soins qui accompagnent le mariage. Il n'était encore âgé que de 23 ans, lorsque Cléobuline sa mère, le pressa d'accepter un parti avantageux qui se présentait. Quand on est jeune, dit Thalès, il n'est pas temps de se marier; quand on est vieux, il est trop tard, et un homme entre ces deux âges ne doit pas avoir assez de loisir pour se choisir une femme. Quelques-uns disent qu'il épousa, sur la fin de sa vie, une Egyptienne qui a fait plusieurs beaux ouvrages.

Un jour, des étrangers de Milet, passant par l'île de Côs, achetèrent de quelques pêcheurs ce qu'ils allaient tirer du coup de filet qu'ils venaient de jeter dans la mer. Ces pêcheurs tirèrent un trépied d'or massif, qu'on dit qu'Elène, revenant de Troie, avait jeté autrefois dans cet endroit à cause d'un ancien oracle dont elle s'était souvenue. Il s'éleva d'abord une contestation entre les pêcheurs et les étrangers, à qui aurait le trépied; ensuite les villes s'y intéressèrent, et prirent parti chacune pour ses gens. On était prêt à

passer à une guerre ouverte, lorsqu'on s'accorda de part et d'autre de s'en tenir aux décisions de l'oracle. On envoya à Delphes ; l'oracle fit réponse qu'il fallait donner le trépied au premier des sages. On alla aussitôt le porter à Thalès qui le renvoya à Bias. Bias, par modestie, le remit à un autre, et cet autre à quelque autre qui le renvoya à Solon. Solon dit qu'il n'y avait rien de plus sage qu'un Dieu ; il fit porter le trépied à Delphes, et le consacra à Apollon.

Quelques jeunes gens de Milet reprochèrent un jour à Thalès que sa science était fort stérile, puisqu'elle le laissait dans l'indigence. Thalès voulut leur faire connaître que, si les sages n'amassaient pas de grands biens, c'était par un pur mépris pour les richesses, et qu'il leur était facile d'acquérir les choses dont ils ne faisaient aucun cas.

Il prévit, à ce qu'on dit, par ses observations astronomiques, que l'année serait très-fertile. Il acheta, avant la saison, tous es fruits des oliviers qui étaient autour de Milet. La récolte fut fort abondante ; Thalès en tira un profit considérable ; mais comme il était tout-à-fait désintéressé, il fit assembler tous les marchands de Milet,

et leur distribua tout ce qu'il avait gagné.

Thalès avait accoutumé de remercier les Dieux de trois choses : d'être né raisonnable, plutôt que bête; homme, plutôt que femme; Grec, plutôt que Barbare.

Il croyait que le monde avait été disposé de la manière que nous le voyons, par une intelligence qui n'avait point de commencement et qui n'aurait jamais de fin.

C'est le premier des Grecs qui ait enseigné que les ames étaient immortelles.

Un homme vint un jour lui demander si nous pouvions cacher nos actions aux Dieux. Nos pensées, même les plus secrètes, répondit-il, ne sauraient jamais leur être inconnues.

Il disait que la chose du monde la plus grande était le lieu, parce qu'il renfermait tous les êtres; que la plus forte était la nécessité, parce qu'elle venait à bout de tout; que la plus prompte était l'esprit, puisqu'en un instant il parcourait tout l'univers; que la plus sage était le temps, puisqu'il découvrait les choses les plus cachées : mais que la plus douce et la plus aimable, était de faire sa volonté.

Il répétait souvent que, de parler beaucoup, n'était pas une marque d'esprit.

Qu'on devait se souvenir également de ses amis présens ou absens.

Qu'il fallait assister son père et sa mère, pour mériter d'être assisté de ses enfans.

Qu'il n'y avait rien de si rude que de voir vieillir un tyran.

Que ce qui nous peut consoler dans notre mauvaise fortune, c'est d'apprendre que ceux qui nous tourmentent, sont aussi malheureux que nous.

Qu'il ne fallait point faire ce qu'on reprenait dans les autres.

Que le véritable bonheur consistait à jouir d'une santé parfaite; à avoir un bien raisonnable, et à ne pas passer sa vie dans la mollesse et dans l'ignorance.

Il croyait qu'il n'y avait rien de si difficile que de se connaître soi-même : c'est ce qui lui fit inventer cette belle maxime, qui fut depuis gravée sur une lame d'or, et consacrée dans le temple d'Apollon : *Connais-toi toi-même.*

Il tenait que la vie et la mort ne différaient en rien; et quand on lui demandait pourquoi il ne se faisait pas mourir? c'est, répondit-il, parce que vivre ou être mort étant la même chose, rien ne peut me déterminer à prendre un parti plutôt que l'autre.

Il se divertissait quelquefois à la poésie. On dit que c'est lui qui a inventé la mesure des vers hexamètres.

Un homme, justement accusé d'adultère, vint un jour lui demander s'il lui était permis de se justifier par serment. Thalès lui répondit en se moquant : Le parjure est-il un crime moins grand que l'adultère ?

Mandrette de Pryène, qui avait été son disciple, le vint voir à Milet, et lui dit : Quelle récompense voulez-vous que je vous donne, ô Thalès, pour témoigner combien j'ai de reconnaissance de tous les beaux préceptes dont je vous suis redevable ? Quand l'occasion vous donnera lieu d'enseigner les autres, dit Thalès, faites-leur connaître que c'est moi qui suis l'auteur de cette doctrine : ce sera pour vous une modestie louable, et pour moi une récompense très-précieuse.

Thalès a été le premier de tous les Grecs qui se soit appliqué à la physique et à l'astronomie. Il croyait que l'eau était le premier principe de toutes les choses ; que la terre n'était qu'une eau condensée, l'air une eau rarifiée ; que toutes choses se changeaient perpétuellement les unes dans les autres, mais qu'en dernier lieu tout se ré-

solvait en eau; que l'univers était animé et rempli d'êtres invisibles qui voltigeaient sans cesse de côté et d'autre; que la terre était au milieu du monde, qu'elle se mouvait autour de son propre centre qui était le même que celui de l'univers, et que les eaux de la mer, sur quoi elle était posée, lui donnaient un certain branle qui était la cause de son mouvement.

Les effets merveilleux de l'aimant et de l'ambre, et la sympathie entre les choses de même nature, lui ont fait croire qu'il n'y avait rien dans le monde qui ne fût animé.

Il croyait que la cause de l'inondation du Nil venait de ce que les vents Etésiens qui soufflaient du septentrion au midi, retardaient les eaux du fleuve qui coulent du midi vers le septentrion, et les contraignaient à déborder dans la campagne.

C'est lui qui a prédit le premier les éclipses du soleil et de la lune, et qui a fait des observations sur les différens mouvemens de ces deux astres. Il croyait que le soleil était un corps lumineux de lui-même, dont la masse était cent vingt fois plus considérable que celle de la lune; que la lune était un corps opaque qui n'était capable de réfléchir la lumière du

soleil que par une seule moitié de sa surface ; et, sur cette supposition, il rendait raison des différentes figures sous lesquelles la lune nous paraît.

C'est lui qui a recherché le premier l'origine des vents, la matière des foudres, la cause des éclairs et du tonnerre.

Personne, avant lui, n'avait connu la manière de mesurer les hauteurs des tours et des pyramides par leur ombre méridionale, lorsque le soleil est dans l'équinoxe.

Il fixa l'année à 365 jours ; il régla l'ordre des saisons, et borna chaque mois à 30 jours : à la fin de chaque douzaine de mois, il ajoutait cinq jours pour achever le cours de l'année. C'était une méthode qu'il avait prise des Egyptiens.

C'est lui qui a donné la connaissance de la petite Ourse, dont les Phéniciens se servaient pour régler leur navigation.

Un jour comme il sortait de son logis pour aller contempler les astres, il se laissa tomber dans un fossé ; une vieille servante de sa maison courut aussitôt à lui, et après l'avoir retiré, lui dit en se moquant : Quoi ! Thalès, vous croyez pouvoir découvrir ce qui se passe dans les cieux, et vous ne voyez pas seulement ce qui est à vos pieds !

Thalès fut pendant toute sa vie dans une considération très-distinguée ; on le consultait sur les affaires les plus importantes. Crésus, après avoir entrepris la guerre contre les Perses, s'avança à la tête d'une grosse armée jusque sur les bords du fleuve Halis ; il se trouva fort embarrassé pour passer ; il n'avait ni pont ni bateaux, et le fleuve n'était pas guéable. Thalès, qui se rencontra pour lors dans son camp, lui assura qu'il lui donnerait le moyen de faire traverser ce fleuve à son armée sans pont et sans bateaux. Il fit aussitôt travailler à un grand fossé en forme de croissant, qui commençait à une des extrémités du camp et finissait à l'autre. Ce fleuve se divisa, par ce moyen, en deux bras qui étaient guéables l'un et l'autre, et toute l'armée passa sans difficulté. Thalès ne voulut jamais souffrir que, dans cette occasion ; les Milésiens fissent alliance avec Crésus, qui les recherchait avec beaucoup d'empressement. Cette prudence fut cause de la conservation de sa patrie ; car Cyrus, victorieux des Lydiens, saccagea toutes les villes qui étaient entreés en confédération avec eux, et épargna ceux de Milet, qui n'avaient point voulu prendre de parti contre lui.

Thalès étant fort vieux, se fit porter un jour sur une terrasse, pour y voir à son aise les combats de l'amphithéâtre. La chaleur excessive lui causa une altération si violente, qu'il mourut subitement dans le lieu même d'où il regardait les combats. C'était dans la 58.e olympiade, et la 92.e année de son âge. Ceux de Milet lui firent de magnifiques funérailles.



SOLON

Naquit la troisième année de la 35.e Olympiade ; fut préteur à Athènes, la 3.e année de la 45.e, et mourut au commencement de la 55.e, à l'âge de 78 ans.

Solon, originaire d'Athènes, naquit à Salamine en la 35. eOlympiade excestide ; son père descendait du roi Codrus, et sa mèreétait cousine germaine de la mère de Pisistrate. Il employa une partie de sa jeunesse à voyager en Egypte, qui était pour lors le théâtre de tous les gens savans. Après s'être instruit de la forme du gouvernement, et de tout ce qui regardait les lois et les coutumesdu pays, il s'en revint à Athènes, où son rare mérite et sa naissance distinguée lui firent obtenir les emplois les plus considérables.

Solon était un homme d'une grande sagesse, mêlée de beaucoup de vigueur, de fermeté, et de sincérité. Il était excellent orateur, poëte, législateur et bon homme de guerre. Il fut pendant toute sa vie fort zélé pour la liberté de sa patrie, grand ennemi des tyrans, et peu empressé pour l'agrandissement de sa famille. Il ne s'at-

tacha jamais à aucun maître, non plus que Thalès. Il négligea la connaissance des causes de la nature, pour s'appliquer entièrement à la politique. C'est lui qui est l'auteur de cette belle maxime : *Il faut garder la médiocrité en toutes choses.*

Un jour Solon était à Milet, où la grande réputation de Thalès l'avait obligé de faire un voyage. Après s'être entretenu quelque temps avec ce philosophe, il lui dit : Je m'étonne, ô Thalès, que vous n'ayez jamais voulu vous marier; vous auriez des enfans que vous prendriez plaisir à élever. Thalès ne répondit rien sur-le-champ. Quelques jours après, il aposta un certain homme qui feignit d'être étranger, et qui vint leur rendre visite. Cet homme dit qu'il arrivait d'Athènes tout nouvellement : Hé bien, lui dit Solon, qu'y a-t-il de nouveau ? Rien que je sache, répondit l'étranger, sinon qu'on portait en terre un jeune Athénien dont toute la ville accompagnait la pompe funèbre, parce qu'il était d'une condition distinguée, et fils d'un homme fort estimé de tout le peuple; cet homme, ajouta l'étranger, est hors d'Athènes, il y a quelque temps; ses amis ont résolu de lui ménager cette nouvelle pour empêcher que le chagrin ne le fasse mou-

rir. O pauvre père malheureux ! s'écria Solon. Et comment l'appelait-on ? Je l'ai bien entendu nommer, répondit l'étranger, mais il ne m'en souvient pas ; je sais bien que tout le monde disait que c'était un homme d'une grande sagesse. Solon, dont l'inquiétude augmentait à tous momens, parut troublé ; il ne put s'empêcher de demander si ce n'était point Solon. L'étranger répondit brusquement : oui, c'est celui-là. Solon fut touché d'un ressentiment si vif et si cuisant, qu'il commença à déchirer ses habits, s'arracher les cheveux, et se battre la tête ; enfin, il ne s'abstint d'aucune des choses qu'ont accoutumé de faire et de dire tous ceux qui sont outrés de douleur. Pourquoi tant pleurer et se tourmenter, lui dit Thalès, pour une perte qui ne peut être réparée par toutes les larmes du monde ? Ah ! répondit Solon, c'est cela même qui me fait pleurer, je plains un mal qui n'a point de remède. A la fin, Thalès se prit à rire de toutes les différentes postures que faisait Solon : O Solon, mon ami, lui dit-il, voilà ce qui m'a fait craindre le mariage ; j'en redoutais le joug, et je connais, par la douleur du plus sage des hommes, que le cœur le plus ferme ne peut soutenir les afflictions qui

naissent de l'amour et du soin des enfans. Ne t'inquiète pas davantage ; tout ce que l'on vient de te dire n'est qu'une fable faite à plaisir.

Il y avait eu pendant long-temps une guerre cruelle entre les Athéniens et les Mégariens au sujet de l'île Salamine. Enfin après plusieurs carnages de part et d'autre, les Athéniens, qui avaient eu du désavantage, las de répandre tant de sang, ordonnèrent une punition de mort contre le premier qui serait assez hardi de proposer la guerre pour le recouvrement de Salamine dont ceux de Mégare étaient en possession. Solon craignit que s'il parlait, il ne se fît tort à lui-même, ou que s'il se taisait, son silence ne fût désavantageux à sa patrie. Il prit le parti de contrefaire le fou, afin que, sous ce prétexte, il lui fût permis de dire et de faire impunément tout ce qu'il voudrait. Il fit courir le bruit par toute la ville qu'il avait perdu l'esprit. Après avoir composé quelques vers élégiaques qu'il apprit par cœur, il sortit de sa maison avec un vilain habit tout déchiré, une corde à son cou, un vieux bonnet crasseux sur sa tête : tout le peuple s'attroupa autour de lui. Solon monta sur la pierre d'où on avait coutume de faire les proclamations

publiques, et récita des vers contre sa coutume : Plût aux Dieux, s'écria-t-il, que jamais Athènes n'eût été ma patrie ; ah ! je voudrais être né à Pholégandre ou à Sicine, ou dans quelque lieu encore plus affreux et plus barbare ; au moins je n'aurais pas le chagrin de me voir montrer au doigt, et d'entendre dire : Voilà un Athénien qui s'est honteusement sauvé de Salamine. Vengeons promptement l'affront que nous avons reçu, et reprenons un séjour si agréable, que nos ennemis nous retiennent si injustement. Cela fit tant d'impression sur l'esprit des Athéniens, qu'ils révoquèrent aussitôt l'édit qu'ils avaient fait ; ils prirent les armes, et résolurent de faire la guerre aux Mégariens. Solon fut choisi pour commander les troupes ; il s'embarqua avec ses gens sur plusieurs bateaux de pêcheurs ; Il était suivi d'une galère à trente-six rames, et il mouilla assez près de Salamine. Les Mégariens qui étaient dans la ville s'aperçurent de quelque chose, et coururent aux armes tout en désordre. Ils détachèrent un de leurs vaisseaux qu'ils envoyèrent pour découvrir ce que c'était : Ce vaisseau s'approcha de trop près ; il fut pris par Solon, qui fit aussitôt lier tous les Mégariens qui étaient dedans ; il

fit embarquer à leur place les plus braves d'entre les Athéniens, et leur commanda de faire voile vers Salamine, en se cachant le plus qu'ils pourraient. Solon prit avec lui le reste de ses gens et descendit à terre par un autre endroit ; il alla à la rencontre des Mégariens qui s'étaient mis en campagne, et pendant qu'il leur donnait bataille, ceux qu'il avait envoyés dans le vaisseau arrivèrent et se rendirent maîtres de la ville. Solon, après avoir défait les Mégariens, renvoya sans rançon tous les prisonniers qui avaient été faits dans le combat, et érigea un temple en l'honneur du Dieu Mars dans le propre lieu où il avait remporté la victoire. Quelque temps après, ceux de Mégare s'opiniâtrèrent inutilement à vouloir recouvrer Salamine : enfin on convint de part et d'autre qu'on prendrait les Lacédémoniens pour arbitres. Solon prouva devant les députés de Sparte, que Phylus et Eurifaces, enfans d'Ajax, roi de Salamine, étaient venus demeurer à Athènes, et qu'ils donnèrent cette île aux Athéniens, à condition qu'on les ferait citoyens d'Athènes. Il fit ouvrir plusieurs tombeaux, et fit voir que ceux de Salamine tournaient la face de leurs morts du même côté que ceux d'Athènes, au lieu que les

Mégariens les tournaient du côté opposé ; qu'enfin ils faisaient graver sur le cercueil le nom de la famille du mort ; ce qui était particulier aux seuls Athéniens. Mais ceux de Mégare ne tardèrent pas long-temps à avoir leur revanche, car les différends qui régnaient depuis long-temps entre les descendans de Cylon et ceux de Mégaclès s'augmentèrent jusqu'à un tel point, qu'ils pensèrent faire périr entièrement la ville. Cylon avait eu autrefois dessein de se rendre souverain d'Athènes ; sa conspiration fut découverte : il fut massacré avec plusieurs de ses complices. Tous ceux qui purent échapper, se sauvèrent dans le temple de Minerve. Mégaclès, qui était pour lors Magistrat, fit tant par ses belles paroles, qu'il leur persuada de venir se présenter devant les juges en tenant un filet attaché par un de ses bouts à la statue de la déesse, afin de ne point perdre leur franchise. Comme ils descendaient du temple, le filet se rompit ; Mégaclès dit que c'était une marque évidente que la déesse leur refusait sa protection ; il en arrêta plusieurs qui furent aussitôt lapidés par le peuple ; ceux qui recoururent aux autels, y furent presque tous massacrés sans aucun respect ; il ne s'en sauva que

quelques-uns pour qui les femmes des magistrats s'employèrent et les firent remettre en liberté.

Une action si noire rendit odieux les magistrats et leurs descendans, qui furent depuis ce temps-là très-haïs du peuple. Plusieurs années après, les descendans de Cylon devinrent très-puissans ; la haine qui était entre les deux partis s'allumait tous les jours de plus en plus. Solon, pour lors magistrat, craignit que leurs divisions n'entraînassent la perte de toute la ville ; il les fit consentir les uns et les autres à prendre des juges pour terminer leurs différends ; les juges décidèrent en faveur des Cyloniens. Tous les descendans de Mégaclès furent bannis, et les os de ceux qui étaient morts furent déterrés et jetés hors du territoire d'Athènes. Les Mégariens profitèrent de cette occasion favorable pour eux ; ils prirent les armes pendant que les divisions étaient dans leur plus grande chaleur, et recouvrèrent Salamine.

A peine cette sédition fut apaisée, qu'il en survint une autre dont les suites ne devaient pas être moins dangereuses. Les pauvres étaient si endettés, qu'on les adjugeait tous les jours comme esclaves à leurs créanciers, qui les faisaient tra-

vailler ou les vendaient à leur fantaisie. Quantité de gens du petit peuple s'attroupèrent, résolus de se choisir un chef pour empêcher qu'aucun d'eux ne fût fait esclave dans la suite, faute d'avoir payé ses dettes, au jour nommé, et pour obliger les magistrats à partager tous les biens également, comme Lycurgue avait fait à Sparte. Les troubles étaient si grands, et les séditieux tellement animés, qu'on ne connaissait aucun remède pour les apaiser. Solon fut élu du consentement des deux partis, pour terminer toutes choses à l'amiable ; il fit beaucoup de difficulté d'abord d'accepter un emploi si épineux; il n'y eut que l'envie de servir sa patrie qui l'y fit résoudre : tout le monde lui avait entendu dire autrefois que l'égalité empêchait toutes les contestations ; chacun interprétait cette sentence en sa faveur : les pauvres croyaient qu'il voulait rendre tous les hommes égaux ; les riches, au contraire, s'imaginaient qu'il avait dessein de mesurer toutes choses selon la naissance et la dignité des personnes. Cela le rendit si agréable aux uns et aux autres, qu'ils le pressèrent d'accepter la souveraineté. Les gens même qui n'étaient point intéressés dans ces brouilleries, ne connaissant point de meilleur remède pour apaiser les

les divisions, consentaient volontiers d'avoir pour maître celui qui passait pour le plus homme de bien, et le plus sage de toute la terre. Solon s'en éloigna fort, et déclara hautement qu'il n'y consentirait jamais. Ses meilleurs amis ne pouvaient s'empêcher de le blâmer. Vous êtes bien simple, lui disaient-ils : Quoi, sous prétexte d'un vain nom de tyran, vous refusez une monarchie qui vous sera, par la suite, très-légitimement acquise ? Timondas ne s'est-il pas fait autrefois déclarer roi d'Eubée ? et Pittaque ne règne-t-il pas aujourd'hui à Mitylène ? Solon fut inflexible à tous ces discours. La principauté légitime et la tyrannie, répondit-il, sont à la vérité de très-belles places ; mais on est environné de précipices de tous côtés, et il n'y a point de chemin pour en sortir, lorsqu'on y est une fois entré. Jamais on ne le put résoudre à accepter ce parti avantageux qu'on lui présentait. Ses amis le traitaient de fou. Solon s'appliqua sérieusement à apaiser les troubles qui étaient à Athènes. Il commença à ordonner que toutes les dettes passées seraient entièrement abolies, sans que jamais personne en pût rien demander à ses débiteurs ; et pour donner exemple à tout le monde, il

remit sept talens qui lui devaient revenir de la succession de son père. Il déclara aussi nulles les dettes qui se feraient dans la suite, sous obligation du corps, afin d'empêcher, à l'avenir, l'inconvénient qui avait été cause de tous les troubles. Les deux partis d'abord furent assez mécontens de ce jugement : les riches étaient fâchés de ce qu'on leur avait fait perdre ce qui leur appartenait, et les pauvres ne l'étaient pas moins de ce qu'on n'avait pas partagé les biens également ; mais les uns et les autres furent tellement convaincus, par la suite, de l'utilité des réglemens de Solon, qu'ils le choisirent tout de nouveau pour apaiser les troubles causés par trois différentes factions qui partageaient la ville d'Athènes, et lui donnèrent pouvoir de réformer les lois à sa fantaisie, et d'établir tel gouvernement qu'il lui plairait.

Les gens de la montagne voulaient que le peuple fût entièrement le maître des affaires. Ceux de la plaine prétendaient qu'il n'y eût qu'un nombre de citoyens des plus considérables ; et les gens de la marine voulaient que les magistrats fussent tirés de l'une et de l'autre condition. Solon qu'on avait choisi pour souverain arbitre, commença par casser toutes les lois de

Dracon, son prédécesseur, à cause qu'elles étaient trop sévères. Les fautes les plus légères étaient punies de mort, comme les plus énormes crimes; et il n'était pas moins dangereux d'être convaincu d'oisiveté, de voler des fruits ou des herbes, que de commettre des sacriléges, des meurtres, et tout ce qu'on peut imaginer de plus noir. C'est ce qui avait donné lieu de dire qu'elles étaient écrites avec du sang. On demanda un jour à Dracon pourquoi il avait ordonné des peines de mort pour toutes sortes de crimes indifféremment: C'est parce que, répondit-il, les moindres méritent ce châtiment, et que je n'en connais point de plus rigoureuses pour les crimes plus énormes.

Solon divisa les citoyens en trois différens ordres, selon les biens dont chaque particulier était alors en possession. Il donna entrée dans les affaires publiques à tout le peuple, excepté aux artisans qui ne vivaient que de leur travail. Ceux-là étaient exclus des charges, et ne jouissaient pas des mêmes priviléges que les autres.

Il ordonna que les principaux magistrats seraient perpétuellement choisis entre les citoyens du premier ordre.

Que, dans une sédition, celui qui

n'aurait pris aucun parti serait noté d'infamie.

Que si un homme, qui avait épousé une riche héritière, se trouvait impuissant, sa femme pourrait avoir commerce avec celui qu'elle voudrait des plus proches parens de son mari.

Que les femmes n'apporteraient, pour dot, à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur.

Qu'on pouvait tuer impunément un adultère, lorsqu'on le surprenait sur le fait.

Il modéra les dépenses des dames, et abolit plusieurs cérémonies qu'elles avaient coutume d'observer.

Il défendit de mal parler des morts.

Il permettait aux gens qui n'avaient point d'enfans d'instituer héritiers tous ceux qu'ils voudraient, pourvu qu'ils fussent dans leur bon sens lors de leur testament.

Que celui qui aurait dissipé son bien serait noté d'infamie, et déchu de tous ses priviléges; de même que celui qui ne nourrirait pas son père et sa mère dans leur vieillesse. Le fils n'était point tenu de nourrir son père, s'il ne lui avait fait apprendre un métier pendant sa jeunesse.

Que nul étranger ne pouvait être fait

citoyen d'Athènes, s'il n'avait été banni à perpétuité de son pays, ou s'il ne venait s'y établir avec toute sa famille, pour y exercer quelque profession.

Il diminua fort les récompenses qu'on donnait ordinairement aux athlètes.

Il ordonna que le public élèverait les enfans de ceux qui seraient morts en combattant pour la patrie.

Qu'un tuteur ne pourrait demeurer avec la mère de ses mineurs, et que le plus proche héritier ne pourrait jamais être élu tuteur.

Que tout vol serait puni de mort, et que celui qui aurait crevé un œil à quelqu'un serait condamné à perdre ses deux yeux.

Toutes les lois de Solon furent gravées sur des tables. Les gens du conseil assemblés firent serment qu'ils les observeraient, et les feraient observer exactement. Ceux même à qui on en avait confié le soin jurèrent solennellement que si quelqu'un d'eux y manquait, il serait obligé de faire présent au temple d'Apollon d'une statue d'or aussi pesante que lui. Il y avait des juges établis pour interpréter les lois, lorsque quelques différends naissaient entre le peuple sur ce sujet.

Un jour, comme Solon composait ses

lois, Anacharsis se moqua de son entreprise. Quoi! dit-il, vous prétendez, avec quelques écritures, réprimer l'injustice et les passions des hommes! Telles ordonnances, ajouta-t-il, ressemblent proprement aux toiles d'araignées qui n'arrêtent rien que des mouches.

Les hommes gardent bien les choses dont ils sont convenus ensemble, répondit Solon. Je ferai mes lois de telle manière, que tous les citoyens connaîtront qu'il leur est plus utile d'y obéir que de les violer.

On lui demanda pourquoi il n'en avait fait aucune contre les parricides. C'est, répondit-il, parce que je n'ai pas cru qu'il y eût jamais des gens assez malheureux pour tuer leur père ou leur mère.

Il disait ordinairement à ses amis, qu'un homme de 70 ans ne devait plus craindre la mort, ni se plaindre des malheurs de la vie.

Que tous les gens de cour ressemblaient aux jetons dont on se sert pour compter, qu'ils représentaient plus ou moins selon la fantaisie du prince.

Que ceux qui approchaient des princes, ne devaient pas leur conseiller ce qui était de plus agréable, mais ce qui était de plus avantageux.

Que nous n'avions point de meilleur guide pour nous conduire que notre raison; et qu'il ne fallait jamais rien dire, ni rien faire sans l'avoir consultée.

Qu'on devait faire beaucoup plus de fonds sur la probité d'un homme que sur son serment.

Qu'il ne fallait pas se faire des amis si légèrement ; mais qu'il était très-dangereux de rompre, lorsque l'amitié était une fois liée.

Que le moyen le plus sûr et le plus prompt pour repousser l'injure, était de l'oublier.

Qu'il ne fallait jamais s'ingérer de commander sans avoir appris à obéir.

Que le mensonge devait être en horreur à tout le monde.

Qu'enfin il fallait honorer les dieux, respecter ses parens, et n'avoir jamais aucun commerce avec les méchans.

Solon s'aperçut que Pisistrate se faisait un gros parti à Athènes, et qu'il prenait les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain ; il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins : il assembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, et découvrit l'entreprise de Pisistrate : O Athéniens ! s'écria-t-il,

je suis plus sage que ceux qui ne connaissent pas les mauvais desseins de Pisistrate, et plus courageux que ceux qui les connaissent, et que la crainte ou le peu de courage empêche de s'y opposer; je suis prêt à me mettre à votre tête, et à combattre généreusement pour la défense de la liberté. Le peuple qui favorisait Pisistrate, traita Solon de fou. Pisistrate, quelques jours après, se blessa lui-même, et se fit porter tout sanglant sur un char au milieu de la place publique, et dit que ses ennemis l'étaient venus prendre en trahison, et l'avaient mis dans l'état pitoyable où on le voyait. La populace s'émut aussitôt, et fut près de prendre les armes en faveur de Pisistrate : ô fils d'Hyppocratès, lui dit Solon, tu joues mal le personnage d'Ulysse; Ulysse s'égratigna pour tromper ses ennemis, et toi, tu te blesses pour tromper tes propres citoyens. Le peuple s'assembla. Pisistrate fit demander cinquante gardes. Solon remontra fortement devant tout le monde, les dangereuses suites d'une telle innovation; mais il ne put rien gagner sur la populace émue, qui permit à Pisistrate d'en prendre quatre cents, et de lever des troupes pour se rendre maître de la forteresse. Les princi-

paux de la ville furent fort étonnés : chacun songea à se retirer de côté et d'autre. Solon ne se rebuta point. Après avoir reproché aux citoyens leur bêtise et leur lâcheté : auparavant, leur dit-il, il était plus facile d'empêcher que cette tyrannie ne se formât ; mais à présent qu'elle est établie, ce vous sera une plus grande gloire de l'abolir et de l'exterminer entièrement. Quand il vit que tous ses discours ne pouvaient faire revenir les citoyens de la grande consternation où ils étaient, il s'en alla à sa maison, et prit ses armes qu'il alla poser devant la porte du sénat, en s'écriant : ô ma chère patrie ! je t'ai secourue autant que j'ai pu par mes paroles, et d'effet ; j'atteste les dieux que je n'ai rien oublié pour la défense des lois et de la liberté de mon pays : ô ma chère patrie ! je pars, et te quitte pour jamais, puisque je suis le seul qui me déclare ennemi du tyran, et que tous les autres sont disposés à le recevoir pour maître.

Solon ne put jamais se résoudre d'obéir à Pisistrate ; et comme il craignait d'ailleurs que les Athéniens ne l'obligeassent à réformer ses lois qu'ils avaient fait serment d'observer, il aima mieux s'exiler volontairement et avoir le plaisir de voyager

pour connaître le monde, que de vivre désagréablement dans Athènes. Il passa en Egypte, où il demeura quelque temps à la cour d'Amasis. Pisistrate, qui estimait infiniment Solon, fut fort touché de sa retraite; il lui écrivit cette lettre obligeante pour essayer de le faire revenir.

« Je ne suis pas le seul, parmi les Grecs, qui me sois emparé de la souveraineté de mon pays : je ne commets rien contre les lois ni contre les dieux, puisque je tire mon origine de Codrus, et que les Athéniens ont juré qu'ils conserveraient le royaume à ses descendans. J'ai grand soin de faire observer vos ordonnances avec beaucoup plus d'exactitude, que si l'état était gouverné par la populace. Je me contente des tributs que j'ai trouvés établis; et, hors certains honneurs qui sont dûs à ma dignité, je n'ai rien qui me distingue du moindre des citoyens. Je n'ai aucun ressentiment contre vous de ce que vous avez découvert mes desseins; je suis persuadé que c'était plutôt par amour pour la patrie que par haine contre moi, parce que vous ne saviez pas de quelle manière je me devais comporter, et si vous l'eussiez su, peut-être n'auriez vous pas désapprouvé mon entreprise. Revenez donc avec assu-

rance ; et croyez sur ma parole que Solon ne doit rien craindre de Pisistrate, puisque même je n'ai pas voulu faire de mal à ceux qui, de tout temps avaient été mes ennemis. Je vous considérerai comme mon meilleur ami, et vous aurez toutes sortes d'agrémens auprès de moi, parce que je ne vous connais pas capable d'aucune infidélité ; si vous avez des raisons qui vous empêchent de revenir à Athènes, vous demeurerez partout ailleurs où vous voudrez : je serai content, pourvu que ce ne soit pas moi qui sois la cause de votre exil. »

Solon lui fit cette réponse :

« Je crois bien que vous ne me feriez aucun mal, car j'étais de vos amis avant que vous fussiez tyran, et je ne dois pas vous être plus odieux que tout autre qui hait la tyrannie. Je laisse la liberté à chacun de juger selon sa pensée, s'il est plus utile aux Athéniens d'être gouvernés par un maître absolu que par un magistrat. J'avoue que vous êtes le meilleur des tyrans ; mais je ne crois pas devoir retourner à Athènes : car après y avoir établi un gouvernement libre, et refusé la principauté qu'on m'avait offerte, on aurait raison de me blâmer, et de croire que j'approuverais votre entreprise, si on me voyait revenir. »

Solon écrivit une autre lettre à Epiménides, en ces termes :

« Comme mes lois ne doivent pas apporter un grand profit, aussi en les cassant n'a-t-on pas causé une grande utilité à la ville. Les dieux ni les législateurs ne peuvent servir de rien aux villes ; mais bien à ceux qui mènent le peuple comme ils veulent, lorsqu'ils sont bien intentionnés : mes lois n'ont point été utiles; mais ceux qui les ont violées ont entièrement renversé la république, en n'empêchant pas Pisistrate d'envahir la souveraineté. J'ai prédit tout ce qui devait arriver : on ne m'a point cru : Pisistrate qui flattait les Athéniens, leur paraissait plus fidèle que moi qui leur disais la vérité. J'ai offert de me mettre à la tête des citoyens pour prévenir les malheurs qui sont arrivés ; on m'a traité de fou, on a accordé des gardes à Pisistrate, qui s'en est servi pour réduire toute la ville en esclavage, et moi j'ai pris le parti de me retirer. »

Crésus, roi des Lydiens, se rendit tributaires tous les Grecs de l'Asie. Quantité des plus habiles gens de ce siècle quittèrent la Grèce pour différens sujets, et se retirèrent à Sardes, capitale de l'empire de Crésus. Cette ville était pour lors très-

florissante en honneurs et en richesses. Chacun y parlait si avantageusement de Solon, que cela fit naître à Crésus l'envie de le voir : il l'envoya prier de venir s'établir chez lui ; Solon lui fit cette réponse :

« J'estime infiniment l'amitié que vous me témoignez, et je prends les dieux à témoins que si je n'avais pas résolu, depuis long-temps, de demeurer dans un état libre, j'aimerais mieux vivre dans votre royaume qu'à Athènes même, pendant que Pisistrate y exercera une puissance tyrannique; mais je suis avec plus de douceur, selon le genre de vie que j'ai embrassé, dans un lieu où tout est égal; j'irai pourtant vous voir, pour avoir le plaisir de demeurer quelque temps avec vous. »

Solon s'en alla à Sardes, à la sollicitation de Crésus qui témoignait un empressement extraordinaire de le voir. En traversant la Lydie, il rencontrait quantité de grands seigneurs avec de gros cortéges et des trains magnifiques ; il croyait à tout moment que c'était le roi. Enfin on le présenta à Crésus qui l'attendait assis sur son trône, et qui s'était exprès revêtu de ce qu'il avait de plus

précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit : mon hôte, je connais ta sagesse par réputation ; je sais que tu as beaucoup voyagé ; mais as-tu jamais vu personne vêtu si magnifiquement que moi? Oui, répondit Solon, les faisans, les coqs et les paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus ; il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors et qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avait de plus précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vu, lui dit-il, un homme plus heureux que moi? Oui, lui répondit Solon, c'est Tellus, citoyen d'Athènes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien policée : il a laissé deux enfans fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister, et enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour sa patrie ; les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même où il avait perdu la vie, et lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la première fois. Il crut que Solon était un insensé. Hé bien, continua-t-il, quel est le plus heureux des hommes après Tellus? « Il y a eu autrefois deux frères, répondit-il, dont l'un s'appelait Cléobis et l'autre Byton; ils étaient si robustes qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats; ils s'aimaient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête, la prêtresse Junon leur mère, pour qui ils avaient beaucoup de tendresse, devait aller nécessairement faire un sacrifice au temple; on tardait trop à amener ses bœufs; Cléobis et Byton s'attelèrent à son char et la traînèrent jusqu'au lieu où elle voulait aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Leur mère ravie de joie, pria Junon de leur envoyer ce qui leur était plus avantageux. Quand le sacrifice fut fini, et qu'ils eurent fait très-bonne chère, ils allèrent se coucher et moururent tous deux dans cette même nuit. » Crésus ne put s'empêcher de faire paraître sa colère. Comment, répliqua-t-il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? O roi des Lydiens, lui répondit Solon, vous possédez de grandes richesses, vous êtes le maître de quantité de peuples; mais la vie

est sujette à de si grands changemens, qu'on ne saurait décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carrière. Le temps fait tous les jours naître de nouveaux accidens dont même on n'aurait jamais pu se douter : on ne doit point s'assurer de la victoire lorsque le combat n'est pas encore fini. Crésus fut fort mécontent, il renvoya Solon, et ne demanda plus à le voir.

Esope qui était pour lors à Sardes, où on l'avait fait venir pour divertir Crésus, fut fâché de la mauvaise réception que le roi avait fait à un homme d'un mérite aussi distingué : ô Solon, lui dit-il, il ne faut pas approcher les princes, ou il ne leur faut jamais dire que ce qui leur est agréable. Au contraire, répondit Solon, il ne faut jamais s'en approcher, ou bien il faut toujours les conseiller le mieux qu'on peut, et ne leur dire jamais que la vérité.

Cyrus tenait prisonnier Astiages, son grand-père maternel, et l'avait dépouillé de tous ses états; Crésus s'en offensa : il prit parti pour Astiages, et fit la guerre aux Perses. Comme il avait des richesses immenses, et qu'il se voyait à la tête d'une nation qui passait pour la plus belliqueuse

de tout le monde, il croyait que rien ne lui était impossible ; il fut malheureusement défait, et se retira à Sardes, où il fut assiégé et fait prisonnier après quatorze jours de résistance. On le mena devant Cyrus qui le fit charger de chaînes. On le monta aussitôt au haut d'un bûcher, où on l'attacha au milieu de quatorze enfans Lydiens, pour y être brûlé à la vue de Cyrus et de tous les Perses. Comme on mettait le feu au bûcher, Crésus, dans cet état déplorable, se souvint du discours que lui avait autrefois tenu Solon. Il s'écria en soupirant : ô Solon, Solon, Solon! Cela surprit Cyrus. Il envoya demander si c'était quelque dieu qu'il invoquait dans ses malheurs. Crésus ne répondit rien. Enfin quand on l'eut contraint de parler, il dit, tout accablé de tristesse : Ah! je viens de nommer un homme que les rois devraient toujours avoir auprès d'eux, et dont ils devraient plus estimer la conversation que tous les trésors et leurs magnificences. On le pressa d'en dire davantage. C'est un sage de la Grèce, continua-t-il, que j'ai autrefois envoyé quérir exprès, pour lui faire admirer ma grande prospérité ; il me dit froidement, comme s'il m'eût voulu faire connaître que cela n'était qu'une sotte va-

nité, que j'attendisse la fin de ma vie, et qu'il ne fallait point trop présumer d'une félicité qui était sujette à une infinité de calamités. Je reconnais à présent la vérité de toutes les choses qu'il m'a prédites. Pendant que Crésus parlait, le feu s'était déjà allumé au bas du bûcher, et allait gagner le haut. Cyrus fut fort touché des paroles de Crésus. L'état de déploration d'un prince qui avait été si puissant, le fit rentrer en lui-même ; il craignit que quelque disgrâce pareille ne lui arrivât dans la suite ; il commanda aussitôt que l'on éteignît le feu ; il fit ôter à Crésus les chaînes dont il était chargé, il lui rendit tous les honneurs possibles, et se servit de son conseil dans les affaires les plus importantes.

Solon, après avoir quitté Crésus, se retira en Cilicie, où il bâtit une ville de son nom, qu'il appela Solos. On lui apprit que Pisistrate se maintenait toujours dans la tyrannie, et que les Athéniens se repentaient de ne s'être pas opposés à son usurpation.

Solon leur répondit en ces termes :

« Vous avez grand tort d'accuser les dieux de votre mauvaise fortune. Si vous souffrez maintenant, vous ne devez vous en prendre qu'à votre légéreté et à votre

folie, de n'avoir pas voulu croire les gens bien intentionnés pour la patrie, de vous être laissé surprendre aux belles paroles et aux ruses d'un homme qui ne cherchait qu'à vous tromper. Vous lui avez permis de lever des gardes qui serviront à vous tenir en esclavage le reste de votre vie.»

Périandre, tyran de Corinthe, fit savoir à Solon l'état de ses affaires, et le pria de lui donner conseil. Solon lui fit cette réponse :

« Vous m'écrivez que quantité de gens conspirent contre vous. Quand vous vous délivreriez de tous vos ennemis, en les faisant mourir, vous n'avanceriez pas beaucoup vos affaires. Ceux dont vous ne vous doutez point, vous dresseront des embûches. Ce sera quelqu'un qui craindra pour lui, ou quelqu'autre qui ne pourra approuver vos manières défiantes, ou enfin quelqu'autre qui croira rendre un bon service à sa patrie. Le meilleur parti que vous puissiez prendre est de renoncer entièrement à la tyrannie. Si vous ne pouvez pas vous y résoudre, faites venir des troupes étrangères suffisamment pour tenir le pays en bride, afin que vous n'ayez plus lieu de rien craindre, et que vous ne soyez plus obligé à exiler personne.»

Solon passa en Chypre; il fit amitié avec Phylocypre, prince d'Æpeia. Cette ville était bâtie dans un endroit fort stérile. Solon conseilla à Phylocypre de la rebâtir dans un meilleur pays. Il choisit une belle plaine très-fertile, conduisit lui-même cette entreprise, qui réussit très-bien. Phylocypre, par reconnaissance, voulut que cette ville s'appelât Soles.

Solon n'a jamais été ennemi du plaisir pendant tout le temps qu'il a vécu. Il a aimé la bonne chère, la musique, et tout ce qui pouvait contribuer à la vie délicieuse. Il haïssait les représentations où on ne disait jamais que des choses inventées à plaisir. Il croyait que cela était pernicieux à la république, et que de là pouvait naître une infinité de séditions. Du temps qu'il était en grand crédit à Athènes, Thespis commença lui-même à jouer des tragédies qu'il avait composées. Cela plaisait merveilleusement au peuple, à cause de la nouveauté. Solon, qui aimait son divertissement, s'y trouva un jour. Quand tout fut fini, il appela Thespis. N'as-tu pas de honte, lui dit-il, de mentir devant tant de monde? Il n'y a pas de mal, répondit Thespis, car ce n'est que pour rire. Solon frappa la terre d'un bâton qu'il tenait dans sa main: oui,

répliqua-t-il, mais si on approuve de telles menteries en riant, nous ne tarderons guère à les trouver dans nos actes publics et dans les affaires les plus sérieuses. C'est ce qui fit que lorsque Pisistrate se fut fait porter tout sanglant au milieu de la place publique, Solon, parlant de ces représentations, s'écria : Voilà la malheureuse source d'où naissent toutes ces fourberies.

Quelques-uns attribuent à Solon l'établissement de l'Aréopage : c'était un conseil composé de ceux qui avaient passé par toutes les charges à Athènes. On demanda un jour à Solon, quel état était le mieux policé ? C'est celui, répondit-il, où les gens qui n'ont point été outragés, poursuivent avec autant de chaleur la réparation de l'injure faite à autrui, que s'ils l'avaient reçue eux-mêmes. Sur la fin de ses jours, il avait commencé un poëme sur le rapport qu'on lui avait fait en Egypte, d'une île Atlantique qu'on plaçait au-delà de l'Océan connu. La mort le surprit en Chypre, avant que son ouvrage fût achevé. C'était dans la 55.e olympiade, environ la 80.e année de son âge. Il ordonna qu'on portât ses os à Salamine, qu'on les brûlât et qu'on en jetât les cendres par toute la campagne. Les Athéniens, après sa mort,

lui dressèrent une statue de bronze qui le représentait, son livre des lois à la main, avec les habits de prince du peuple. Ceux de Salamine lui en dressèrent une autre qui le représentait en orateur parlant en public, les mains cachées sous les plis de sa robe.

PITTACUS

Florissait dans la 42.e Olympiade ; il mourut la 3.e année de la 52.e, âgé de 70 ans.

Pittacus, fils d'Hyrradius, originaire de Thrace, naquit à Mitylène, petite ville de l'île de Lesbos, environ la 29.e olympiade. Il fut, pendant sa jeunesse, fort entreprenant, brave soldat, grand capitaine, et toujours bon citoyen. Il tenait pour maxime qu'il fallait s'accommoder au temps, et se servir de l'occasion.

Pour sa première entreprise, il se ligua avec le frère d'Alcée contre le tyran Mélanchre, qui avait usurpé la souveraineté de l'île de Lesbos, et le mit en déroute. Cette action lui donna une grande réputation de bravoure. Il y avait depuis longtemps une cruelle guerre entre les Myléniens et les Athéniens, au sujet de la possession d'un territoire nommé Achillitide. Les Myléniens choisirent Pittacus pour commander leurs troupes. Quand les deux armées furent en présence, et prêtes

à donner bataille, Pittacus proposa de décider les différends par un combat particulier; il appela en duel Phrynon, général des Athéniens, qui était toujours sorti victorieux de toute sorte de combats, et qui avait été couronné plusieurs fois dans les jeux olympiques. Phrynon accepta le combat. Il fut résolu que le vainqueur demeurerait, sans contredit, le conquérant du territoire en question. Ces deux généraux s'avancèrent seuls au milieu des deux armées; Pittacus avait caché un filet sous son bouclier; il prit son temps si adroitement, qu'il enveloppa Phrynon, lorsqu'il ne se doutait de rien, et s'écria : Je n'ai pas pris un homme; c'est un poisson. Pittacus le tua à la vue des deux armées, et demeura maître du territoire. C'est de là qu'est venue l'origine des filets qu'on représentait depuis sur le théâtre, pour divertir le peuple.

L'âge modéra fort la grande ardeur de Pittacus; il commença peu à peu à goûter la douceur de la philosophie. Ceux de Mitylène, qui avaient un respect particulier pour lui, lui donnèrent la principauté de leur ville. Une longue et pénible expérience lui fit regarder avec un courage élevé les différentes faces de la fortune.

Après

Après avoir établi un très-bon ordre dans la république, il renonça volontairement à la principauté qu'il tenait depuis douze ans, et se retira tout-à-fait de l'embarras des affaires.

Pittacus témoigna un grand mépris pour les biens de la fortune, après les avoir fort souhaités. Les Mityléniens, en considération des grands services qu'il leur avait rendus, lui offrirent un lieu fort agréable, arrosé de ruisseaux, et environné de bois et de vignes, avec plusieurs métairies dont les revenus étaient suffisans pour le faire vivre splendidement dans sa retraite. Pittacus prit son dard, qu'il lança de toutes ses forces, et se contenta de l'espace en carré qu'il avait pu atteindre avec le dard qu'il avait lancé. Les magistrats, surpris de sa retenue, le prièrent de leur en dire la raison. Il leur répondit, sans s'expliquer davantage, qu'une partie était plus avantageuse que le tout.

Crésus lui écrivait un jour pour le prier de venir voir ses richesses ; Pittacus lui fit cette réponse :

« Vous voulez m'attirer en Lydie pour voir vos trésors : sans les avoir vus, je ne doute point que le fils d'Alyathès ne soit le plus puissant des rois ; mais quand j'aurais tout ce que vous possédez, je n'en

serais pas plus riche. Je n'ai aucun besoin de biens ; je me contente du peu qui est nécessaire pour me faire vivre, moi et quelques amis ; j'irai pourtant vous voir pour vous contenter. »

Crésus, après avoir subjugué les Grecs d'Asie, résolut de faire équiper des vaisseaux, pour se rendre maître des îles. Pittacus vint pour lors à Sardis. Crésus lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau dans la Grèce. Prince, lui dit Pittacus, les insulaires ont acheté dix mille chevaux; ils ont résolu de vous faire la guerre, et de venir attaquer Sardis. Crésus prit cela fort sérieusement. Plût aux dieux, dit-il, d'inspirer aux insulaires de venir attaquer les Lydiens avec de la cavalerie ! Il semble, répliqua Pittacus, que vous souhaitez voir les insulaires à cheval, et en terre ferme. Vous avez raison ; mais ne pensez-vous pas aussi que les insulaires riront bien quand ils sauront que vous voulez mener une armée navale contre eux ? Ils seront ravis de vous rencontrer sur mer, vous et les Lydiens, pour venger l'infortune des Grecs que vous avez réduits en servitude. Crésus crut que Pittacus était instruit de ce qu'il méditait ; il quitta le dessein de faire équiper des vaisseaux, et fit alliance avec les Grecs des îles.

Pittacus était d'une figure assez difforme; il avait toujours mal aux yeux; il était fort gras et fort négligé, et marchait désagréablement, à cause de quelques infirmités qu'il avait aux pieds. Il avait épousé la fille du législateur Dracon. C'était une femme d'une fierté et d'une insolence insupportables, qui n'avait rien qu'un très-grand mépris pour son mari, à cause qu'il était mal fait, et qu'elle croyait être d'une naissance distinguée. Un jour, Pittacus avait invité à dîner plusieurs philosophes de ses amis : quand tout fut préparé, sa femme, qui était toujours de mauvaise humeur, alla renverser la table et toutes les viandes qui étaient dessus. Pittacus, sans s'émouvoir, se contenta de dire aux conviés : C'est une folle, il faut excuser sa faiblesse. Cette grande mésintelligence, qui avait toujours été entre lui et sa femme, lui avait donné beaucoup d'aversion pour les mariages mal assortis. Un jour un homme vint le trouver pour savoir de lui quelle femme il devait prendre, de deux qui étaient à son choix, dont l'une était à peu près de même condition que lui, et l'autre beaucoup plus considérable par ses biens et par sa naissance. Pittacus leva le bâton sur lequel il était appuyé : Va-t-en, lui dit-il, dans ce carrefour où les petits en-

fans s'assemblent pour jouer ; suis l'avis qu'ils te donneront là-dessus. Le jeune homme y alla. Ces petits enfans se divertissaient de tout leur cœur, et disaient : Choisis ton égal. Cela le détermina à ne plus songer à la femme qui était beaucoup plus considérable que lui, et à prendre son égale. Pittacus était si sobre, qu'il ne buvait presque jamais que de l'eau de fontaine, quoique les vins les plus délicats fussent en abondance à Mitylène.

Il conseilla secrètement à Périandre de s'abstenir de l'usage du vin, s'il voulait réussir dans le dessein qu'il avait de se rendre maître de Corinthe, et s'il voulait se conserver dans la tyrannie.

Il ordonna qu'un homme qui commettrait quelque faute, étant ivre, serait puni doublement.

Il disait ordinairement que la nécessité était quelque chose de si fort, que les dieux mêmes étaient obligés d'obéir à ses lois.

Que c'était dans le gouvernement de la république qu'un homme faisait connaître l'étendue de son esprit.

Que les sages devaient prévoir les malheurs qui leur pouvaient arriver, afin de les pouvoir détourner ; et que les gens de cœur les devaient supporter généreusement lorsqu'ils étaient arrivés.

Qu'il était très-difficile d'être homme de bien.

Qu'il n'y avait rien de meilleur que de s'appliquer toujours à bien faire ce qu'on fait dans le moment.

Que, pour réussir, il fallait méditer à loisir, et exécuter promptement les choses qu'on avait projetées.

Que les victoires les plus estimables étaient celles qu'on remportait sans effusion de sang ; et qu'afin qu'un empire fût bien gouverné, il fallait que le roi, et tous ceux qui étaient en autorité, obéissent aux lois comme les moindres particuliers.

Quand vous voudrez faire quelque chose, disait-il à ses disciples, ne vous en vantez jamais ; car si, par malheur, vous ne pouviez venir à bout de votre entreprise, on se moquerait de vous.

Ne reprochez jamais à personne sa mauvaise fortune, de crainte que vous ne vous trouviez quelque jour en semblable cas.

Ne parlez mal de personne, non pas même de vos ennemis.

Conservez vos amis, et vivez avec eux avec autant de retenue que s'ils devaient être un jour vos plus grands adversaires.

Aimez la chasteté, la frugalité et la vérité.

Respectez les dieux.

Rendez fidèlement le dépôt qu'on vous

aura confié, et ne révélez jamais le secret.

Il avait fait certains vers où il disait qu'il fallait prendre son arc et ses flèches, et aller tuer un méchant homme partout où on le rencontrerait, parce que, comme son cœur était toujours double, sa bouche ne disait jamais rien sur quoi on pût se fixer.

Crésus lui envoya une grosse somme d'argent dans sa retraite. Pittacus ne la voulut pas accepter. Il répondit froidement: Je suis plus riche de la moitié que je ne voudrais; car mon frère est mort sans enfans, et sa succession me revient.

Pittacus avait les reparties promptes et vives. Jamais il ne s'est trouvé embarrassé, quelque question qu'on lui ait faite.

On lui demanda un jour quelle était la chose la plus changeante? Le cours des eaux, répondit-il, et l'humeur d'une femme. Quelle était la chose qu'on ne devait faire que le plus tard qu'on pouvait? Emprunter de l'argent de son ami.

Quelle était la chose qu'on devait faire en tout lieu? Profiter du bien et du mal qui arrivent.

Ce qu'il y avait de plus agréable? Le temps. De plus caché? L'avenir. De plus fidèle? La terre. De plus infidèle? La mer.

Phocaicus lui dit un jour qu'il voulait s'adresser à un honnête homme pour quel-

que chose qu'il avait dans l'esprit : Vous avez beau chercher, répondit Pittacus, vous n'en trouverez jamais.

Tyrrée, fils de Pittacus, était un jour à Cumes, dans la boutique d'un barbier, où les jeunes gens s'assemblaient ordinairement pour s'entretenir de ce qui se passait : un ouvrier, par mégarde, jeta une cognée, qui tomba sur la tête de Tyrrée et la lui fendit en deux.

Ceux de Cumes se saisirent du meurtrier, et l'amenèrent devant le père du mort. Pittacus, après s'être exactement informé de toutes les circonstances de l'action, trouva qu'il n'y avait point de faute de celui qui avait fait le coup. Il le renvoya libre, parce, dit-il, qu'une faute commise sans volonté, mérite pardon, et que celui qui se venge, devient coupable par l'injuste punition d'un innocent.

Pittacus se divertissait quelquefois à la poésie. Il a écrit ses lois et quelques autres ouvrages en vers. Son exercice le plus ordinaire était de tourner une meule pour moudre du blé. C'est lui qui a été le maître de Phérécide que plusieurs ont mis entre les sages de la Grèce : sa mort est assez extraordinaire.

On dit qu'un jour, lorsque la guerre était allumée entre les Ephésiens et les Ma-

gnésiens, Phérécide, qui était fort porté pour les Ephésiens, rencontra un homme sur son chemin : il lui demanda de quel pays il était. Dès qu'il eut appris qu'il était d'Ephèse : Prends-moi par les jambes, lui dit-il, traîne-moi dans le pays des Magnésiens, et va promptement dire aux Ephésiens la manière dont Phérécide a voulu que tu le traitasses : avertis-les bien qu'ils ne manquent pas de m'enterrer dès qu'ils auront remporté la victoire. Cet homme traîna Phérécide, et alla aussitôt conter à Ephèse l'aventure qui lui était arrivée. Ils donnèrent bataille dès le lendemain, et remportèrent une grande victoire sur leurs ennemis. Ils allèrent promptement à l'endroit où on leur avait dit qu'était Phérécide. Ils le trouvèrent mort sur la place ; ils l'emportèrent, et lui firent de magnifiques funérailles.

Pittacus mourut dans l'île de Lesbos, âgé de plus de 70 ans, c'était dans la 52.e olympiade.

BIAS,

Comtemporain de Pittacus, florissait du temps qu'Aliathès, et ensuite Crésus, régnaient en Lydie.

Bias de Priène, petite ville de Carie, fut en grande réputation dans la Grèce, sous le règne d'Alyathès et de Crésus, rois de Lydie, depuis la 40.e olympiade jusqu'à sa mort. C'était un excellent citoyen, fort désintéressé, fin politique, honnête homme. Il vivait simplement, quoiqu'il fût né très-riche; il dépensait tout son bien à secourir ceux qui en avaient besoin; il passait pour le plus éloquent orateur de son temps; il employait son talent à défendre les pauvres et tous ceux qui étaient dans l'affliction, sans vouloir tirer d'autre utilité, que la gloire de sa patrie. Jamais il n'entreprenait aucune cause qu'il ne la crût très-juste : cela avait passé en proverbe par tout le pays : quand on voulait marquer qu'une cause était excellente, on disait : c'est une cause dont Bias se chargerait. Et lorsqu'on voulait louer extrêmement un orateur; il réussit encore mieux que Bias.

Des pirates firent un jour une course proche Messène dans le Péloponèse, et enlevèrent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priène. Bias les acheta : il les retira chez lui, et les nourrit comme ses propres enfans ; il leur fit des présens à toutes, et les renvoya à leurs parens : cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que quantité de gens ne l'appelaient que le prince des sages.

Quelque temps après, les pêcheurs de Messène trouvèrent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étaient gravés : AU PLUS SAGE. Le sénat de Messène s'assembla pour délibérer à qui on le devait donner ; les filles que Bias avait traitées si humainement se présentèrent à l'assemblée avec leurs parens, et ils crièrent tous ensemble qu'il n'y avait personne de plus sage que Bias. Le sénat de Messène lui envoya ce vase. Bias le considéra, et après avoir lu l'inscription qui était autour, il refusa de l'accepter, et dit que ce titre n'appartenait qu'à Apollon.

Quelques-uns croient que ce vase est la même chose que le trépied dont il est parlé dans la vie de Thalès, et que cette histoire n'a point d'autre fondement, que parce que le trépied fut renvoyé à Bias.

D'autres même disent que ce fut à lui à qui on l'apporta le premier.

Alyathès, roi de Lydie, après avoir ruiné plusieurs villes de la Grèce Asiatique, vint mettre le siége devant Priène. Bias était pour lors le premier magistrat de la ville ; il fit une vigoureuse résistance pendant très-long-temps. Mais comme Alyathès paraissait s'opiniâtrer à poursuivre son entreprise jusqu'à la fin, et que d'ailleurs la ville était réduite dans une grande misère à cause de la disette des vivres, Bias fit engraisser deux beaux mulets qu'il chassa vers le camp des ennemis, comme s'ils étaient échappés d'eux-mêmes. Alyathès fut surpris de voir ces animaux dans un tel embonpoint ; cela lui fit craindre de ne pouvoir pas avoir la place par famine ; il trouva un prétexte pour envoyer un homme dans la ville ; il lui donna ordre secrètement de remarquer en quel état étaient les assiégés. Bias se douta bien du dessein d'Alyathès ; il fit couvrir de grands monceaux de sable avec un peu de froment, et fit en sorte que le député d'Alyathès vît toute cette grande abondance sans que cela parût affecté. Alyathès, trompé par cette ruse, résolut aussitôt de lever le siége ; il laissa les Priénéens en paix et fit alliance avec eux. Il eut la cu-

riosité de voir Bias ; il lui envoya dire de venir lui rendre visite dans son camp. Bias répondit à ses députés : Dites au roi que je demeure ici ; que je lui commande de manger des oignons, et de pleurer le reste de ses jours.

Bias aimait fort la poésie ; il a fait plus de deux mille vers où il donnait des préceptes pour enseigner à tout le monde la manière dont chacun pouvait vivre heureux, et pour bien gouverner la république en paix et en guerre.

Il disait ordinairement : Tâchez de plaire à tout le monde ; si vous réussissez, vous trouverez mille agrémens dans le cours de la vie : le faste et le mépris qu'on fait paraître pour les autres, n'a jamais rien produit de bon.

Aimez vos amis avec discrétion : songez qu'ils peuvent devenir vos ennemis.

Haïssez vos ennemis avec modération ; car il se peut faire qu'ils seront vos amis dans la suite.

Choisissez à loisir les gens que vous voulez prendre pour vos amis ; ayez pour eux une même tendresse ; mais distinguez leur mérite.

Imitez ceux dont le choix vous fait honneur, et soyez persuadé que la vertu

de vos amis ne contribuera pas peu à votre réputation.

Ne vous pressez pas de parler ; c'est une marque de folie.

Tâchez, pendant que vous êtes jeune, d'acquérir de la sagesse : ce sera toute votre consolation lorsque vous serez vieux : vous ne pouvez faire une meilleure acquisition ; c'est la seule chose dont la possession soit certaine, et qu'on ne pourra vous ravir.

La colère et la précipitation sont deux choses fort opposées à la prudence.

Les honnêtes gens sont très-rares ; les méchans et les fous sont en nombre infini.

Ne manquez jamais de tenir exactement tout ce que vous aurez promis.

Parlez des dieux d'une manière convenable à leur grandeur ; et rendez-leur grâce de toutes les bonnes actions que vous ferez.

N'entreprenez rien témérairement ; mais quand vous avez résolu quelque chose, exécutez-la avec vigueur.

Gardez-vous bien de louer un homme à cause de ses richesses, s'il ne le mérite d'ailleurs.

Vivez toujours comme si vous alliez mourir à tout moment, et comme si vous deviez rester long-temps sur la terre.

Avoir une santé vigoureuse est un don de la nature : les richesses, ordinairement, sont un effet du hasard ; mais il n'y a que la sagesse qui puisse rendre un homme capable de donner de bons conseils à sa patrie.

C'est une maladie d'esprit que de souhaiter des choses impossibles.

On lui demanda un jour quelle était la chose qui flattait davantage les hommes ? C'est l'espérance, répondit-il.

Quelle était celle qui leur plaisait davantage ? Le gain.

Quelle était la plus difficile à supporter ? Le renversement de la fortune.

Il disait qu'un homme était bien malheureux, lorsqu'il ne savait pas souffrir les disgrâces qui lui arrivaient.

Il était un jour dans un vaisseau, avec quelques impies : il s'éleva tout d'un coup une tempête si furieuse, que le vaisseau était à tout moment prêt à périr. Ces impies, effrayés de la crainte de la mort, invoquaient les dieux : Taisez-vous, leur dit Bias, de peur qu'ils ne s'aperçoivent que vous êtes ici, car nous serions tous perdus.

Une autre fois, un impie lui demanda quel était le culte qu'on devait rendre aux dieux ? Bias ne répondit rien. L'impie le

pressa de lui dire la raison de son silence : C'est parce, répondit Bias, que tu me demandes des choses qui ne te regardent pas.

Il disait qu'il aimait beaucoup mieux juger un différend entre deux de ses ennemis, qu'entre deux de ses amis, parce qu'on ne manquait presque jamais de se brouiller avec celui de ses amis qu'on avait condamné, et qu'il se pouvait faire qu'on se raccommodât avec celui de ses ennemis en faveur de qui on aurait décidé.

Bias se trouva un jour obligé de juger un de ses amis qui devait être puni de mort. Avant que de prononcer l'arrêt, il se mit à pleurer en plein sénat : Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un, puisqu'il ne tient qu'à vous de condamner ou d'absoudre un criminel ? Je pleure, répondit Bias, parce que la nature m'oblige d'avoir compassion des malheureux, et que la loi m'ordonne de n'avoir point d'égard au mouvement de la nature.

Bias n'a jamais compté au rang des véritables biens, aucune des choses qui dépendent de la fortune : il croyait que les richesses étaient des amusemens dont on se pouvait passer aisément, et qu'elles ne servaient souvent qu'à détourner les hommes du chemin de la vertu.

Il se rencontra par hasard à Priène, lieu de sa naissance, lors de la prise et du sac de cette malheureuse ville : tous les citoyens emportaient tout ce qu'ils pouvaient, et s'enfuyaient dans les lieux où ils croyaient pouvoir se mettre en sureté ; le seul Bias demeurait tranquille au milieu d'une si grande désolation, sans se remuer non plus que s'il eût été tout-à-fait insensible aux malheurs de sa patrie. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne songeait pas à sauver quelque chose comme les autres ? Je le fais aussi, répondit Bias, car je porte tout mon bien avec moi.

L'action qui termina les jours de Bias, n'est pas moins illustre que le reste de sa vie. Il s'était fait porter dans le sénat, où il défendit l'intérêt d'un de ses amis avec beaucoup de zèle : comme il était déjà fort vieux, il se trouva fatigué ; il appuya sa tête contre la poitrine d'un fils de sa fille qui l'avait accompagné. Quand l'orateur de son adversaire eut fini son discours, les juges prononcèrent en faveur de Bias, qui expira aussitôt entre les bras de son petit-fils.

Toute la ville lui fit de magnifiques funérailles, et témoigna un regret extraordinaire de sa mort ; on lui érigea un superbe

tombeau sur lequel on fit graver ces paroles :

Priène a été la patrie de Bias, qui fut autrefois l'ornement de toute l'Ionie, et qui a eu des pensées plus relevées que le reste des philosophes.

Sa mémoire fut en si grande vénération, qu'on lui dédia un temple, où ceux de Priène lui rendaient des honneurs extraordinaires.

PÉRIANDRE,

Tyran de Corinthe, contemporain des philosophes précédens; on ne sait pas précisément l'année de sa naissance, ni celle de sa mort.

Il est assez extraordinaire que les Grecs aient donné le titre de SAGE à un homme aussi fou que Périandre. Ils se sont laissés surprendre à l'éclat de ses illustres maximes, sans avoir aucun égard à la vie déréglée qu'il a menée pendantqu'il a été sur la terre. Il a toujours parlé comme un véritable sage, et a perpétuellement vécu comme un enragé. Il eut, pendant longtemps, un commerce infâme avec Cratée, sa propre mère, sans avoir honte de se déshonorer. Un jour, il fit vœu que s'il remportait le prix aux jeux olympiques, il ferait ériger une statue d'or en l'honneur de Jupiter : il fut victorieux dans les principaux jeux qu'on célébra; mais comme il n'avait point d'argent pour satisfaire à ses promesses, il fit arracher les ornemens à toutes les dames qui s'étaient parées magnifiquement pour assister à une fête,

et trouva, par ce moyen, de quoi accomplir son vœu.

Périandre était fils de Cypsèle, de la famille des Héraclides, et exerçait la tyrannie à Corinthe, ville de sa naissance, sous le règne d'Alyathès, roi de Lydie. Il avait épousé Lysis, fille du prince d'Epidaure. Il témoigna toujours beaucoup de passion pour elle, et changea son nom de Lysis, en celui de Mélisse. Il eut deux fils de ce mariage; Cypsèle, l'aîné, avait l'esprit pesant et paraissait presque hébété; mais Lycophron, le cadet, avait un génie élevé, et était très-propre à gouverner un royaume.

Quelques concubines tâchèrent de donner ombrage à Périandre de la conduite de Mélisse sa femme, qui était grosse pour lors, et lui firent quelques rapports dont il conçut une jalousie furieuse. Il la rencontra sur-le-champ comme elle montait un escalier : il lui donna un si grand coup de pied dans le ventre, qu'il la jeta du haut en bas, et tua la mère et l'enfant qu'elle portait. Il s'en repentit aussitôt, et comme il était éperdument amoureux, il se jeta sur le corps mort, où la passion et le désespoir lui firent commettre la plus brutale de toutes les actions : il fit éclater sa colère sur les femmes qui lui avaient mis ces

soupçons dans l'esprit; il les fit prendre et commanda qu'on les brûlât.

Dès que Proclée sut le cruel traitement qu'on avait fait à sa chère fille, il envoya quérir ses deux petits-fils, pour qui il avait toute la tendresse possible. Il les garda quelque temps avec lui pour se consoler; et, lorsqu'il les renvoya, il leur dit, en les embrassant: Mes enfans, vous connaissez le meurtrier de votre mère. L'aîné ne prit point garde à ce que cela voulait dire; mais le cadet en fut touché si sensiblement, que quand il fut de retour à Corinthe, il ne voulut jamais parler à son père, ni répondre à ce qu'il lui demandait. Il fit plusieurs questions à Cypsèle, son aîné, pour savoir ce que leur avait dit Proclée. Cypsèle, qui avait tout oublié, lui conta seulement le bon traitement qu'ils en avaient reçu. Cela ne contenta pas Périandre, qui se douta bien qu'il fallait qu'il y eût autre chose. Il le pressa tant, qu'à la fin Cypsèle se ressouvint des dernières paroles que Proclée leur avait dites en partant, et en fit le récit à son père. Périandre comprit aussitôt ce qu'on avait voulu dire à ses enfans. Il tâcha de mettre son autre fils dans la nécessité d'avoir recours à lui; il défendit à ceux qui le logeaient de le garder davantage dans leur maison. Lycophron,

chassé de son exil, se présenta pour entrer dans plusieurs autres maisons ; mais on le rebutait partout, parce qu'on craignait les menaces de son père. Il trouva à la fin quelques amis qui eurent compassion de son sort, et qui le reçurent chez eux au hasard de désobéir au roi. Périandre fit publier que quiconque le recevrait ou lui parlerait seulement, serait puni de mort. La crainte d'un châtiment si rigoureux épouvanta tous les Corinthiens ; personne n'osait plus avoir de relation avec lui. Lycophron passait toutes les nuits à découvert sous les vestibules des maisons; tout le monde le fuyait comme une bête farouche. Quatre jours après, Périandre, qui le vit presque mort de faim et de misère, fut touché de compassion ; il alla à lui : O Lycophron, lui dit-il, quel sort est le plus désirable, de mener une vie malheureuse comme tu fais, ou de disposer de ma puissance, et d'être entièrement le maître de tous les trésors que je possède ? Tu es mon fils, et prince de la florissante ville de Corinthe ; s'il est arrivé quelque accident, j'en ai des ressentimens d'autant plus vifs, que j'en suis moi-même la cause. Pour toi, tu t'es attiré toutes ces disgrâces en irritant celui que tu devais respecter ; mais à présent que tu connais

ce que c'est que de s'opiniâtrer contre son père, je te permets de revenir dans ma maison. Lycophron, insensible comme un rocher aux discours de Périandre, lui répondit froidement : Vous méritez vous-même la peine dont vous m'avez parlé. Quand Périandre vit qu'il était entièrement impossible de vaincre la dureté de son fils, il prit le parti de l'éloigner de ses yeux ; il le relégua à Corcyre, qui était un pays de son obéissance.

Périandre était fort irrité contre Proclée, qu'il croyait auteur de la mésintelligence qui était entre lui et son fils ; il leva des troupes ; il se mit à la tête, et alla lui faire la guerre. Toutes choses lui réussirent heureusement. Après s'être rendu maître de la ville d'Epidaure, il le fit prisonnier, et le garda sans lui ôter la vie.

Quelque temps après, Périandre, qui commençait déjà à devenir vieux, envoya à Corcyre quérir Lycophron, pour se démettre en sa faveur de la puissance souveraine au préjudice de son aîné, qui était peu propre à la conduite des affaires. Jamais Lycophron ne voulut seulement répondre un mot à celui que Périandre avait envoyé lui porter cette nouvelle. Périandre, qui aimait tendrement son fils, ne se rebuta point ; il donna ordre à sa fille

d'aller à Corcyre, croyant qu'elle aurait plus de crédit sur l'esprit de son frère, que toutes les finesses dont il s'était servi jusqu'alors pour le gagner. Dès que cette jeune princesse fut arrivée, elle conjura son frère, par tout ce qu'elle crut le pouvoir toucher davantage, de vaincre son opiniâtreté : Aimez-vous mieux, lui dit-elle, que le royaume tombe à un étranger qu'à vous? la puissance est une maîtresse inconstante qui a quantité d'amans: notre père est vieux et tout près de la mort; si vous ne venez promptement, notre maison va périr. Songez donc à ne pas abandonner à d'autres les grandeurs qui vous attendent et qui vous appartiennent légitimement. Lycophron lui assura qu'il ne retournerait jamais à Corinthe tant que son père y serait. Quand la princesse fut de retour, et qu'elle eut raconté au roi son père la résolution de Lycophron, Périandre renvoya pour la troisième fois à Corcyre, pour faire savoir à son fils qu'il pouvait venir quand il voudrait se mettre en possession du royaume de Corinthe, et que, pour lui, il était résolu d'aller finir ses jours à Corcyre. Lycophron y consentit; ils se disposèrent l'un et l'autre à changer de pays. Les Corcyriens en furent avertis; ils en eurent tant de peur qu'ils

massacrèrent Lycophron, de crainte que Périandre ne vînt demeurer chez eux. Périandre fut au désespoir de la mort de son fils. Il fit aussitôt prendre trois cents enfans des meilleures familles de Corcyre, et les envoya à Alyathès pour en faire des eunuques. Le vaisseau dans lequel ils étaient fut contraint de relâcher à Samos. Quand les Samiens eurent appris le sujet pour lequel on menait ces jeunes malheureux à Sardis, ils en eurent compassion ; ils leur conseillèrent secrètement de se jeter dans le temple de Diane. Dès qu'ils y furent entrés, ils ne voulurent pas permettre aux Corinthiens de les en retirer, et leur dirent qu'ils étaient sous la protection de la déesse : ils trouvèrent un moyen pour les faire subsister, sans se déclarer ouvertement ennemis de Périandre ; ils envoyaient tous les soirs les jeunes gens de Samos, garçons et filles, danser ensemble autour du temple ; ils leur donnaient des gâteaux faits avec du miel, qu'ils jetaient dans le temple en dansant. Les enfans de Corcyre les ramassaient et en vivaient. Comme ces danses recommençaient tous les jours, les Corinthiens s'ennuyèrent et s'en retournèrent chez eux. Périandre eut tant de chagrin de ne pouvoir venger la mort de son fils, comme il

le voulait, qu'il résolut de ne pas vivre davantage : mais comme il ne voulait point que personne sût où serait son corps, il s'avisa de cette invention pour le cacher. Il fit venir deux jeunes garçons à qui il montra un chemin détourné. Il leur commanda de s'y promener la nuit suivante, de tuer le premier qu'ils y rencontreraient, et d'enterrer sur-le-champ le corps du mort. Il renvoya ceux-là et en fit venir quatre autres, à qui il commanda de se promener par ce même chemin, et de ne pas manquer à tuer et à enterrer aussitôt deux jeunes garçons qu'ils rencontreraient ensemble. Quand il eut renvoyé ceux-là, il en fit venir un plus grand nombre, à qui il commanda pareillement de massacrer ces quatre-là, et de les faire enterrer dans le lieu où ils auraient fait le coup. Après qu'il eut ainsi disposé toutes choses comme il le souhaitait, il ne manqua pas de se trouver à l'heure qu'il fallait dans le chemin détourné, où il fut assassiné par les deux premiers qui le rencontrèrent. Les Corinthiens lui firent une représentation de tombeau, où ils gravèrent une épitaphe pour honorer sa mémoire.

Périandre a été le premier qui s'est fait accompagner de gardes, et qui changea son nom de magistrat en celui de tyran.

Il ne permettait pas à tout le monde indifféremment de demeurer dans les villes. Thrasybule, de qui il suivait fort les avis, lui écrivit un jour cette lettre :

« Je n'ai rien caché à l'homme que vous m'avez envoyé ; je l'ai mené dans un blé ; j'ai abattu, en sa présence, tous les épis qui s'élevaient au-dessus des autres. Suivez mon exemple, si vous désirez vous conserver dans votre domination, faites périr les principaux de la ville, amis ou ennemis : car un usurpateur doit se défier même de ceux qui paraissent ses plus grands amis. »

Périandre disait qu'à force de rêver et de travailler, il n'y avait rien dont on ne vînt à bout, puisqu'on avait trouvé le moyen de rompre un isthme (1).

Qu'on ne devait jamais se proposer ni l'or ni l'argent pour récompense de ses actions.

Que les grands ne pouvaient avoir de garde plus sûre que l'affection de leurs sujets.

Que rien n'était plus estimable que le repos.

Il croyait qu'on n'était pas seulement

---

(1) Langue de terre qui joint deux terres, et qui sépare deux mers.

obligé de punir ceux qui faisaient du mal; mais encore ceux qu'on savait avoir dessein d'en faire.

Les plaisirs sont passagers, disait-il, mais la gloire est éternelle.

Il faut être modéré dans son bonheur, et prudent dans l'adversité.

Ne révéler jamais le secret qui nous a été confié.

Ne point regarder si nos amis sont dans la prospérité ou dans la disgrâce, et avoir toujours les mêmes égards pour eux dans l'une et dans l'autre fortune.

Périandre aimait les savans. Il écrivait aux autres sages de Grèce pour les inviter à venir passer quelque temps à Corinthe, comme ils avaient fait à Sardis. Il les reçut agréablement, et fit tout son possible pour les bien contenter.

Il régna 50 ans, et mourut vers la 42.e olympiade.

Quelques-uns croient qu'il y a eu deux Périandre, et qu'on a attribué à un seul les paroles et les actions de tous les deux.

CHILON.

Il était vieux à la 52e. Olympiade; ainsi on peut le regarder à peu près du même âge que Pittacus.

Chilon florissait à Lacédémone vers la 52.e olympiade. C'était un homme d'un esprit ferme et résolu, qui restait toujours tranquille et égal dans l'adversité comme dans la prospérité. Il vivait retiré chez lui sans ambition, et croyait que le temps le plus mal employé, était celui qu'on passait dans de longs voyages. Sa vie était un modèle d'une vertu parfaite. Il pratiquait sincèrement tout ce qu'il disait. Son silence et sa grande modération l'ont fait admirer de tout le monde. Il réglait sa vie sur cette maxime dont il est l'auteur : *Qu'en toutes choses, il fallait courir lentement.* Environ la 55.e olympiade, il fut fait Ephore : c'était une dignité à Lacédémone qui contrebalançait l'autorité des rois. Son frère, qui y prétendait, en fut jaloux; il ne put s'empêcher de lui en témoigner son ressentiment. Chilon lui répondit froidement : On m'a choisi parce qu'on me croyait plus propre que vous à

souffrir le tort qu'on me fait de me tirer de mon repos, pour m'embarrasser dans les affaires et me rendre esclave.

Il croyait qu'on ne devait pas entièrement rejeter l'art de deviner ; et qu'un homme, par la force de son esprit, pouvait connaître plusieurs choses futures.

Un jour Hippocrate avait sacrifié pendant les jeux olympiques : dès qu'on eut mis la chair des victimes dans des chaudières pleines d'eau froide, l'eau s'échauffa tout d'un coup, et commença à bouillir de telle sorte, qu'elle se répandait par-dessus les bords, sans qu'il y eût du feu sous les chaudières. Chilon, qui était présent, considéra attentivement ce prodige.

Il conseilla à Hippocrate de ne se marier jamais, et que si par malheur il l'était déjà, qu'il ne différât point à répudier sa femme et à tuer tous les enfans qu'il avait d'elle. Hippocrate se moqua de cet avis ; cela ne l'empêcha point de se marier, et il eut de sa femme le tyran Pisistrate, qui usurpa la souveraineté d'Athènes, sa patrie.

Chilon, une autre fois, après avoir exactement remarqué la qualité du terroir et la situation de l'île de Cythère, s'écria devant tout le monde : Ah ! plût aux dieux que cette île n'eût jamais été, ou

que la mer l'eût submergée dès qu'elle a commencé à paraître, car je prévois qu'elle sera la ruine du peuple de Lacédémone. Chilon ne fut pas trompé. Cette île fut prise quelque temps après par les Athéniens, qui s'en servirent pour désoler le pays.

Il disait ordinairement qu'il y avait trois choses difficiles : garder le secret, souffrir les injures, et bien employer son temps.

Chilon était court et fort serré dans tous ses discours. Sa manière de parler passa en proverbe.

Il disait qu'il ne fallait jamais menacer personne, parce que c'était une faiblesse de femme.

Que la plus grande sagesse était de savoir retenir sa langue, et principalement dans un festin.

Qu'on ne devait jamais mal parler de personne; qu'autrement on était perpétuellement exposé à se faire des ennemis, et à entendre des choses fâcheuses.

Qu'il fallait plutôt visiter ses amis, lorsqu'ils étaient dans la disgrâce, que dans la faveur.

Qu'il fallait mieux perdre que de faire un gain injuste et malhonnête.

Qu'il ne fallait jamais flatter personne dans sa mauvaise fortune.

Qu'un homme courageux devait toujours être doux, et se faire plutôt respecter que craindre.

Que la meilleure politique dans un état était d'enseigner aux citoyens à bien conduire leur famille particulière.

Qu'il fallait épouser une femme simple, et ne pas se ruiner à célébrer ses noces.

Qu'on éprouvait l'or et l'argent avec une pierre de touche; mais que c'était par le moyen de l'or et de l'argent qu'on éprouvait le cœur des hommes.

Qu'il fallait user de toutes choses avec modération, de crainte que leur retranchement ne nous fût trop sensible.

L'amour et la haine, disait-il, ne durent pas éternellement; n'aimez jamais que comme si vous deviez un jour aimer.

Il fit graver en lettres d'or, dans le temple d'Apollon, à Delphes : Qu'il ne fallait point souhaiter les choses qui étaient trop au-dessus de nous; et que celui qui répondait pour un autre, ne manquait jamais de perdre.

Périandre fit tout ce qu'il put pour l'attirer à Corinthe, pour pouvoir se maintenir dans la tyrannie qu'il avait usurpée. Chilon lui fit cette réponse : Vous voulez m'engager dans des troubles de guerres, et m'exiler loin de mon pays, comme si

cela vous devait faire vivre en sureté : sachez qu'il n'y a rien de moins assuré que la grandeur des rois, et que le plus heureux de tous les tyrans est celui qui a le bonheur de mourir dans son lit.

Chilon se sentant approcher de sa fin, regarda ses amis assemblés autour de lui : Mes amis, leur dit-il, vous savez que j'ai dit et fait quantité de choses depuis si long-temps que je suis au monde ; j'ai tout repassé à loisir dans mon esprit, et je ne trouve pas que j'aie jamais fait aucune action dont je me repente, si ce n'est par hasard, dans ce cas que je soumets à votre décision, pour savoir si j'ai bien ou mal fait : je me suis rencontré un jour, moi troisième, pour juger un de mes bons amis, qui devait être puni de mort suivant les lois ; j'étais fort embarrassé ; il fallait de toute nécessité, ou violer la loi, ou faire mourir mon ami : après y avoir bien rêvé, j'ai trouvé cet expédient : je mis au jour, avec tant d'adresse, toutes les meilleures raisons de l'accusé, que mes collègues ne firent aucune difficulté de l'absoudre, et moi, je l'avais condamné à mort sans leur en avoir rien témoigné : j'ai satisfait aux devoirs de juge et d'ami ; cependant je sens je ne sais quoi dans ma

conscience, qui me fait douter si mon conseil n'était point criminel.

Chilon, accablé de vieillesse, mourut à Pise, d'un excès de joie, en embrassant son fils, qui venait d'être couronné aux jeux olympiques.

Les Lacédémoniens lui érigèrent une statue après sa mort.

CLÉOBULE,

Contemporain, et à peu près du même âge que Solon; c'est-à-dire, qu'il avait vécu entre la 35.e et la 55.e Olympiade.

CLÉOBULE a été un des moins considérables entre les sages; mais il a été un des plus heureux. Il était aussi fils d'Evagoras, issu d'Hercule, et naquit à Linde, ville maritime de l'île de Rhodes, où il florissait sous le règne de Crésus, roi de Lydie. Il fit paraître une grande sagesse dès son enfance. Il était très-beau de visage, d'une taille avantageuse et d'une force surprenante. Il employa sa jeunesse à voyager en Egypte, pour y apprendre la philosophie, selon la coutume de ces temps-là. A son retour il se maria avec une femme très-vertueuse, et vécut dans une grande tranquillité au milieu de sa famille. Ce fut de ce mariage que naquit la célèbre Cléobuline, qui devint si savante par son application et les bonnes instructions de son père, qu'elle embarrassait tous les plus habiles philosophes de son temps, principalement par des questions énigmatiques. Elle était d'ailleurs si honnête et si bienfaisante,

qu'elle prenait soin elle-même de laver les pieds aux amis et aux étrangers qui étaient à quelque festin chez son père.

Cléobule fut choisi pour gouverner le petit état des Lindiens. Il s'en acquitta avec autant de facilité que s'il n'avait eu qu'une famille à conduire. Il éloigna tout ce qui pouvait attirer la guerre, et entretint toujours une bonne intelligence, tant entre les citoyens qu'avec les étrangers. Son plus grand mérite, dans les lettres, était d'expliquer et de proposer subtilement toutes sortes de questions énigmatiques. Ce fut lui qui rendit fameux, dans la Grèce, cet usage des énigmes qu'il avait appris des Egyptiens. Il est l'auteur de celle-ci (1).

Je suis un père qui a douze fils, dont chacun a trente filles, mais de beauté bien différente. Les unes ont le visage blanc, les autres fort noir. Elles sont toutes immortelles, et elles meurent tous les jours.

Cette énigme signifie l'année.

C'est aussi lui qui a fait l'épitaphe qui est sur le tombeau de Midas, où il loue extrêmement ce roi. Quelques-uns l'avaient mal-à-propos attribuée à Homère qui est beaucoup antérieur à Midas.

---

(1) On l'attribue plus communément à sa fille.

Cléobule faisait principalement consister la vertu dans la fuite de l'injustice et des autres vices. C'est dans ce sentiment qu'Horace dit :

Virtus est vitium fugere, et sapientia prima
Stultitiâ caruisse . . . . . .

Il disait ordinairement qu'il fallait garder l'ordre, le temps et la mesure en toutes choses.

Que pour bannir la grande folie qui régnait dans tous les états, il fallait obliger chaque citoyen à vivre selon sa condition.

Qu'il n'y avait rien de si commun dans le monde que l'ignorance et les grands parleurs.

Tâchez, disait-il, d'avoir toujours des sentimens relevés et ne soyez ni ingrat, ni infidèle. Faites du bien à vos amis et à vos ennemis. Vous conserverez les uns, et peut-être vous gagnerez-vous les autres.

Avant que de sortir de votre logis, songez toujours à ce que vous allez faire : et dès que vous serez rentré, examinez-vous, et repassez dans votre esprit tout ce que vous aurez fait.

Parlez peu et écoutez beaucoup.

Ne dites jamais de mal de personne.

Conseillez toujours ce que vous croirez de plus raisonnable.

Ne vous abandonnez point à vos plaisirs.

Accommodez-vous avez vos ennemis, si vous en avez, ne faites rien par violence.

Appliquez-vous à bien élever vos enfans.

Ne vous moquez point des malheureux.

Si la fortune vous rit, ne vous enorgueillissez point; mais ne vous laissez point accabler, lorsqu'elle vous tourne le dos.

Mariez-vous toujours selon votre condition; car si vous épousez une femme d'une naissance plus relevée que vous, vous aurez autant de maîtres qu'elle aura de parens.

Il disait qu'on devait avoir un soin particulier des filles, et qu'il ne les fallait pas marier lorsqu'elles étaient filles par l'âge, mais femmes par la conduite et par la raison.

Qu'un homme ne devait jamais louer sa femme ni la quereller devant les étrangers; car dans l'un il y avait de la faiblesse, et dans l'autre de la folie.

Lorsque Cléobule sut que Solon avait entièrement abandonné son pays, il fit tout ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Il lui écrivit cette lettre :

« Vous avez une grande quantité d'amis qui ont tous des maisons à votre service : je crois pourtant que vous ne pouvez être mieux qu'à Linde. C'est une ville maritime

entièrement libre : vous n'aurez rien à craindre de Pisistrate, et tous vos amis pourront vous venir voir en sureté. »

Cléobule sut ménager heureusement toutes sortes d'avantages dans une condition médiocre et dans une vie dégagée de l'embarras du monde. Il fut heureux mari, heureux père, heureux citoyen, heureux philosophe, et mourut enfin, à l'âge de 70 ans, après avoir été fort honoré pendant toute sa vie. Les Lindiens témoignèrent un regret sensible de l'avoir perdu. Ils lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel ils firent graver une épitaphe pour honorer sa mémoire.

EPIMÉNIDES

Vint à Athènes dans la 45.e Olympiade. On a prétendu qu'il avait été endormi 57 ans dans une caverne : qu'il en avait vécu 154, d'autres disent 157, et d'autres 298 ans.

EPIMÉNIDES de Gnosse florissait dans l'île de Crète vers le temps que Solon était en grand crédit à Athènes. C'était un saint homme qui vivait fort religieusement : on le croyait fils de la nymphe Balte. Tous les Grecs étaient persuadés qu'il était inspiré de quelque esprit céleste, et qu'il avait souvent des révélations divines. Il s'appliquait entièrement à la poésie et à tout ce qui regardait le culte divin ; c'est lui qui a commencé à consacrer les temples et à purifier les campagnes, les villes, et même les maisons particulières. Il n'avait pas beaucoup d'estime pour les gens de son pays. S. Paul dans l'épître à Tite, a cité un de ses vers, où il disait, en parlant des peuples de Crète, que c'étaient de grands menteurs, des paresseux et de méchantes bêtes.

Son père l'envoya un jour querir une brebis à la campagne : Epiménides en re-

venant se détourna un peu du grand chemin, entra, vers le midi, dans une caverne pour se reposer quelque temps en attendant que la chaleur fût passée ; il y demeura endormi pendant 57 ans.

Quand il fut éveillé, comme il croyait n'avoir pas fait un long sommeil, il regarda tout autour de lui pour chercher sa brebis ; il ne l'aperçut point : il sortit de sa caverne et fut fort surpris de voir la face de la terre entièrement changée. Il courut fort étonné au lieu où il avait pris la brebis ; il trouva que la maison avait changé de maître, et que personne ne savait ce qu'il voulait dire ; il s'en retourna tout effrayé dans la ville de Gnosse : il rencontrait partout des visages inconnus ; sa surprise augmentait à tout moment. Comme il entrait dans la maison de son père, on lui demanda qui il était et ce qu'il voulait ; à la fin il se fit reconnaître avec bien de la peine par son jeune frère qui n'était qu'un enfant lors de son départ et qu'il trouva déjà vieux à son retour. Une aventure si extraordinaire fit beaucoup de bruit dans tout le pays. Chacun regarda aussitôt Epiménides comme le favori des dieux. Ceux qui ne sauraient s'imaginer qu'Epiménides ait pu dormir si long-temps, croient qu'il employa ces 57 ans à voyager inconnu dans les pays

étrangers, et qu'il s'appliquait à connaître les simples.

Lorsque Mégaclès eut fait massacrer cruellement ceux de la faction de Solon, jusqu'aux pieds des autels, les Athéniens furent saisis d'une frayeur qui les troublait tous les jours de plus en plus. Outre la peste qui désolait tout le pays, ils croyaient qu'il revenait des esprits par toute la ville. On consulta les devins, qui connurent, par leurs sacrifices, qu'on avait commis quelqu'abomination dont toute la ville avait été souillée. On envoya aussitôt Nycias en Crète; on lui donna un vaisseau pour amener Epiménides, dont la réputation s'était déjà étendue dans toute la Grèce. Dès qu'Epiménides fut arrivé à Athènes, il prit des brebis noires et des blanches qu'il mena dans l'Aréopage, d'où il les laissa aller partout où elles voulurent. Il les fit suivre toutes, commanda à ceux qu'il avait choisis pour cela, de les immoler chacune en l'honneur de quelque dieu particulier, dans le propre lieu où elles se seraient reposées. C'est de là qu'on voyait encore autour d'Athènes, du temps de Laërce, plusieurs autels consacrés à des dieux dont on ne savait point le nom. Tout cela fut exécuté fidèlement : la peste cessa aussitôt, et les fantômes ne troublèrent plus personne.

Epiménides, en arrivant à Athènes, fit grande amitié avec Solon, et contribua beaucoup à l'établissement de ses lois : il fit connaître à tout le monde l'inutilité des cérémonies barbares que les femmes observaient dans les funérailles. Il accoutuma peu à peu tout le peuple d'Athènes à s'adonner à la prière et à faire des sacrifices, et le disposa, par ce moyen, à vivre selon l'équité, et à ne se point révolter contre les magistrats.

Un jour, après avoir considéré le port de Munychie, il dit à ceux qui étaient autour de lui : les hommes vivent dans des ténèbres bien épaisses touchant les choses futures ; hélas ! si les Athéniens savaient combien ce port doit causer de malheurs à leur pays, ils le mangeraient tout à l'heure à belles dents.

Quand Epiménides eut demeuré quelque temps à Athènes, il se disposa à s'en retourner. Les Athéniens lui firent préparer un vaisseau, et lui présentèrent un talent pour sa peine. Epiménides les remercia fort honnêtement, et ne voulut jamais prendre de leur argent. Il se contenta de leur demander leur amitié, et d'établir une liaison très-étroite entre les Athéniens et les Gnossiens. Avant que de partir, il fit construire un beau temple à Athènes en l'honneur des Furies.

Epiménides tâchait de persuader au peuple qu'il était Eacus et qu'il ressuscitait souvent. On ne l'a jamais vu manger. On dit que les Nymphes le nourrissaient, et qu'il gardait dans l'ongle d'un bœuf la manne qu'elles lui apportaient, que cette manne se convertissait toute en substance, sans que jamais aucun excrément sortît de son corps.

Il prédit aux Lacédémoniens la dure servitude que les Arcadiens leur feraient souffrir.

Un jour, comme il bâtissait un temple qu'il avait résolu de consacrer aux Nymphes, on entendit une voix du ciel qui lui cria : ô Epiménides, ne dédie point ce temple aux Nymphes, mais à Jupiter même.

Quand il eut appris que Solon s'était retiré d'Athènes, il lui écrivit cette lettre, pour le consoler, et tâcher de l'attirer dans l'île de Crète.

« Ayez bon courage, mon cher ami. Si Pisistrate avait réduit des gens accoutumés à la servitude, ou qui n'eussent jamais vécu sous de bonnes lois, peut-être que sa domination pourrait durer long-temps; mais il a affaire à des hommes libres, qui ne manquent pas de courage. Ils ne tarderont guère à se ressouvenir des

préceptes de Solon. Ils auront honte de leurs chaînes, et ne pourront pas souffrir qu'un tyran les tienne plus long-temps en esclavage. Enfin, quand Pisistrate resterait le maître toute sa vie, son royaume ne passera jamais à ses enfans; car il est impossible que des gens accoutumés à vivre librement sous de bonnes lois, puissent jamais se résoudre à rester éternellement dans la servitude. Pour ce qui est de vous, je vous prie de ne pas demeurer toujours errant de côté et d'autre : dépêchez-vous de nous venir trouver en Crète, où il n'y a aucun tyran qui tourmente personne : car je crains fort que si les amis de Pisistrate vous rencontraient dans leur chemin, comme cela peut arriver, ils ne vous fissent un mauvais parti. »

Epiménides passa toute sa vie dans l'exercice des choses saintes. Comme il aimait fort la poésie, il écrivit plusieurs ouvrages en vers. Il fit entr'autres un poëme de la génération des Curètes et des Corybantes, et un autre de l'expédition de Colchos. Il composa aussi un traité en prose, des sacrifices et de la république de Crète; et un autre ouvrage dont le sujet était Minos e Rhadamante.

Epiménides mourut âgé de 157 ans, d'autres disent de 298. Comme toute la

vie d'Epiménides fut mystérieuse, quelques-uns prétendent qu'il vieillit en autant de jours qu'il avait vécu d'années. Ceux de Crète lui firent des sacrifices comme à un dieu, et ne l'appelaient ordinairement que le Curète. Les Lacédémoniens gardèrent son corps très-précieusement chez eux, à cause d'un ancien oracle qui les avertit de le faire.

ANACHARSIS.

Il vint à Athènes dans la 47.e Olympiade, et fut tué peu de temps après qu'il fut retourné dans son pays ; par où on peut juger qu'il a été contemporain de la plupart des précédens philosophes.

ANACHARSIS, Scythe de nation, a tenu un rang considérable entre les sages. Il était frère de Caduidas, roi de Scythie, et fils de Gnurus et d'une femme Grecque : c'était ce qui lui avait donné le moyen de bien apprendre les deux langues. Il avait beaucoup de vivacité et d'éloquence; il était hardi et constant dans tout ce qu'il entreprenait. Il s'habillait en tout temps d'une grosse robe double, et ne vivait jamais que de lait et de fromage. Ses harangues étaient d'un style serré et pressant; et comme il ne se rebutait point, il ne manquait jamais de venir à bout des choses dont il se mêlait. Sa manière de parler, hardie et éloquente, avait passé en proverbe. Quand quelqu'un l'imitait, on disait de lui qu'il faisait des discours *à la Scythe*.

Anacharsis quitta la Scythie pour venir demeurer à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé,

il alla frapper à la porte de Solon, et dit à celui qui lui vint ouvrir, d'aller avertir Solon qu'il venait exprès pour le voir, et pour demeurer quelque temps chez lui. Solon lui fit cette réponse : Qu'on ne devait faire des hôtes que dans son propre pays, ou dans les endroits qui y avaient quelque relation. Anacharsis entra là-dessus : Hé bien ! dit-il à Solon : puisque tu es dans ton pays et dans ta propre maison, c'est à toi à faire des hôtes : commence donc à faire amitié avec moi. Solon s'étonna de la vivacité de cette repartie ; il consentit avec plaisir à devenir l'hôte d'Anacharsis, et lia avec lui une amitié très-étroite, qui dura pendant toute leur vie.

Anacharsis aimait fort la poésie ; il écrivit en vers les lois des Scythes, avec un Traité de la guerre.

Il disait ordinairement que la vigne portait trois sortes de raisins : le plaisir, l'ivrognerie, et le repentir.

Il s'étonnait de ce que, dans toutes les assemblées publiques qui se tenaient à Athènes, les sages se contentaient de proposer les matières, et que les fous décidaient : mais il ne pouvait comprendre pourquoi on punissait ceux qui disaient des injures, et qu'on donnait de grandes

récompenses aux athlètes et aux joueurs qui se frappaient rudement les uns les autres.

Il n'était pas moins surpris de ce que les Grecs, au commencement de leurs repas, se servaient de verres médiocres, et qu'ils en prenaient de grands sur la fin, lorsqu'ils commençaient à être ivres.

Il ne pouvait souffrir les libertés que chacun se donnait dans les festins.

Un jour, on lui demanda ce qu'il fallait faire pour empêcher quelqu'un de jamais boire de vin? Il n'y a pas de meilleur moyen, répondit-il, que de lui mettre un homme ivre devant les yeux, afin qu'il le considère à loisir.

On voulait savoir de lui s'il y avait des instrumens de musique en Scythie; il répondit qu'il n'y avait pas même de vignes.

Il appelait l'huile, dont se frottaient les athlètes avant de se battre, la préparation à une folie enragée.

Un jour, après avoir considéré l'épaisseur des planches d'un vaisseau : Hélas! s'écria-t-il, ceux qui voyagent sur mer ne sont éloignés de la mort que de quatre doigts.

On lui demanda quel était le navire le plus sûr : C'est, répondit-il, celui qui est arrivé au port.

Il

Il répétait souvent que tout homme devait s'appliquer entièrement à se rendre le maitre de sa langue et de son ventre.

Il avait toujours, en dormant, sa main droite sur sa bouche, pour marquer qu'il n'y avait rien à quoi nous dussions tant prendre garde qu'à notre langue.

Un Athénien lui faisait un jour des reproches de ce qu'il était Scythe : Mon pays me déshonore, répondit-il, mais toi, tu déshonores le tien.

On lui demanda ce que les hommes avaient de meilleur et de plus méchant : C'est la langue, répondit-il.

Il vaut beaucoup mieux, disait-il, n'avoir qu'un ami, pourvu qu'il soit vrai, que d'en avoir une quantité qui soient toujours prêts à suivre la fortune.

Quand on lui demandait s'il y avait plus de vivans que de mort ; ceux qui sont sur la mer, répondit-il, en quel rang les mettez-vous ?

Il disait que les marchés étaient les lieux que les hommes avaient établis pour se tromper les uns les autres.

Un jour, comme il passait dans une rue, un jeune étourdi lui fit quelque outrage ; Anacharsis le regarda, et lui dit froidement : Jeune homme, si tu ne peux pas porter le vin dans ta jeunesse, tu

auras tout le temps de bien porter l'eau quand tu seras vieux.

Il comparait ordinairement les lois aux toiles d'araignées, et se moquait de Solon, qui prétendait, avec quelques écritures, empêcher les passions des hommes.

C'est lui qui a trouvé le moyen de faire des pots de terre avec une roue.

Un jour Anacharsis alla consulter la prêtresse d'Apollon, pour savoir s'il y avait quelqu'un plus sage que lui : Oui, répondit l'oracle, c'est un certain Mison de Chenes. Anacharsis fut fort surpris de n'en avoir pas encore entendu parler. Il l'alla chercher dans un village où il s'était retiré; il le trouva raccommodant sa charrue : O Mison, lui cria-t-il, il n'est plus temps maintenant de labourer la terre. Au contraire, répondit Mison; il est même temps de raccommoder sa charrue quand il y a quelque chose de rompu. Ce Mison a été mis par Platon au nombre des sages; il s'était retiré dans la solitude, où il passa toute sa vie sans avoir de commerce avec personne, parce qu'il haïssait naturellement tous les hommes. On l'aperçut un jour dans un petit coin fort retiré, où il riait de toutes ses forces. Quelqu'un s'approcha de lui, et lui demanda pourquoi il riait si fort, puisqu'il n'y avait personne avec lui?

Il répondit que c'était cela même qui le faisait rire.

Crésus, qui avait fort entendu parler de la réputation d'Anacharsis, lui envoya offrir de l'argent, et le prier de le venir voir à Sardis. Anacharsis lui fit cette réponse :

« Je suis venu en Grèce, ô roi des Lydiens, pour y apprendre les langues, les mœurs, et les lois du pays. Je n'ai point besoin d'or ni d'argent, et je serai très-content si je m'en retourne en Scythie plus habile que je n'étais lorsque j'en suis sorti. J'irai pourtant vous voir ; car j'ai beaucoup d'envie d'être au nombre de vos amis. »

Après qu'Anacharsis eut demeuré long-temps en Grèce, il se disposa à s'en retourner. En passant par Cysique, il trouva les Cysicéniens qui célébraient avec de grandes solennités la fête de la mère des dieux. Anacharsis fit vœu à cette Déesse de lui faire les mêmes sacrifices, et d'établir la même fête en son honneur dans son pays, en cas qu'il y retournât sans péril. Quand il fut arrivé dans la Scythie, il voulut changer les anciennes coutumes du pays, et y établir les lois des Grecs. Cela déplut fort aux Scythes.

Un jour Anacharsis entra secrètement

dans une épaisse forêt du pays d'Hylée, afin de pouvoir accomplir, sans être aperçu, le vœu qu'il avait fait à Cybèle; il fit toute la cérémonie tenant en main le tambourin devant une représentation de la déesse à la Grecque. Il fut découvert par un Scythe qui en alla avertir le roi. Le roi vint aussitôt dans la forêt; il surprit sur le fait son frère Anacharsis. Il lui tira une flèche dont il le perça. Anacharsis expira aussitôt en s'écriant : On m'a laissé en repos dans la Grèce, où j'étais allé pour m'instruire de la langue et des mœurs du pays de ma naissance. On lui érigea plusieurs statues après sa mort.

PYTHAGORE

Florissait dès la 60.e Olympiade ; il vint en Italie dans la 62 e ; mourut la 4.e année de la 70.e, âgé de 80 ans, ou comme d'autres disent, de 90.

Il y a une célèbre division de la philosophie, en Ionique et Italique. Thalès, de Milet, a été chef de la secte Ionique, et Pythagore de la secte Italique.

Aristippe le Cyrénaïque rapporte que ce philosophe fut nommé Pythagore, parce qu'il ne prononçait jamais que des oracles aussi vrais que ceux d'Apollon Pythien. C'est lui qui a refusé le premier, par modest e, le titre de Sage, et qui s'est contenté de celui de Philosophe.

La plus commune opinion est que Pythagore était de Samos, et fils de Mnésarque, sculpteur ; quoique d'autres assurent qu'il était Toscan, et qu'il naquit dans une de ces petites îles dont les Athéniens s'emparèrent le long de la mer Tyrhène.

Pythagore suivait la même profession que son père. Il avait fabriqué de ses propres mains trois coupes d'argent, dont il fit présent à trois prêtres Egyptiens. Il fut

d'abord disciple du sage Phérécide, auquel il s'attacha particulièrement; Phérécide, de son côté, aimait fort Pythagore. Un jour même Phérécide étant en grand danger de mourir, Pythagore voulut entrer dans sa chambre pour voir comment il se portait; mais Phérécide qui craignait que sa maladie ne fût contagieuse, lui ferma promptement la porte, et passa ses doigts au travers d'une fente : Regarde, lui dit-il, et juge de l'état où je suis, par mes doigts que tu vois tout décharnés.

Après la mort de Phérécide, Pythagore étudia quelque temps à Samos, sous Hermodamante; ensuite, comme il avait un desir extraordinaire de s'instruire et de connaître les mœurs des étrangers, il abandonna sa patrie, et tout ce qu'il avait, pour voyager. Il demeura un temps assez considérable en Egypte; pour converser avec les prêtres, et pour pénétrer dans les choses les plus secrètes de la religion.

Polycrate écrivit en sa faveur à Amasis, roi d'Égypte, afin qu'il le traitât avec distinction. Pythagore passa ensuite dans le pays des Chaldéens pour connaître la science des Mages; ensuite, après avoir voyagé, par curiosité, dans divers endroits de l'Orient, il vint en Crète, où il fit une liaison très-étroite avec le sage

Epiménides ; de là il s'en revint à Samos. Le chagrin qu'il eut de trouver sa patrie opprimée, sous la tyrannie de Polycrate, lui fit prendre la résolution de s'exiler volontairement. Il passa en Italie, et s'établit à Crotone, dans la maison de Milon, où il enseigna la philosophie. C'est de là que la secte, dont il est l'auteur, a été appelée Italique.

La réputation de Pythagore ne tarda guère à se répandre par toute l'Italie. Plus de trois cents disciples s'attachèrent à lui, et composèrent une petite république très-bien réglée. Plusieurs ont écrit que Numa était de ce nombre, et qu'il demeurait actuellement à Crotone, chez Pythagore, lorsqu'il fut élu roi de Rome ; mais les bons chronologistes prétendent que cela n'a été avancé sans autre fondement, que parce que Pythagore avait des sentimens conformes à ceux de Numa, qui vivait long-temps auparavant.

Pythagore disait qu'entre amis toutes choses étaient communes, et que l'amitié rendait les gens égaux. Ses disciples ne possédaient rien en particulier ; ils mêlaient tous leurs biens ensemble, et ne faisaient qu'une même bourse. Ils passaient les cinq premières années à écouter les préceptes de leur maître, sans jamais ouvrir

la bouche pour dire seulement un mot. Après cette longue et rigoureuse épreuve, il leur était permis de parler, de venir voir Pythagore, et de converser avec lui.

Pythagore avait un air fort majestueux. Il était d'une taille avantageuse, bien fait et très-beau de visage. Il s'habillait en tous temps d'une belle robe de laine blanche, toujours extrêmement propre. Il n'était sujet à aucune passion. Il gardait perpétuellement un grand sérieux.

Jamais on ne l'a vu rire ni entendu dire aucune plaisanterie. Il ne voulait châtier personne quand il était en colère, non pas même seulement donner un coup à ses esclaves. Ses disciples le prenaient pour Apollon. On venait en foule de tous côtés pour avoir le plaisir d'entendre Pythagore, et de le considérer au milieu de ses disciples. Plus de six cents personnes de différens pays arrivaient toutes les années à Crotone ; c'était une grande distinction, lorsque quelqu'un pouvait avoir le bonheur d'entretenir un moment Pythagore.

Pythagore donna des lois à plusieurs peuples qui l'en avaient prié. Il était tellement admiré de tout le monde, que l'on ne faisait aucune différence entre ses paroles et les oracles de Delphes. Il défendait expressément de jurer et de prendre

les dieux à témoins. Il disait que chacun devait s'efforcer d'être tellement honnête homme, que personne n'eût de peine à le croire sur sa parole.

Pythagore tenait que le monde était animé et intelligent ; que l'ame de cette grosse machine était l'*Ether*, d'où sont tirées toutes les ames particulières, tant des hommes que des bêtes. Il a connu que les ames étaient immortelles ; mais il croyait qu'elles erraient de côté et d'autre dans l'air, et qu'elles s'emparaient sans distinction des premiers corps qu'elles rencontraient. Qu'une ame, par exemple, sortant du corps d'un homme, entrait dans le corps d'un cheval, d'un loup, d'un âne, d'une souris, d'une perdrix, d'un poisson, ou de quelqu'autre animal, comme dans celui d'un homme, sans en faire aucune différence ; de même qu'une ame, sortant du corps de n'importe quel animal, entrait indifféremment dans le corps d'un homme ou dans celui d'une bête. C'est pourquoi Pythagore défendait expressément de manger des animaux. Il croyait qu'on ne faisait pas un moindre crime en tuant une mouche, un ciron, ou quelque autre petit insecte, qu'en tuant un homme, puisque c'étaient les mêmes ames pour toutes les choses vivantes.

Pythagore, pour persuader tout le monde de sa doctrine de la métempsycose, disait qu'il avait été autrefois Æthalide, et qu'il avait passé pour le fils de Mercure. Que c'était pour lors que Mercure lui avait dit de lui demander tout ce qu'il lui plairait, hors l'immortalité, et que ses vœux seraient accomplis. Pythagore lui demanda la grâce de se souvenir de toutes les choses qui se passeraient dans le monde, soit pendant sa vie, ou pendant sa mort, et que depuis ce temps-là, il savait très-exactement tout ce qui était arrivé. Que quelque temps après avoir été Æthalide, il devint Euphorbe; qu'il se trouva au siége de Troie, où il fut dangereusement blessé par Ménélas; qu'ensuite son ame passa dans Hermotimus; et que, dans ce temps-là, pour convaincre tout le monde du don que Mercure lui avait fait, il s'en alla dans le pays des Branchides, il entra dans le temple d'Apollon, et fit voir son bouclier tout pourri, que Ménélas, en revenant de Troie, avait consacré à ce dieu, pour marque de sa victoire.

Après Hermotimus, il devint le pêcheur Pyrrus, et ensuite le philosophe Pythagore, sans compter qu'il avait été auparavant le coq de Mycile, et le paon de je ne sais qui.

Il assurait que dans les voyages qu'il

avait faits aux enfers, il avait remarqué l'ame du poëte Hésiode, attachée avec des chaînes à une colonne où elle se tourmentait fort ; que pour celle d'Homère, il l'avait vue pendue à un arbre, où elle était environnée de serpens, à cause de toutes les faussetés qu'il avait inventées et attribuées aux dieux ; et que les ames des maris qui avaient mal vécu avec leurs femmes, étaient rudement tourmentées dans ce pays-là.

Une autre fois Pythagore fit faire une profonde caverne dans sa maison. On dit qu'il pria sa mère d'écrire exactement tout ce qui se passerait pendant son absence, il s'enferma dans sa caverne, où, après avoir demeuré une année entière, il en sortit sale, maigre, hideux à faire peur. Il fit rassembler le peuple, et dit qu'il revenait des enfers ; et afin qu'on ajoutât foi à ce qu'il voulait faire croire, il commença par raconter tout ce qui s'était passé pendant son absence. Le peuple fut fort touché. On s'imagina aussitôt qu'il y avait quelque chose de divin dans Pythagore ; chacun se mit à pleurer et à jeter de grands cris. Les hommes le prièrent de vouloir bien instruire leurs femmes ; c'est de là que les femmes de Crotone ont été appelées Pythagoriciennes. Pythagore se trouva un

jour à des jeux publics ; il fit venir à lui, par de certains cris, un aigle qu'il avait apprivoisé sans qu'on en sût rien ; tout le peuple fut fort étonné. Pythagore, pour rendre la chose plus spécieuse, fit voir à toute l'assemblée une cuisse d'or attachée à sa jambe.

Pythagore ne sacrifiait jamais que des pains, des gâteaux, et d'autres choses semblables. Il disait que les dieux avaient en horreur des victimes sanglantes, et que cela était capable d'attirer leur indignation sur ceux qui prétendaient les honorer par de tels sacrifices.

Il y a beaucoup d'apparence que Pythagore, par toutes ces maximes, voulait détourner les hommes de la bonne chère, et les accoutumer à vivre simplement, parce qu'on s'en porte beaucoup mieux, et que l'esprit est libre, et en état de faire ses fonctions ; et pour donner l'exemple, il ne buvait presque jamais que de l'eau, et ne vivait en tout temps que de pain, de miel, de fruits, et de légumes, excepté les fèves, sans qu'on sache aucune bonne raison qui pût l'obliger à respecter cette plante.

Pythagore disait que la vie était semblable à une foire : comme dans une foire les uns viennent pour s'exercer aux com-

bats, d'autres pour négocier, d'autres simplement pour regarder; ainsi dans la vie, les uns naissent esclaves de la gloire, les autres de l'ambition, et les autres ne cherchent simplement qu'à connaître la vérité.

Il ne voulait pas que personne demandât jamais rien pour soi, parce que chacun ignore les choses qui lui conviennent.

Il distinguait l'âge de l'homme en quatre parties égales : il disait qu'on était enfant jusqu'à vingt ans, jeune homme jusqu'à quarante, homme jusqu'à soixante, vieux jusqu'à quatre-vingt ; passé cela il ne comptait plus personne au nombre des vivans.

Il aimait fort la géométrie et l'astronomie : c'est lui qui a fait remarquer que l'étoile du matin et l'étoile du soir n'étaient qu'un même astre, et qui a démontré qu'en tout triangle rectangle, le carré de l'hypothénuse est égal au carré des deux autres côtés.

On dit que Pythagore fut si ravi d'avoir trouvé ce fameux théorème, que s'en croyant redevable à l'inspiration des dieux, il voulut en faire éclater sa reconnaissance par une hécatombe, c'est-à-dire, un sacrifice de cent bœufs : cela est rapporté en plusieurs endroits, quoique fort contraire à la doctrine de Pythagore ; mais il se pou-

vait faire que ce fussent des bœufs faits avec du miel et de la farine, comme en immolaient les Pythagoriciens. Quelques-uns même ont écrit qu'il en était mort de joie; mais il ne paraît pas, par ce qu'en écrit Laërce, que cela ait aucun fondement.

Pythagore avait grand soin d'entretenir l'amitié et la bonne intelligence entre ses disciples; souvent, en les instruisant; il leur parlait par certaines paraboles. Il leur disait, par exemple, qu'il ne fallait jamais sauter par-dessus une balance; pour leur faire connaître qu'ils ne devaient jamais s'écarter de la justice.

Qu'il ne fallait point s'asseoir sur la provision du jour; pour leur marquer qu'on ne devait pas tellement s'arrêter sur le présent, qu'on n'eût aussi quelque soin de l'avenir.

Il les avertissait de passer tous les jours quelque temps en particulier, et de se dire à eux-mêmes : A quoi as-tu employé la journée? Où as-tu été? Qu'as-tu fait à propos? Qu'as-tu fait à contre-temps?

Il leur recommanda de garder toujours un extérieur modeste et composé, sans jamais se laisser transporter par des mouvemens de joie ou de tristesse; d'avoir de la tendresse pour leurs parens; de respecter les vieillards; de prendre de l'exercice, de

crainte de devenir trop gras ; de ne point passer toute leur vie dans les voyages.

Qu'il fallait avoir un soin très-particulier d'honorer les dieux, et de leur rendre le culte qui leur est dû.

Le Scythe Zamolxiz, esclave de Pythagore, sut si bien profiter des préceptes de son maître, que quand il fut retourné dans son pays, les Scythes lui firent des sacrifices, et le mirent au nombre des dieux.

Pythagore croyait que le premier principe de toutes choses était l'unité ; que de là venaient les nombres ; des nombres, les points ; des points, les lignes ; des lignes, les superficies ; des superficies, les solides ; et des solides, les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre, dont tout le monde était composé ; et que ces élémens se changeaient perpétuellement les uns dans les autres ; mais que rien ne périssait jamais dans l'univers, et que tout ce qui arrivait n'était que des changemens.

Il disait que la terre était ronde, et placée au milieu du monde ; qu'elle était habitée en tous sens, et par conséquent qu'il y avait des Antipodes, qui marchaient les pieds opposés aux nôtres. Que l'air qui l'environnait était grossier et presque immobile, et que c'était pour cela que tous les animaux qui habitaient la terre étaient

mortels, et sujets à la corruption. Qu'au contraire, l'air du haut des cieux était très-subtil, et dans une agitation perpétuelle; ce qui faisait que tous les animaux qui le remplissaient étaient immortels, et par conséquent divins; qu'ainsi le soleil, la lune, et tous les autres astres, étaient des dieux, parce qu'ils étaient placés au milieu de cet air subtil et de cette chaleur active qui est le principe de la vie.

Il y a plusieurs opinions au sujet de la mort de ce philosophe; quelques-uns disent que certains disciples, qu'il n'avait pas voulu recevoir, furent tellement indignés de ce refus, qu'ils mirent le feu à la maison de Milon, où était Pythagore. D'autres assurent que c'étaient les Crotoniates qui firent le coup, parce qu'ils craignaient que Pythagore ne voulût se rendre souverain dans leur pays. Quoi qu'il en soit, lorsque Pythagore vit que tout était en feu, il se retira promptement avec quarante de ses disciples. Quelques-uns disent qu'il se sauva dans les bois des Muses à Métaponte, où il se laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il rencontra un champ de fèves qu'il fallait traverser; que jamais Pythagore ne s'y put résoudre. Il vaut mieux mourir ici, dit-il, que de faire périr

toutes ces pauvres fèves. Il attendit tranquillement les Crotoniates, qui le massacrèrent avec la plupart de ses disciples. D'autres enfin rapportent que ce n'étaient pas les Crotoniates, mais après que la guerre fut déclarée entre les Agrigentins et les Syracusains, Pythagore alla au secours des Agrigentins ses alliés; les Agrigentins furent mis en fuite, et que c'était là que Pythagore, en se retirant, trouva effectivement un champ de fèves qu'il ne voulut pas traverser, et qu'il aima mieux tendre la gorge aux Syracusains qui le percèrent de plusieurs coups. La plupart des disciples qui l'accompagnaient furent aussi massacrés; il ne s'en sauva que très-peu, du nombre desquels fut Architas, de Tarente, qui passa pour le plus grand géomètre de son temps.

HÉRACLITE

Florissait dans la 69.e Olympiade.

HÉRACLITE, d'Ephèse, fils de Blyson, florissait vers la 69.e Olympiade. On l'appelait ordinairement le philosophe ténébreux, parce qu'il ne parlait jamais que par énigmes. Laërce rapporte que c'était un homme plein de lui-même, et qui méprisait tout le monde.

Il disait qu'Homère et Archilocus devaient être chassés partout à coups de poings.

Il ne pouvait pardonner aux Ephésiens qui avaient exilé son ami Hermodrus. Il publiait hautement que tous les hommes de cette ville méritaient la mort, et les enfans, d'être tous bannis, pour expier le crime qu'ils avaient commis en reléguant honteusement leur meilleur citoyen, et le plus grand homme de toute la république.

Héraclite n'avait jamais eu de maître. C'était par ses profondes méditations qu'il

devint si habile. Il avait du mépris pour ce que faisaient tous les hommes, et était sensiblement touché de leur aveuglement: cela l'avait rendu si chagrin, qu'il pleurait toujours. Juvénal oppose ce philosophe à Démocrite, qui riait perpétuellement. Il dit que chacun peut aisément censurer, par des ris sévères, les vices et les folies du siècle ; mais qu'il s'étonne quelle source pouvait fournir une assez grande quantité d'eau pour suffire aux larmes qui coulaient continuellement des yeux d'Héraclite.

Héraclite n'avait pas toujours été dans les mêmes sentimens : lorsqu'il était jeune, il disait qu'il ne savait rien ; et quand il fut plus avancé en âge, il assurait qu'il savait tout, et que rien ne lui était inconnu. Tous les hommes lui déplaisaient; il fuyait leur compagnie, et allait jouer aux osselets, et à d'autres jeux innocens devant le temple de Diane, avec tous les petits enfans de la ville. Les Ephésiens s'assemblaient autour de lui pour le regarder. Malheureux, leur disait Héraclite, pourquoi vous étonnez-vous de me voir jouer avec ces petits enfans ? Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire cela, que de consentir avec vous à la mauvaise administration que vous faites des affaires de la République ?

Les Ephésiens le prièrent un jour de leur donner des lois ; mais Héraclite ne le voulut pas, à cause que les mœurs du peuple étaient déjà trop corrompues, et qu'il ne voyait aucun moyen de leur faire changer de vie.

Il disait que les peuples devaient combattre avec autant de chaleur pour la conservation de leurs lois, que pour la défense de leurs murailles.

Qu'il fallait être plus prompt à apaiser un ressentiment, qu'à éteindre un incendie, parce que les suites de l'un étaient infiniment plus dangereuses que les suites de l'autre. Qu'un incendie ne se terminait jamais qu'à l'embrasement de quelques maisons, au lieu qu'un ressentiment pouvait causer de cruelles guerres, d'où s'ensuivait la ruine, et quelquefois la destruction totale des peuples.

Il s'éleva un jour une sédition dans la ville d'Ephèse ; quelques-uns prièrent Héraclite de dire devant tout le peuple la manière dont il fallait empêcher les séditions. Héraclite monta dans une chaire élevée ; il demanda un verre qu'il remplit d'eau froide, y mêla un peu de légumes sauvages ; et, après avoir avalé cette composition, il se retira sans rien dire. Il voulait faire connaître par là que, pour

prévenir les séditions, il fallait bannir le luxe et les délices hors de la République, et accoutumer les citoyens à se contenter de peu.

Héraclite composa un livre de la nature, qu'il fit mettre dans le temple de Diane. Il était écrit d'une manière très-obscure, afin qu'il n'y eût que les habiles gens qui le lussent, de peur que si le peuple y trouvait goût, il ne devînt trop commun, et que cela ne le fît mépriser. Ce livre eut une réputation extraordinaire, parce, dit Lucrèce, que personne n'entendait ce qu'il voulait dire. Darius, roi de Perse, en ayant entendu parler, écrivit à l'auteur pour l'engager à venir demeurer en Perse, et le lui expliquer, lui offrant une récompense considérable, et un logement dans son palais; mais Héraclite le refusa.

Ce philosophe ne parlait presque jamais; et, quand quelqu'un lui demandait la raison de son silence, il répondait d'un air chagrin : c'est pour te faire parler. Il méprisait les Athéniens qui avaient un respect extraordinaire pour lui, et voulait demeurer à Ephèse, où il était méprisé de tout le monde.

Il ne pouvait regarder personne sans pleurer des faiblesses humaines, et du dépit qu'il avait que rien n'était jamais à

son gré. La haine qu'il portait à tout le monde, fit qu'il résolut de s'en séparer tout-à-fait ; il se retira dans des montagnes affreuses, où il ne voyait personne : il passait sa vie à gémir, et ne mangeait que des herbes et des légumes.

Héraclite croyait que le feu était le premier principe de toutes choses.

Il tenait que ce premier élément, en se condensant, se changeait en air ; que l'air se condensant aussi, devenait eau ; qu'enfin l'eau, de la même manière, devenait terre ; et qu'en rétrogradant par les mêmes degrés, la terre en se raréfiant se changeait en eau, d'eau en air, et d'air en feu, qui était le premier principe de toutes choses.

Que l'univers était fini ; qu'il n'y avait qu'un monde ; que ce monde était composé de feu, et qu'à la fin il périra par le feu.

Que l'univers était rempli d'esprits et de génies.

Que les dieux n'ont point de providence, et que tout ce qui arrive dans l'univers doit être rapporté au destin.

Que le soleil n'est pas plus grand qu'il nous paraît : qu'il y avait au-dessus de l'air des espèces de barques dont la partie

concave était tournée vers nous ; que c'était là où montaient toutes les vapeurs qui s'élèvent de la terre, et que tout ce que nous appelons des astres n'était autre chose que ces petites barques remplies de vapeurs enflammées qui brillaient de la manière que nous le voyons. Que les éclipses du soleil et de la lune arrivaient lorsque ces petites barques tournaient leur côté concave vers la partie opposée à la terre, et que la raison des différentes phases de la lune, était que sa barque ne se tournait que peu à peu.

Pour ce qui est de la nature de l'ame, il disait que c'était absolument perdre son temps que de s'amuser à la chercher, puisqu'il était entièrement impossible de la trouver, tant elle était cachée.

La vie dure que menait Héraclite lui causa une grande maladie : il devint hydropique. Il retourna à Ephèse pour se faire traiter ; il alla trouver des médecins ; et, comme il ne parlait jamais que par énigme, il leur dit, faisant allusion à sa maladie : Pourriez-vous bien convertir la pluie en un temps sec et serein ? Comme ces médecins n'entendaient pas ce qu'il voulait dire, Héraclite alla s'enfermer dans une étable à bœufs, il s'enterra dans le fu-

mier, afin de faire évacuer les eaux qui étaient cause de sa maladie : il s'y enfonça si avant, qu'il ne put jamais s'en retirer. Quelques-uns disent que les chiens le mangèrent dans ce fumier ; et d'autres, qu'il y mourut faute d'avoir pu se débarrasser. Il était pour lors âgé de 65 ans.



ANAXAGORAS,

Né la 70.e Olympiade, mort la 88.e, à l'âge de 72 ans.

Anaxagoras, fils d'Egésibule, connut la physique d'une manière beaucoup plus étendue que tous les autres philosophes qui l'avaient précédé. Il était de Clazomène, ville d'Ionie, d'une famille fort illustre, tant par son origine, que par les grands biens qu'elle possédait. Il florissait vers la 76.e Olympiade.

Il fut disciple d'Anaximènes, qui l'avait été d'Anaximander, et celui-ci de Thalès, que les Grecs reconnaissent pour le premier de leurs sages. Anaxagoras se plaisait tellement à la philosophie, qu'il renonça à toutes sortes d'affaires publiques et particulières pour s'y attacher entièrement. Il abandonna tout ce qu'il avait, de crainte que le soin de ses propres intérêts ne le détournât de l'étude. Ses parens lui remontrèrent qu'il allait laisser périr son bien par sa négligence : cela ne put jamais faire aucune impression sur son esprit. Il se retira de son pays, et ne songea plus qu'à la recherche de la vérité. Quelqu'un

lui reprocha l'indifférence qu'il avait pour sa patrie ; il répondit, en montrant le ciel du bout de son doigt : Au contraire, je l'estime infiniment. Il vint demeurer à Athènes, où il transféra l'école Ionique qui avait toujours été établie à Milet depuis le temps de Thalès, auteur de cette secte. Dès l'âge de vingt ans, il commença à y enseigner la philosophie, et continua cet exercice pendant trente ans.

On mena un jour, au logis de Périclès, un mouton qui avait une corne au milieu du front. Le devin Lampon publia aussitôt que cela signifiait que les deux factions qui partageaient la ville d'Athènes, se joindraient et ne composeraient plus qu'une même puissance. Anaxagoras dit que c'était parce que le cerveau ne remplissait pas le crâne qui était ovale, et qui finissait en une espèce de pointe à l'endroit de la tête où commençaient les racines de cette corne. Il fit la dissection de la tête du mouton devant tout le monde ; il se trouva que la chose était comme il l'avait dit. Cela fit beaucoup d'honneur à Anaxagoras ; mais cela n'en fit pas moins au devin Lampon ; car, quelque temps après, la faction de Thucydide fut abattue, et toutes les affaires de l'état tombèrent entre les mains de Périclès.

On tient qu'Anaxagoras est le premier de tous les Grecs qui ait donné au public un système de philosophie. Il a admis pour premier principe l'infini, et une intelligence pour arranger la matière, et en composer tous les êtres qui sont dans le monde. Ce fut le sujet pour lequel les philosophes de son temps l'appelèrent *Esprit*. Il n'a pas cru que cette intelligence eût fait la matière de rien, mais seulement qu'elle l'avait arrangée. Dans le commencement, dit-il, toutes choses étaient mêlées ensemble, et ont toujours demeuré dans cette confusion, jusqu'à ce qu'une intelligence les ait séparées, et ait disposé chaque chose dans l'ordre que nous voyons. Ovide a très-bien exprimé ce sentiment au commencement de ses Métamorphoses.

Au reste, Anaxagoras ne reconnaissait point d'autre divinité que cette intelligence qui avait fait le monde; et il était tellement désabusé des faux dieux adorés par toute l'antiquité profane, que Lucien a feint que Jupiter l'écrasa d'un coup de foudre, à cause du mépris qu'il faisait paraître pour lui et pour toutes les autres divinités.

Il tenait qu'il n'y avait aucun vide dans la nature; que tout était plein, et que chaque corps, quelque petit qu'il fût,

était divisible à l'infini; en sorte qu'un agent qui serait assez subtil pour diviser suffisamment le pied d'un ciron, pourrait en tirer des parties pour couvrir entièrement cent mille millions de cieux, sans qu'il pût jamais épuiser les parties qui resteraient à diviser, vu qu'il en resterait toujours une infinité.

Il croyait que chaque corps était composé de petites particules homogènes : que le sang, par exemple, se formait de petites particules de sang, les eaux de petites particules d'eau, et ainsi des autres choses. C'était cette similitude des parties qu'il nommait *homœomeria*. Voilà de quelle manière Laërce expose son système.

Tout ce qu'on objectait à Anaxagoras, qu'il fallait nécessairement que les corps fussent composés de parties hétérogènes, puisque les os des animaux grossissaient sans que les animaux mangeassent des os; que leurs nerfs croissaient sans qu'ils mangeassent des nerfs, que la masse du sang croissait sans qu'ils bussent du sang; il répondait qu'à la vérité il n'y avait point de corps dans le monde qui fût entièrement composé de parties homogènes; que dans l'herbe, par exemple, il y avait de la chair, du sang, des os et des nerfs, puisque nous voyons que les animaux s'en

nourrissent ; mais que chaque corps prenait son nom de la matière qui dominait dans sa composition : que, par exemple, afin que certain corps fût appelé du bois ou de l'herbe, il suffisait qu'il fût composé d'un bien plus grand nombre de petites particules de bois ou d'herbe, que de toute autre chose ; et que les petites particules de bois ou d'herbe fussent arrangées en grand nombre vers la surface de ce corps.

Il croyait que le soleil n'était autre chose qu'un fer chaud dont la masse était plus grosse que tout le Péloponèse. Que la lune était un corps opaque ; qu'elle était habitable, et qu'il y avait des montagnes et des vallées, de même que dans ce monde-ci. Que les comètes étaient un amas de plusieurs étoiles errantes qui se rencontraient par hasard, et qui se séparaient au bout de certain temps. Que le vent se formait lorsque la chaleur du soleil raréfiait l'air. Que le tonnerre venait du choc des nuées, et les éclairs, lorsque les nuées ne faisaient seulement que s'entrefrotter. Que les tremblemens de terre étaient causés par un air renfermé dans des cavernes souterraines, et que le débordement du Nil n'avait point d'autres causes que les neiges d'Ethiopie, qui se fondaient dans

de certains temps, et qui formaient des ravines d'eau qui venaient se décharger vers les sources de ce fleuve.

Anaxagoras a cru que c'était l'air qui était la cause du mouvement des astres; et sur l'objection qu'on lui faisait à l'égard de l'allée et du retour des astres entre les deux tropiques, il répondait que cela se faisait par la pression de l'air, qui poussait et repoussait les astres comme un ressort, lorsqu'ils étaient venus jusqu'à un certain point.

Il tenait que la terre était plate, et que, comme elle était le plus pesant de tous les élémens, elle occupait la partie la plus basse du monde. Que les eaux qui coulaient sur sa superficie, étaient raréfiées par la chaleur du soleil qui les changeait en vapeurs, et les élevait jusqu'à la moyenne région de l'air, d'où elles retombaient en pluie.

Pendant la nuit, lorsque le temps est serein, on voit dans le ciel une certaine blancheur, disposée en cercle, qu'on appelle la voie lactée. Quelques anciens ont imaginé que c'était un chemin que tenaient les moindres divinités pour aller au conseil du grand Jupiter. D'autres, que c'était le lieu où les ames des héros s'envolaient après la dissolution de leurs corps : Anaxagoras s'y est trompé, aussi bien que tous

les anciens philosophes ; il a cru que ce n'était rien qu'une réflexion de la lumière du soleil qui nous paraissait ainsi, parce qu'il n'y avait entre la voie lactée et la terre, aucun astre brillant qui nous pût éclipser cette lumière réfléchie.

Il tenait que les premiers animaux avaient été produits par la chaleur et l'humidité, et qu'ensuite ils avaient conservé leur espèce par génération.

Une pierre tomba du ciel : Anaxagoras conclut aussitôt qu'il fallait que les cieux fussent faits de pierres, que la rapidité de la voûte céleste tenait toujours en état ; mais que si ce mouvement violent venait à se relâcher un seul moment, toute la machine du monde serait bouleversée en un instant.

Il avertit un jour qu'il tomberait une pierre du soleil : cela arriva comme il l'avait prédit ; la pierre tomba auprès du fleuve Egos.

Anaxagoras a cru que ce qui est aujourd'hui terre ferme, dans un autre temps serait pleine mer, et que ce qui est aujourd'hui pleine mer, dans un autre temps serait terre ferme.

Quelqu'un s'avisa de lui demander si la mer passerait quelques jours sur les montagnes de Lampsaque : Oui, répon-

dit-il, à moins que le temps ne manque.

Il faisait consister le souverain bien dans la contemplation des secrets de la nature. C'est pour cela que, quand on lui demandait le sujet pour lequel il était venu dans ce monde, il répondait que c'était pour contempler le ciel, le soleil, la lune et les autres merveilles.

Quelqu'un lui demanda quel était le plus heureux homme du monde ? Ce n'est aucun de ceux que tu crois l'être, répondit-il, et on ne le trouvera jamais, que dans le rang de ceux que tu considères comme malheureux.

Il entendit un jour un homme qui se plaignait de mourir dans un pays étranger : Qu'importe, lui dit Anaxagoras ; il n'y a point d'endroit dans le monde d'où il n'y ait quelque chemin pour descendre aux enfers.

On lui vint apprendre un jour que son fils était mort ; il reçut cette nouvelle froidement : Je savais bien, dit-il, que je n'avais engendré qu'un mortel. Il alla aussitôt l'ensevelir lui-même.

La considération que ce philosophe avait à Athènes ne dura qu'un temps. Les Athéniens le dénoncèrent devant les magistrats et l'accusèrent publiquement. Les causes de son accusation sont rapportées

diversement. La plus commune opinion est qu'il fut accusé d'impiété pour avoir osé soutenir que le soleil, qu'on adorait comme un dieu, n'était qu'une masse de fer chaud. D'autres disent qu'outre le crime d'impiété, il fut encore accusé de trahison. Quand on vint lui annoncer que les Athéniens l'avaient condamné à mort, il n'en parut point ému. Il y a long-temps, dit-il, que la nature a prononcé un pareil arrêt contre eux.

Périclès qui avait été son disciple prit son parti avec tant de chaleur, qu'il fit modérer sa sentence. On le condamna simplement à cinq talens d'amende, et on l'envoya en exil. Anaxagoras souffrit la disgrâce avec beaucoup de fermeté. Il employa le temps de son bannissement à voyager en Egypte et dans d'autres endroits pour converser avec les habiles gens, et pour connaître les mœurs des étrangers. Après avoir satisfait sa curiosité, il s'en revint à Clazomène, lieu de sa naissance. Il vit que tous ses biens étaient incultes et entièrement abandonnés : Si tout cela n'était péri, dit-il, je serais péri moi-même.

Anaxagoras avait pris un soin particulier de bien instruire Périclès, et lui avait beaucoup servi dans l'administration des

affaires. Périclès n'en eut pas toute la reconnaissance possible, et fut accusé d'avoir un peu négligé son maître sur la fin.

Anaxagoras se voyant vieux, pauvre et abandonné, s'enveloppa dans son manteau, et résolut de se laisser mourir de faim. Périclès en fut averti, et il en parut extrêmement affligé; il s'en alla en grande hâte trouver Anaxagoras; il le pria très-instamment de changer de résolution. Il déplora le malheur de l'Etat, qui allait perdre un si grand homme, et le sien en particulier, parce qu'il allait être privé d'un conseiller fidèle. Anaxagoras lui découvrit son visage mourant: O Périclès, lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe, ont soin d'y mettre de l'huile.

Laërce rapporte qu'Anaxagoras mourut à Lampsaque, et que quand il fut près d'expirer, les principaux de la ville lui demandèrent s'il ne leur voulait rien ordonner. Il leur commanda de donner tous les ans congé aux enfans, et de leur permettre de jouer à pareil jour que celui de sa mort. Cette coutume s'est observée très-longtemps depuis. Anaxagoras était âgé de plus de 72 ans quand il mourut; c'était dans la 88.e Olympiade.

DÉMOCRITE,

Né la 3.e année de la 77.e Olympiade, mort la 4.e année de la 105.e, ayant vécu 109 ans.

La plus commune opinion est que le philosophe Démocrite était d'Abdère, quoique d'autres assurent qu'il était de Milet et qu'il ne fut nommé Abdéritain que parce qu'il se retira à Abdère. Il avait d'abord étudié sous des Mages et des Chaldéens, que le roi Xerxès avait laissés à son père, chez qui il avait logé lorsqu'il vint faire la guerre aux Grecs. Ce fut de ces gens-là que Démocrite apprit la théologie et l'astronomie. Il s'attacha ensuite au philosophe Leucippe, qui lui enseigna la physique. Il avait tant de passion pour l'étude, qu'il passait les jours entiers enfermé lui seul dans une petite cabane au milieu d'un jardin.

Un jour son père lui amena un bœuf pour l'immoler, et l'attacha dans un coin de sa cabane; la grande application de Démocrite fit qu'il n'entendit pas ce que son père lui disait, et qu'il ne s'aperçut pas même qu'on eût attaché un bœuf à

côté de lui, jusqu'à ce que son père fût revenu une seconde fois pour le retirer de la profonde méditation où il était, et lui montrer qu'il y avait à côté de lui un bœuf qu'il fallait sacrifier.

Démocrite, après avoir demeuré longtemps sous la discipline de Leucippe, résolut d'aller dans les pays étrangers pour y converser avec les savans, et pour tâcher de se remplir l'esprit de toutes sortes de belles connaissances. Il partagea la succession de son père avec ses frères, et prit pour sa part tout ce qu'il y avait d'argent comptant, quoique ce fût la plus petite portion; mais cela lui était plus commode, par rapport aux dépenses qu'il avait à faire pour ses expériences philosophiques et pour ses voyages. Il s'en alla en Egypte, où il apprit la géométrie. De-là, il alla dans l'Ethiopie, dans la Perse, dans la Chaldée. Enfin, la curiosité le porta à pénétrer jusqu'à dans les Indes, pour s'instruire de la science des Gymnosophistes. Il aimait à connaître les habiles gens, mais il ne voulait être connu de personne. On dit qu'il avait demeuré quelques jours à Athènes, où il avait vu Socrate, sans s'être fait connaître à lui. C'était son inclination que de vivre caché : quelquefois il allait loger dans des cavernes et des

sépulcres, afin que personne ne pût déterrer l'endroit où il serait. Il se manifesta cependant à la cour du roi Darius, et un jour que ce prince était fort affligé de la mort de celle qu'il aimait le mieux de toutes ses femmes, Démocrite, pour le consoler, lui promit de la faire revivre, en cas que Darius lui pût fournir dans ses états, trois personnes à qui il ne fût jamais rien arrivé de désagréable, pour graver leur nom sur le tombeau de la reine morte. Jamais on ne put trouver dans toute l'Asie une seule personne qui eût les conditions qu'exigeait Démocrite. Le philosophe prit sujet de-là de faire connaître à Darius qu'il avait grand tort de s'abandonner à la tristesse, puisqu'il n'y avait aucun homme dans tout le monde qui fût exempt de chagrin.

Quand Démocrite fut de retour à Abdère, il vécut fort retiré et très-pauvrement, parce qu'il avait dépensé tout son bien dans ses expériences et dans ses voyages. Damascus son frère était obligé de lui donner quelque chose pour lui aider à subsister. Il y avait une loi qui défendait que ceux qui avaient dissipé leur bien, fussent inhumés dans le tombeau de leurs pères. Démocrite qui était dans ce cas, et qui ne voulait pas que ses ennemis eussent rien à lui reprocher, récita devant

tout le peuple un de ses ouvrages qu'on appelle *Diacosme*. On trouva cet ouvrage si beau, que Démocrite fut aussitôt exempté de la rigueur de la loi. On lui fit présent de cinq cents talens, et on lui érigea des statues dans les places publiques.

Démocrite riait perpétuellement. Ces ris continuels étaient fondés sur une profonde méditation de la faiblesse et de la vanité humaine, qui nous fait concevoir mille desseins ridicules dans un lieu où il croyait que tout dépendait du hasard et de la rencontre fortuite des atômes. Juvénal faisant allusion à la ville d'Abdère, dont l'air est fort épais, et les hommes très-stupides, dit que la sagesse de ce philosophe fait connaître qu'il peut naître de grands personnages dans les lieux mêmes dont les peuples sont les plus grossiers. Le même poëte dit que Démocrite riait également de la tristesse comme de la joie des hommes, et il représente ce philosophe comme un esprit ferme que rien ne pouvait ébranler, et comme un homme qui tenait la fortune enchaînée sous ses pieds.

Les Abdéritains qui le voyaient toujours rire, crurent qu'il était fou. Ils envoyèrent prier Hippocrate de le venir traiter. Hippocrate vint à Abdère, avec des remèdes. Il présenta d'abord du lait à Démo-

crite. Celui-ci regarda ce lait, et dit : Voilà du lait d'une chèvre noire, qui n'a encore porté qu'une fois. Cela était effectivement comme il le disait. Hippocrate admira comment il avait pu connaître cela. Il s'entretint quelque temps avec lui. Il fut fort surpris de la grande sagesse et de la science extraordinaire de Démocrite. Il dit que c'étaient les Abdéritains qui avaient besoin d'ellébore, et non pas le philosophe à qui ils en voulaient faire prendre. Hippocrate s'en retourna avec beaucoup d'étonnement.

Démocrite, après son maître Leucippe, croyait que les premiers principes de toute chose étaient les atômes et le vide.

Que rien ne se faisait de rien, et qu'aucune chose ne pouvait jamais être réduite à rien.

Que les atômes n'étaient sujets ni à la corruption ni à aucun autre changement, parce que leur dureté invincible les mettait à couvert de toute sorte d'altération.

Il prétendait que de ces atômes il s'était formé une infinité de mondes, dont chacun périssait au bout d'un certain temps : mais que de ces débris il s'en composait un autre.

Que l'ame de l'homme, qu'il croyait être la même chose que l'esprit, était aussi composée du concours de ces atô-

mes, de même que le soleil, la lune et tous les autres. Que ces atômes avaient un mouvement tournoyant qui était la cause de la génération de tous les êtres ; et comme ce mouvement tournoyant était toujours uniforme, c'était le sujet pour lequel Démocrite admettait le destin, et qu'il croyait que toutes les choses se faisaient par nécessité.

Epicure qui a bâti sur les mêmes fondemens que Démocrite, et qui ne voulait point admettre cette nécessité, a été obligé d'inventer ce mouvement de déclinaison dont il sera parlé en sa vie.

Démocrite tenait que l'ame était répandue dans toutes les parties du corps, et que le sujet pour lequel nous avions du sentiment dans toutes ses parties, c'était parce que chaque atôme de l'ame correspondait à chaque atôme du corps.

Pour ce qui est des astres, Démocrite a cru qu'ils se mouvaient dans des espaces entièrement libres, et qu'il n'y avait point, par conséquent, de sphères solides auxquelles ils fussent attachés ; qu'ils n'avaient qu'un seul et simple mouvement vers l'occident ; qu'ils étaient tous emportés par la rapidité d'un tourbillon de matière fluide, dont la terre était le centre ; et que chaque astre se mouvait d'autant plus douce-

ment, qu'il était plus proche de la terre, à cause que la violence du mouvement de la circonférence s'affaiblissait peu à peu en tirant vers le centre. Qu'ainsi, ceux-là paraissaient se mouvoir vers l'orient, lesquels se meuvent plus lentement vers l'occident, et que comme les étoiles fixes se mouvant plus rapidement de tous les autres astres, achèvent leurs circuits en vingt-quatre heures, le soleil qui se meut plus lentement ne l'achève qu'en vingt-quatre heures quelques minutes; et la lune qui se meut plus lentement que tous les autres astres, ne l'achève qu'en près de vingt-cinq heures : de sorte qu'elle ne se meut pas, disait-il, de son propre mouvement vers les étoiles plus orientales; mais elle est laissée par les étoiles plus occidentales qui la viennent rejoindre trente jours après.

On dit que la grande passion que Démocrite avait pour l'étude fit enfin qu'il s'aveugla lui-même, pour se mettre hors d'état de pouvoir s'appliquer à d'autres choses. Il exposa à découvert une plaque d'airain, qui renvoyait vers ses yeux les rayons du soleil, dont la chaleur lui fit à la fin perdre la vue.

Comme Démocrite se sentit accablé de vieillesse, et prêt à mourir, il s'aperçut

que sa sœur était fort chagrine, parce qu'elle craignait qu'il ne mourût avant les fêtes de Cérès, et que le deuil ne l'empêchât d'assister aux cérémonies de la déesse. Démocrite se fit apporter des pains chauds, dont l'odeur lui faisait du bien, et entretenait la chaleur naturelle. Dès que les trois jours de la fête furent passés, Démocrite fit retirer ces pains, et expira aussitôt. Il avait pour lors 109 ans, selon la plus commune opinion.

EMPÉDOCLES

Florissait environ la 84.e Olympiade.

Empédocles, selon la plus commune opinion, avait été disciple de Pythagore. Il naquit à Agrigente, dans la Sicile, où sa famille était l'une des plus considérables de tout le pays : il avait des connaissances très-singulières dans la médecine. Outre qu'il était bon orateur, il s'appliquait fort à la poésie, et à toutes les choses qui regardaient le culte des dieux. Les Agrigentins avaient un respect extraordinaire pour lui, et le considéraient comme un homme fort élevé au-dessus de tout le reste du genre humain. Lucrèce, après avoir rapporté les merveilles qu'on voyait dans la Sicile, dit, que les gens du pays publiaient que rien n'était si glorieux pour leur île, que d'avoir produit un si grand homme, et qu'ils regardaient ses poésies comme des oracles.

Ce n'était pas sans raison. Plusieurs événemens de sa vie avaient fort contribué à le faire admirer de tout le monde. Quelques-uns l'ont soupçonné de magie. Satirus

rapporte que Gorgias Léontin, l'un des principaux disciples de ce philosophe, disait ordinairement qu'il lui avait aidé plusieurs fois à exercer cet art, et il semble qu'Empédocles même ait voulu marquer dans cette poésie, qu'il avait quelques connaissances secrètes de cette nature, lorsqu'il dit à Gorgias qu'il ne veut apprendre qu'à lui seul les secrets dont il faut se servir pour guérir toutes sortes de maladies, rajeunir les vieillards, exciter les vents, apaiser les tempêtes, faire venir la pluie et la chaleur, et enfin redonner la vie aux morts et les faire revenir de l'autre monde.

Un jour les vents étésiens soufflaient avec une telle violence, que tous les fruits de la terre allaient être perdus sans ressource. Empédocles fit écorcher des ânes : il fit des outres de leurs peaux, et plaça les outres sur le sommet des montagnes et des plus hautes collines. On rapporte que les vents cessèrent aussitôt, et que toutes choses demeurèrent tranquilles.

Empédocles était fort attaché à la doctrine de Pythagore son maître ; et comme les Pythagoriciens avaient horreur des victimes sanglantes, Empédocles voulant un jour faire un sacrifice, composa un bœuf avec du miel et de la farine, et l'immola aux dieux.

Agrigente, du temps d'Empédocles, était une ville très-considérable, on y comptait huit cent mille habitans, on ne l'appelait simplement que la grande ville par excellence. Le luxe et les délices y étaient montés à un très-haut point. Empédocles, parlant des Agrigentins, disait qu'ils se réjouissaient comme s'ils eussent dû mourir le lendemain, et qu'ils bâtissaient de superbes palais, comme s'ils eussent dû vivre éternellement. Il était fort éloigné de briguer les charges publiques. On lui offrit plusieurs fois le royaume d'Agrigente, mais jamais il ne voulut l'accepter; il préféra toujours une vie particulière à la grandeur du monde, et à l'embarras des affaires. Il était fort zélé pour la liberté et pour le gouvernement populaire.

Il se trouva un jour à un festin où on l'avait invité : quand l'heure de se mettre à table fut venue, Empédocles ne voyant pas apporter le souper et que personne ne s'en plaignit, cela le chagrina; il voulut faire servir promptement. Celui qui l'avait invité lui dit : Patience pour un petit moment, j'attends le principal ministre du sénat, qui doit être de notre festin. Dès que ce magistrat fut arrivé, le maître du logis et tous les conviés se

retirèrent pour lui faire place à l'endroit le plus honorable. Il fut aussitôt choisi pour être le roi du festin : cet homme ne put s'empêcher de donner des marques de son humeur impérieuse et tyrannique ; il commanda à tous les conviés de boire leur vin tout pur, et ordonna qu'on jetât un plein verre au nez de tous ceux qui refuseraient de boire ainsi. Empédocles ne dit rien sur-le-champ : le lendemain il fit assembler le peuple ; il accusa hautement et celui qui avait invité, et celui qui avait été si impérieux dans le festin ; il fit connaître à tout le monde que c'était là un commencement de tyrannie, et qu'une telle violence était contraire aux lois et à la liberté publique. Après les avoir fait condamner l'un et l'autre, il les tua tous les deux sur-le-champ. Il eut le crédit de faire casser le conseil des mille ; et comme il favorisait le peuple, il fit ordonner que les magistrats seraient changés tous les trois ans, afin que chacun pût à son tour parvenir aux charges publiques.

Le médecin Acron demanda au sénat un lieu pour ériger un monument en l'honneur de son père qui avait excellé dans sa profession, et qui avait été le plus habile médecin de son temps. Em-

pédocles se leva au milieu de l'assemblée et détourna le peuple d'accorder ce qu'on lui demandait, parce qu'il croyait que cela était contraire à l'égalité qu'il voulait qu'on observât exactement, afin d'éviter que personne ne s'élevât au-dessus des autres : ce qui était, à son avis, le fondement de la liberté publique.

La peste, pendant un certain temps, désola Sélinunte. Tout le monde y languissait. Les femmes même y accouchaient avant leur terme. Empédocles connut que cette maladie ne venait que des eaux corrompues du fleuve qui arrose cette ville. Il détourna à ses dépens le cours de deux petits ruisseaux qu'il fit décharger dans la rivière de Sélinunte. Cela empêcha la corruption des eaux; la peste cessa aussitôt. Les gens de Sélinunte en firent de grands festins de réjouissance. Empédocles parut en ce temps-là à Sélinunte : tout le monde s'assembla; on lui fit des sacrifices, on lui rendit des honneurs divins auxquels il était fort sensible.

Empédocles admettait pour premier principe les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air et le feu.

Il tient qu'il y a entre ces élémens une liaison qui les unit et une discorde qui les divise. Il ajoute qu'ils sont dans une per-

pétuelle vicissitude ; mais que rien ne périssait ; que cet ordre avait été de toute éternité, et qu'il durerait toujours.

Que le soleil était une grosse masse de feu.

Que la lune était plate et de figure d'un disque.

Que le ciel était d'une matière semblable à du cristal.

Quant à l'ame, il croyait qu'elle passait indifféremment dans toutes sortes de corps ; et il assurait qu'il se souvenait, clairement, d'avoir été petite fille, ensuite poisson, après oiseau, et même il avait aussi été plante.

La mort de ce philosophe est rapportée assez diversement. La plus commune opinion est que, comme il avait une envie extraordinaire de se faire passer pour un dieu, et qu'il voyait quantité de gens disposés à le croire, il résolut de soutenir cette opinion jusqu'à la fin. C'est pour cela que quand il commença à se sentir accablé des incommodités de la vieillesse, il voulut finir sa vie par quelque chose de miraculeux. Après avoir guéri une femme d'Agrigente, nommée Pantée, qui était abandonnée de tous les médecins et prête à expirer, il prépara un sacrifice solennel où il invita plus de quatre-vingts personnes ;
et

et pour leur faire croire à tous qu'il était disparu, dès que le festin fut fini, et que chacun fut allé se reposer les uns sous des arbres, et les autres ailleurs, Empédocles monta, sans rien dire, au haut du mont Etna et se jeta au milieu des flammes. Horace, parlant de cette fin, dit :

Deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Etnam
Insiluit. . . . .

Empédocles était un homme fort sérieux ; il portait toujours une longue chevelure avec une couronne de laurier sur la tête. Il ne marchait jamais dans les rues sans se faire accompagner de beaucoup de personnes. Il imprimait du respect à tous ceux qui le voyaient. Chacun se trouvait heureux de pouvoir le rencontrer sur son chemin. Il avait en tout temps des sandales d'airain à ses pieds. Après qu'il se fut précipité au milieu des flammes, la violence du feu rejeta une de ses sandales qui fut retrouvée par la suite, et qui découvrit sa fourberie. Ainsi le pauvre Empédocles, faute d'avoir bien pris ses précautions, au lieu de passer pour un dieu, fit connaître qu'il n'était qu'un charlatan.

Entr'autres qualités, il était bon citoyen et fort désintéressé. Après la mort de Meton, son père, quelqu'un voulut usurper

la tyrannie à Agrigente ; Empédocles fit promptement assembler le peuple, apaisa la sédition, et empêcha que l'affaire allât plus loin ; et pour marquer combien il avait de passion pour l'égalité, il partagea tout son bien avec ceux qui en avaient moins que lui.

Ce philosophe florissait vers la 84.e Olympiade. Les Agrigentins lui érigèrent une statue, et ont conservé une vénération extraordinaire pour sa mémoire. Il mourut vieux : mais on ne sait pas précisément à quel âge.

SOCRATE,

Né la 4.e année de la 77.e Olympiade, mort la 1.ere annéa de la 95.e, après avoir vécu 70 ans.

SOCRATE qui, de l'aveu de toute l'antiquité, a passé pour le plus vertueux et le plus éclairé des philosophes du paganisme, fut citoyen d'Athènes du bourg d'Alopèce. Il naquit la 4.e année de la 77.e olympiade, et eut pour père Sophrosine qui était sculpteur en pierre, et pour mère Pharanète qui était accoucheuse. Il étudia la philosophie, d'abord sous Anaxagoras, et ensuite sous Archélaüs le physicien. Mais considérant que toutes ces vaines spéculations sur les choses de la nature ne menaient à rien d'utile, et ne contribuaient point à rendre le philosophe plus homme de bien, il s'attacha à étudier ce qui regardait les mœurs, et fut, pour ainsi dire, le fondateur de la philosophie morale chez les Grecs, comme le remarque Cicéron au troisième livre des Questions Tusculanes.

Il en avait parlé encore plus expressé-

ment et d'une manière plus étendue dans le premier livre, où il s'explique en ces termes : « Il me paraît, et c'est une opinion sur laquelle tout le monde convient assez, que Socrate est le premier qui, retirant la philosophie des secrets cachés de la nature, à quoi tout ce qu'il y avait eu de philosophes avant lui s'était uniquement attaché, l'avait ramenée et appliquée à ce qui touche les devoirs de la vie commune ; de sorte qu'il ne s'occupait qu'à examiner les vertus et les vices, et en quoi consistait le bien ou le mal, disant que ce qui regardait les astres était fort au-dessus de nos lumières, et que quand nous serions plus à portée que nous ne sommes de ces connaissances, elles ne pouvaient contribuer en rien à régler notre conduite. »

Il fit donc son unique étude de cette partie de la philosophie qui concerne les mœurs, et qui s'étend à tous les âges et à toutes les conditions de la vie ; et cette nouvelle manière de philosopher fut d'autant mieux reçue, que celui qui en était l'inventeur, prêchait lui-même d'exemple, s'appliquant à remplir le plus régulièrement qu'il lui était possible tous les devoirs d'un bon citoyen, soit en paix, soit en guerre.

De tous les philosophes qui ont eu de la réputation, il est le seul, comme l'a remarqué Lucien dans son Dialogue du Parasite, qui ait jamais été à la guerre. Il fit deux campagnes, et dans toutes les deux, quoique malheureuses pour son parti, il y paya de sa personne, et se montra brave et courageux. Dans l'une, il sauva la vie à Xénophon qui, étant tombé de cheval en faisant la retraite, aurait été tué par les ennemis, si Socrate, le chargeant sur ses épaules, ne l'eût tiré de la mêlée, et porté, durant le choc, plusieurs stades, jusqu'à ce que le cheval qui s'était échappé eût été repris. C'est Strabon qui rapporte ce fait. Dans l'autre, les Athéniens ayant été entièrement défaits et mis en fuite, il fut le dernier à faire la retraite, et montra si bonne constance, que ceux qui poursuivaient les fuyards, le voyant prêt à tenir face contre eux, n'eurent jamais l'audace de l'attaquer. C'est le témoignage que lui rend Athénée.

A ces deux expéditions près, Socrate ne mit point les pieds hors d'Athènes; en quoi il tint une conduite toute contraire à celle des autres philosophes, qui tous avaient employé une partie de leur vie à voyager, pour acquérir de nouvelles con-

naissances, en conférant avec les savans de tous les pays. Mais comme le genre de philosophie auquel Socrate s'était borné, portait l'homme plutôt à se connaître lui-même, qu'à se charger l'esprit de connaissances fort inutiles pour le réglement des mœurs, Il se crut dispensé de tous ces grands voyages où il n'aurait rien appris de plus que ce qu'il pouvait apprendre à Athènes, au milieu de ses compatriotes, à la réforme desquels il croyait d'ailleurs qu'il était plus juste qu'il travaillât, qu'à celle des étrangers. Et comme la philosophie morale est une science qui s'enseigne plus par exemple que par discours, il se fit une loi de suivre, dans la pratique, tout ce que la droite raison et la vertu la plus rigide exigeraient de lui. Ce fut suivant cette maxime, qu'ayant été mis au nombre des sénateurs de la ville, et ayant prêté le serment de dire son avis selon les lois, il refusa constamment de souscrire à l'arrêt par lequel le peuple avait, au préjudice des lois, condamné à mort neuf capitaines; quoique le peuple s'en formalisât, et que plusieurs même des plus puissans lui fissent de grandes menaces, ne croyant pas qu'il convînt à un homme d'honneur d'aller contre son serment pour complaire au peuple.

Nous ne savons pas qu'il ait été en charge hors cette unique fois ; mais tout particulier qu'il était, il s'attira tant de considération à Athènes par sa probité et par ses vertus, qu'il y était plus respecté que les magistrats mêmes. Quant à ce qui regardait sa personne, il en était assez soigneux, et blâmait ceux qui ne tenaient compte d'eux-mêmes, ou qui affectaient de la négligence à cet égard. Il était propre sur lui, toujours mis d'une manière convenable et décente ; tenant un juste milieu entre ce qui pouvait passer pour grossièreté et rusticité, et ce qui pouvait sentir le faste ou la mollesse. Quoique peu accommodé des biens de la fortune, il se tint toujours dans les termes d'un désintéressement, ne prenant rien de ceux qui venaient l'entendre ; en quoi sa conduite faisait la condamnation des autres philosophes, qui étaient dans l'usage de vendre leurs leçons, et de taxer leurs écoliers à plus haut ou plus bas prix, selon qu'ils étaient plus ou moins en réputation. Aussi Socrate avait-il coutume de dire, comme le rapporte Xénophon, qu'il ne concevait pas comment un homme qui faisait profession d'enseigner la vertu, pouvait songer à en tirer quelque profit, comme si de s'acquérir un honnête homme, et de

se faire un ami de son disciple, n'était pas le plus riche avantage et le profit le plus solide qu'on pût retirer de ses soins.

Ce fut au sujet de ce désintéressement de Socrate, qu'un certain sophiste nommé Antiphon, qui voulait décrier une morale qu'il n'avait pas envie de pratiquer, lui dit un jour qu'il avait raison de ne rien prendre de ceux qu'il instruisait, et qu'en cela il faisait voir qu'il était véritablement honnête homme. Car, disait le sophiste, s'il était question de vendre votre maison, vos habits, ou quelques-uns de vos meubles, bien loin de les donner pour rien, ou pour peu de chose, vous tâcheriez de les vendre leur juste prix, et vous ne les donneriez pas pour un denier moins. Mais parce que vous êtes convaincu vous-même que vous ne savez rien et que par conséquent vous êtes hors d'état d'instruire les autres, vous vous feriez conscience de faire payer ce que vous ne pouvez leur apprendre; ce qui fait plutôt l'éloge de votre probité que de votre désintéressement.

Mais Socrate n'eut pas de peine à le confondre, en lui faisant voir qu'il y a des choses qui peuvent être employées, d'une manière honnête ou non honnête; et que, faire présent de quelques fruits de son jardin à un ami, ou les lui vendre,

sont deux choses fort différentes. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que Socrate tînt classe à la manière des autres philosophes, qui avaient un lieu fixe et marqué où ils assemblaient leurs disciples, et où ils leur donnaient des leçons à certaines heures : la manière de philosopher de Socrate ne consistait qu'en conversations avec ceux qui se trouvaient avec lui, en quelque temps, et en quelque lieu que ce fût.

Un des principaux chefs dont Melitus accusa Socrate, fut de ce qu'au lieu de reconnaître pour dieux ceux qui y étaient tenus pour tels à Athènes, il y introduisait de nouvelles divinités ; mais jamais accusation ne fut plus calomnieuse et moins fondée, puisque la règle que Socrate s'était prescrite sur cela à lui-même, et qu'il donnait à ceux qui le consultaient, était de se conformer à l'oracle d'Apollon de Delphes, lequel, consulté sur la manière dont on devait honorer les dieux, répondit que chacun devait le faire à la manière, et selon les cérémonies du pays. C'est ce que faisait Socrate, offrant et sacrifiant aux dieux du peu qu'il avait ; quoique ce qu'il leur présentait fût peu de chose, il pensait mériter autant auprès d'eux, que ceux qui leur faisaient

les plus riches offrandes, parce qu'il faisait cela selon son pouvoir, et qu'il ne pouvait se persuader que les dieux eussent plus d'égards aux grands qu'aux petits sacrifices qu'on leur faisait. Il croyait au contraire que les dieux n'avaient rien de plus agréable que d'être honorés par les gens de bien.

Rien n'est plus simple, et en même temps plus religieux, que la prière dont il usait envers les dieux; ne leur demandant rien en particulier, mais les priant de lui procurer ce qu'ils jugeraient eux-mêmes lui être bon et utile; car, disait-il, de leur demander des richesses et des honneurs, c'est comme si on leur demandait la grâce de donner bataille, ou de jouer aux dés, sans savoir quelle serait l'issue de la bataille ou du jeu.

Bien loin de détourner du culte des dieux ceux qui le fréquentaient, il se faisait au contraire un devoir d'y ramener ceux qui manquaient de religion. Xénophon rapporte sur cela la manière dont il s'y prit pour inspirer de la piété envers les dieux à un certain Aristodémus qui faisait profession de ne leur rendre aucun honneur, et qui se moquait même de ceux qui leur sacrifiaient. Quand on lit dans Xénophon, tout ce que Socrate

dit en cette occasion sur la providence des dieux à l'égard des hommes, on est surpris qu'un philosophe qui a toujours vécu au milieu du paganisme, ait pu avoir des pensées si saines et si justes sur ce qui regarde la divinité.

Il était pauvre, mais si content dans sa pauvreté, que, quoiqu'il ne tînt qu'à lui d'être riche en acceptant les présens que ses amis et ses disciples voulaient le forcer de recevoir, il les renvoya toujours, au grand déplaisir de sa femme, qui ne goûtait point du tout cette philosophie. Sa manière de vivre pour la nourriture et pour les habits était si dure, que le sophiste Antiphon, dont nous avons parlé, lui reprochait quelquefois qu'il n'y avait pas d'esclave si pauvre, si misérable qui pût s'en contenter et y tenir; car, disait-il, votre nourriture est la plus chétive du monde. D'ailleurs, non-seulement vous êtes très-pauvrement vêtu, mais vous n'avez jamais qu'une même robe, hiver et été; avec cela, vous allez toujours nu-pieds. Mais Socrate lui fit voir qu'il se trompait, s'il croyait que la félicité ne se trouvât que dans l'abondance et les délices; et que tout pauvre qu'il lui paraissait, il était plus heureux que lui. J'estime, disait-il, que, comme

n'avoir besoin de rien est une prérogative qui n'appartient qu'aux dieux ; aussi, moins on a de besoins, et plus on approche de la condition des dieux.

Il n'était pas possible qu'une vertu aussi pure que celle de Socrate ne causât de l'admiration, sur-tout dans une ville comme Athènes, où cet exemple devait paraître extraordinaire ; car ceux-mêmes qui n'ont pas la force de suivre la vertu, ne sauraient s'empêcher de rendre justice à ceux qui la suivent. Celle de Socrate lui mérita bientôt l'estime universelle de ses concitoyens ; et attira auprès de lui beaucoup de disciples de tout âge, qui préféraient le plaisir de l'entendre et de converser avec lui, aux amusemens les plus agréables. L'attrait était d'autant plus grand du côté de Socrate, qu'il joignait à une austérité très-rigide pour lui-même, toute la douceur et la complaisance possible pour les autres. La première chose qu'il tâchait d'inspirer aux jeunes gens qui l'écoutaient, était la piété et le respect pour les dieux ; ensuite il les portait autant qu'il pouvait à la tempérance et à l'éloignement des voluptés, leur représentant comment elles privent l'homme du plus riche trésor dont il soit maître, c'est-à-dire de la liberté. Sa manière de traiter

la morale était d'autant plus séduisante, que tout se faisait par manière de conversation, et sans aucun dessein formé; car, sans qu'il se proposât aucun point particulier à discuter, il s'attachait au premier qui se présentait, et que le hasard fournissait. Il faisait d'abord une question comme un homme qui cherche à s'instruire; et ensuite, profitant de ce qu'on lui accordait dans les questions qu'il faisait, il amenait les gens à la proposition contradictoire de celle qu'ils avaient établie au commencement de la dispute. Il passait une partie de la journée à ces sortes de conférences de morale, où tout le monde était bien venu, et dont jamais personne ne partit, selon le témoignage de Xénophon, sans en devenir plus homme de bien.

Quoique Socrate n'ait jamais rien laissé par écrit, cependant il est aisé de juger, et du fond de sa morale, et de la manière dont il la traitait, par ce qui s'en trouve dans Platon et dans Xénophon. La conformité qui se remarque, surtout pour la manière de disputer, dans ce qu'en rapportent ces deux disciples de Socrate, est une preuve certaine de la méthode qu'il suivait. On ne peut pas dire la même chose pour le fond, sur-tout à

l'égard de Platon, qui lui en prêtait quelquefois, comme Socrate le dit un jour après avoir lu son dialogue de Lysis; mais il y a lieu de juger que Xénophon était plus fidèle; car ce qu'il rapporte de certains morceaux de conversations entre Socrate et un autre interlocuteur, il déclare qu'il le fait comme historien, qui expose ce qu'il a entendu.

On aura peine à comprendre comment un homme qui portait tout le monde à honorer les dieux, et qui prêchait, pour ainsi dire, aux jeunes gens, l'éloignement de tout vice, a pu être condamné à mort comme impie envers les dieux reconnus à Athènes, et comme corrupteur de la jeunesse. Aussi cette injustice criante ne se fit-elle que dans un temps de désordre, et sous le gouvernement séditieux des trente tyrans; et voici ce qui y donna occasion.

Critias, le plus puissant de ces trente tyrans, avait été autrefois disciple de Socrate aussi bien qu'Alcibiade : mais s'étant tous deux lassés d'une philosophie dont les maximes ne quadraient pas avec leur ambition et leur intempérance, ils l'abandonnèrent enfin. Pour Critias, de disciple qu'il avait été de Socrate, il devint son plus grand ennemi, à cause de

la fermeté avec laquelle ce philosophe lui reprochait une passion honteuse, et des obstacles par lesquels le même Socrate le traversa; de sorte que Critias, devenu l'un des trente tyrans, n'eut rien tant à cœur que de perdre Socrate, qui d'ailleurs ne pouvant souffrir leur tyrannie, parlait contre eux avec beaucoup de liberté. Car, voyant qu'ils faisaient mourir tous les jours beaucoup de citoyens, et des principaux, il ne put s'empêcher de dire dans une compagnie, que si celui à qui on aurait donné des vaches à garder, les ramenait tous les jours plus maigres et en plus petit nombre, on trouverait étrange s'il n'avouait pas lui-même qu'il était très-mauvais vacher. Critias et Charicles, deux des principaux des trente tyrans, qui sentirent bien que la comparaison tombait sur eux, firent d'abord une loi par laquelle il était défendu d'enseigner dans Athènes l'art de discourir; et quoique Socrate n'eût jamais fait profession de cet art, cependant on voyait bien que c'était à lui qu'on en voulait, et qu'on prétendait par là lui ôter la liberté de conférer sur des points de morale, selon sa coutume, avec ceux qui les fréquentaient.

Il alla trouver lui-même les deux auteurs de la loi, pour la leur faire expli-

quer : mais comme il les embarrassait par la subtilité de ses interrogations, ils lui dirent formellement qu'ils lui défendaient d'entrer en conversation avec les jeunes gens; et sur ce qu'il leur demanda jusqu'où ils étendaient l'âge des jeunes gens, ils déclarèrent qu'ils comprenaient sous ce nom tous ceux qui étaient au-dessous de trente ans. Mais, dit Socrate, ne répondrai-je point, si quelqu'un par hasard me demande où est Charicles, où est Critias? Oui, dit Charicles; mais, ajouta Critias, on te défend sur-tout un tas d'artisans qui ont les oreilles fatiguées de tes discours. Mais, reprit Socrate, si ceux qui me suivront me demandent ce que c'est que pitié et justice? Oui, lui répondit Charicles, et les vachers aussi, te gardant bien toi-même de faire diminuer le nombre des vaches. Il n'en fallut pas davantage à Socrate pour connaître ce qu'il devait craindre de la part de ces nouveaux tyrans, et que sa comparaison des vaches les avait irrités au dernier point.

Mais parce que, dans la réputation de vertu où était Socrate, il eût été trop odieux de vouloir l'attaquer et l'appeler en jugement, on crut qu'il fallait commencer par le décréditer dans le public; et c'est ce qu'on opéra par la comédie

d'Aristophane, intitulée *les Nuées*, où l'on faisait passer Socrate pour un homme qui enseigne l'art de faire paraître juste ce qui est injuste. La comédie ayant eu son effet, par le ridicule qu'elle jeta sur Socrate, Melitus se présenta pour former une accusation capitale contre lui, dans laquelle il le taxait, 1.° De ne point reconnaître les dieux qu'on honorait à Athènes, et d'en introduire de nouveaux; 2.° De corrompre la jeunesse, c'est-à-dire, de lui enseigner à ne point respecter leurs parens ni les magistrats. L'accusateur requérait que, pour ces deux crimes, il fût condamné à mort.

Quelque animés que fussent contre Socrate les trente tyrans, et sur-tout Critias et Charicles, il est certain qu'ils auraient eu de la peine à le faire condamner, pour peu qu'il eût voulu s'aider lui-même. Mais l'intrépidité et la hauteur avec laquelle il soutint cette accusation, refusant même de payer aucune amende, parce que ç'aurait été s'avouer coupable en quelque sorte; et sur-tout la fermeté avec laquelle il parla aux juges, lorsque, interpellé par eux de dire lui-même à quelle peine il devait être condamné, il leur dit hautement qu'il croyait mériter d'être nourri le reste de sa vie aux dépens

du public dans l'hôtel de ville : tout cela aigrit fort les esprits des trente tyrans, qui le firent condamner à mort.

Un philosophe, nommé Lysias, lui avait composé une apologie, afin qu'il s'en servît, et la prononçât quand il paraîtrait devant les juges. Socrate, après l'avoir entendue, avoua qu'elle était fort bonne; mais il la lui remit, disant qu'elle ne lui convenait pas. Mais pourquoi, reprit Lysias, ne vous conviendrait-elle pas, puisque vous la trouvez bonne ? Eh, mon ami ! répondit-il, des habits et des souliers ne peuvent-ils pas être très-bon, et cependant n'être pas bons pour moi ? C'est qu'en effet, quoique l'apologie fût très-belle et très-forte, elle était tournée d'une manière qui ne convenait point à la droiture et à la candeur de Socrate. Socrate ayant été condamné à mort, fut mené en prison, où quelques jours après, il mourut, ayant avalé la ciguë : c'était la manière dont on faisait mourir pour lors ceux qui étaient condamnés à la mort à Athènes.

Diogène Laërce prétend que Socrate fut marié deux fois; mais des deux femmes qu'il lui donne, on ne connaît guère que la fameuse Xantippe (de laquelle il eut un fils nommé Temprocles,) qui s'est rendue célèbre par sa mauvaise humeur,

et par l'exercice qu'elle donna à la patience de Socrate. Il disait qu'il l'avait prise pour femme, parce qu'il était persuadé que, s'il pouvait parvenir à supporter sa mauvaise humeur, il ne trouverait plus rien qui lui fût insupportable.

Socrate prétendait avoir un génie qui le dirigeait par des inspirations secrètes en certaines occasions. Platon, Xénophon, et d'autres anciens auteurs en font mention. Plutarque, Apulée, et Maxime de Tyr ont fait chacun un livre exprès sur ce génie, ou démon de Socrate. Il mourut la première année de la 95.e Olympiade, à l'âge de 70 ans.



PLATON,

Né la 1.ere année de la 88.e Olympiade ; mort la 1.ere de la 108.e, âgé de 81 ans.

PLATON, que la sublimité de ses discours a fait surnommer le Divin, était d'une des plus illustres familles d'Athènes, où il naquit dans la 88.e Olympiade. Il descendait de Codrus par son père, qui se nommait Ariston, et de Solon par sa mère qui s'appelait Périctione. Pour lui on le nomma d'abord Aristocles ; mais depuis, parce qu'il était de haute taille, et assez replet, et sur-tout qu'il avait un grand front et les épaules larges, il fut nommé Platon, et ce surnom lui resta.

On raconte que durant qu'il était encore au berceau, des abeilles répandirent du miel sur ses lèvres ; ce qu'on regarda comme un présage de cette éloquence merveilleuse, par laquelle il se distingua au-dessus de tous les autres Grecs. Il s'appliqua à la poésie durant sa jeunesse ; il fit quelques élégies et deux tragédies ; mais il jeta tout cela au feu, dès qu'il eut

pris la résolution de se donner à la philosophie. Il avait vingt ans lorsque son père le présenta à Socrate pour le former. Socrate avait eu, la nuit d'auparavant, un songe où il lui avait paru qu'il tenait dans son sein un jeune cygne qui, après que les plumes lui furent venues avait déployé ses ailes, et, d'un vol hardi, s'était élevé dans le plus haut de l'air, en chantant avec une douceur infinie. Ce philosophe ne douta pas que ce songe ne regardât Platon, à qui il en fit l'application, et que ce ne fût un présage de l'étendue de la réputation que son élève devait avoir un jour. Il demeura fidèlement attaché à Socrate tant que celui-ci vécut ; mais après sa mort, il s'attacha à Cratyle, qui suivait les sentimens d'Héraclite, et à Hermogènes, qui suivait ceux de Parmédite. A l'âge de vingt-huit ans il alla à Mégare pour étudier sous Euclide avec les autres disciples de Socrate. De là, étant allé à Cyrène, il y étudia les mathématiques sous Théodore. Il passa ensuite en Italie pour y entendre les trois plus fameux Pythagoriciens de ce temps-là, qui étaient Philolaüs, Architas de Tarente, et Euritus. Il ne se contenta pas de tout ce qu'il avait pu apprendre de ces grands maîtres, il alla encore en Egypte pour

s'instruire auprès des docteurs et prêtres du pays ; et il avait même le dessein de passer aux Indes et de consulter les Mages , si les troubles qu'il y avait alors en Asie ne l'en eussent empêché.

Etant revenu à Athènes après toutes ces courses, il établit sa demeure dans un canton appelé l'Académie, lieu malsain, et qu'il choisit exprès, comme un correctif nécessaire à son trop d'embonpoint et de santé. Le remède opéra en effet; car il y eut d'abord une fièvre quarte qui lui dura un an et demi : mais il fit si bien par sa sobriété et son régime qu'il surmonta cette fièvre, et que sa santé en fut ensuite plus forte et plus inaltérable.

Il alla trois fois à la guerre. La première à Tanagre, la seconde à Corinthe, et la troisième à Délos, et dans cette dernière guerre son parti eut la victoire. Il fut aussi trois fois en Sicile, la première par curiosité, et en partie pour y voir par lui-même les embrasemens du Mont Etna. Il avait quarante ans pour lors : il alla à la cour du vieux Denis le tyran qui avait souhaité de le voir. La liberté avec laquelle il lui parla sur la tyrannie, pensa lui coûter la vie qu'il lui aurait fait perdre, si Dion et Aristomène n'eussent demandé grâce pour lui. Mais il le mit du

moins entre les mains de Polides, ambassadeur des Lacédémoniens auprès de lui, et qu'il chargea de le vendre comme un esclave. Cet ambassadeur le mena à Egine, où il le vendit. Ceux d'Egine avaient fait une loi par laquelle il était défendu, sous peine de la vie, à aucun Athénien de passer dans leur île. Ce fut sous prétexte de cette loi, qu'un certain Charmander l'accusa comme coupable de mort: mais quelques-uns ayant allégué que la loi avait été faite contre des hommes, et non pas contre des philosophes, on voulut bien se payer de cette distinction, et l'on se contenta de le vendre. Heureusement pour lui, Anicéris de Cyrène s'étant trouvé pour lors dans le pays, il l'acheta au prix de vingt mines, et le renvoya à Athènes pour le rendre à ses amis. Pour Polides, le Lacédémonien, qui l'avait vendu le premier, il fut défait par Cabrias, et périt ensuite dans les flots, en punition de ce qu'il avait fait souffrir au philosophe Platon, comme on prétend qu'un démon le lui déclara lui-même. Le vieux Denis, sachant qu'il était retourné à Athènes, eut peur qu'il ne se vengeât de lui en le décriant : il lui écrivit même pour lui demander grâce en quelque sorte. Platon lui répondit qu'il pouvait se tenir

tranquille là-dessus, et que la philosophie lui donnait trop d'occupation pour lui laisser le temps de penser à lui. Quelques ennemis lui ayant reproché qu'il avait été abandonné par Denis le tyran : Ce n'est point Denis, dit-il, qui a abandonné Platon; c'est Platon qui a abandonné Denis.

Il passa une seconde fois en Sicile, durant le règne de Denis le jeune, espérant de réduire ce tyran à rendre la liberté à ses concitoyens, ou du moins à gouverner ses sujets avec douceur : mais après y avoir fait un séjour de quatre mois, comme il vit que ce tyran, loin de profiter de ses leçons, avait exilé Dion, et continuait à exercer sa tyrannie sur le même pied que son père, il retourna à Athènes, malgré les instances du tyran qui avait toutes sortes d'égards pour lui, et qui fit tout ce qu'il put pour le retenir. Il y retourna encore une troisième fois, pour demander au tyran le retour de Dion, et l'engager à se dépouiller de sa puissance souveraine; mais comme Denis, après lui avoir promis de le faire, n'en venait point à l'effet, il lui reprocha son manquement de parole, et l'irrita tellement, qu'il courut risque de sa vie; et peut-être l'aurait-il perdue, si Architas de Tarente n'eût envoyé un ambassadeur exprès pour le

redemander au tyran, avec un vaisseau pour le ramener. Denys, à la prière d'Architas, ne lui permit pas seulement de se retirer; mais il fit encore mettre dans le vaisseau toutes les provisions nécessaires pour le voyage. Platon se retira pour lors à Athènes pour n'en plus sortir; il y fut reçu avec des distinctions extraordinaires; mais quoiqu'on le pressât fort d'entrer dans le gouvernement, il le refusa, ne croyant point qu'il y eût rien de bon à y faire au milieu du déréglement des mœurs qui avait prévalu. Mais rien ne marque mieux la haute estime où il était dans toute la Grèce, que ce qui lui arriva aux jeux olympiques. Il y fut reçu comme un dieu descendu du ciel; et tous ces différens peuples de la Grèce, toujours si avides des spectacles, et que la magnificence des jeux olympiques y avait attirés de tous côtés, abandonnèrent et les courses de chariots, et les combats des athlètes, pour ne s'occuper que du plaisir de voir un homme dont ils avaient entendu dire tant de merveilles.

Il passa toute sa vie dans le célibat, et se tint toujours dans les règles de la continence et de la sobriété la plus exacte. Il était si retenu, même dès sa jeunesse, qu'on ne le vit jamais rire que fort mo-

dérément; et il fut toujours si maître de ses passions, qu'on ne le vit jamais en colère. Sur quoi on rapporte qu'un jeune homme, qui avait été élevé auprès de lui, étant ensuite retourné chez ses parens, fut si surpris un jour de voir son père en colère, qu'il ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais rien vu de semblable chez Platon. Il ne lui arriva qu'une fois d'être un peu ému contre un de ses esclaves qui avait fait une faute considérable. Il le fit châtier par un autre, en disant que, comme il était un peu en colère, il n'était pas en état de le punir lui-même. Quoiqu'il fût naturellement mélancolique et d'un génie fort méditatif, comme l'écrit Aristote, il avait cependant de la douceur et une sorte d'enjouement, et se plaisait à faire des petites railleries innocentes : il conseilla à Xénocrate et à Dion, dont le caractère lui paraissait trop sévère, de sacrifier aux Grâces pour devenir d'une humeur plus agréable.

Il eut plusieurs disciples, dont les plus distingués furent Speusippe, son neveu du côté de Potone, sa sœur, qui avait épousé Eurimedon ; Xénocrate, Calcédonien, et le célèbre Aristote. On prétend que Théophraste fut encore du nombre de ses auditeurs, et que Démosthène le

regarda toujours comme son maître. En effet, ce dernier s'étant retiré dans un asile, pour se sauver des mains d'Antipater; comme Archias, qu'Antipater avait envoyé pour le prendre, lui promettait la vie pour l'engager à sortir de son asile : A Dieu ne plaise, dit-il, qu'après avoir entendu Xénocrate et Platon, sur l'immortalité de l'ame, je puisse préférer une vie honteuse à une mort honnête ! On compte aussi deux femmes au nombre de ses disciples; l'une fut Lasthénie de Mantinée, et l'autre Axiothée de Phlyasie, qui toutes deux avaient coutume de porter des habits d'hommes, comme plus convenables à la philosophie dont elles faisaient profession. Il faisait tant de cas de la géométrie, et la croyait si nécessaire à un philosophe, qu'il avait fait mettre cette inscription au-dessus du vestibule de l'Académie : *Que personne n'entre ici, s'il n'est versé dans la géométrie.*

Tous les ouvrages de Platon, hors ses lettres, qui ne nous restent qu'au nombre de douze, sont en forme de dialogues. On peut diviser ces dialogues en trois espèces; dans les uns il réfute les sophistes, dans d'autres il cherche à instruire la jeunesse, et la troisième espèce est de ceux qui sont propres aux personnes déjà mûres. Il y a

encore une autre distinction à faire entre ces dialogues : car tout ce que Platon dit comme de lui-même dans ses lettres, dans ses livres des lois , et dans son *Epinomis*, il le donne comme sa véritable et propre doctrine ; mais pour ce qu'il dit dans les autres dialogues sous des noms empruntés, comme sous ceux de Socrate, de Timée, de Parménide , ou de Zénon , il ne le donne que comme probable, et sans s'en rendre garant. Quoique ce qu'il fait dire à Socrate dans ses dialogues, soit tout-à-fait dans le goût et selon la méthode que suivait Socrate en disputant, il ne faut pas croire que ce soient toujours les véritables sentimens de Socrate, puisque ce philosophe ayant lu le dialogue intitulé : *Lisis, de l'Amitié* , que Platon avait composé du vivant de Socrate, il ne put s'empêcher de s'inscrire en faux sur ce dialogue , en disant : « Dieux immortels ! que ce jeune » homme m'en fait dire , à quoi je n'ai » jamais pensé. »

Le style de Platon, selon le témoignage d'Aristote, son disciple, tenait, pour ainsi dire, le milieu entre l'élévation de la poésie et la simplicité de la prose. Cicéron le trouvait si noble, qu'il n'a point fait difficulté de dire que, si Jupiter avait voulu parler le langage des hommes, il ne se serait pas

exprimé autrement que Platon. Panætius avait coutume de l'appeler l'Homère des philosophes ; ce qui revient au jugement qu'en porta depuis Quintilien, qui, en parlant de son éloquence, la traite de divine et d'Homérique.

Il se fit un système de doctrine, composé des opinions de trois philosophes. Il donna dans les sentimens d'Héraclite, pour ce qui regarde la physique et les choses qui tombent sous le sens ; il suivit Pythagore dans la métaphysique, et ce qui ne tombe que sous l'intelligence : pour ce qui touche la politique et la morale, il mettait Socrate au-dessus de tous, et s'attacha uniquement à sa doctrine.

Platon, selon ce que rapporte Plutarque, au premier livre des Opinions des philosophes, chap. 3, admettait trois principes ; Dieu, la matière, et l'idée : Dieu, comme l'intelligence universelle ; la matière, comme le premier suppôt de la génération et de la corruption ; l'idée, comme une substance incorporelle et résidente dans l'entendement de Dieu. Il reconnaissait, à la vérité, que le monde était l'ouvrage d'un Dieu créateur ; mais il n'entendait pas, par le nom de création, une création proprement dite : car il supposait que Dieu n'avait fait que former et bâtir, pour ainsi dire, le monde

d'une manière préexistante, et qui était de toute éternité : de sorte que ce Dieu créateur n'est, selon lui, à l'égard du monde qu'il a créé en débrouillant le chaos, et en donnant une forme à une matière brute, que ce que sont un architecte et des maçons qui, en taillant et en arrangeant dans un certain ordre des pierres brutes, en forment une maison.

On a toujours cru que Platon avait eu connaissance du vrai Dieu, soit par les lumières de son esprit, soit par celles qu'il avait pu tirer des livres des Hébreux; mais il faut convenir aussi qu'il a été du nombre de ceux dont parle S. Paul, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans la vanité de leurs sentimens. En effet, il établit dans son *Epinomis*, trois sortes de Dieux; des Dieux supérieurs, des Dieux inférieurs, et des Dieux mitoyens. Les supérieurs, selon lui, habitent le ciel, et sont si élevés au-dessus des hommes et par l'excellence de leur nature et par le lieu qu'ils habitent, que les hommes ne peuvent avoir commerce avec eux que par l'entremise des Dieux mitoyens, qui habitent l'air, et qu'il appelle Démons. Ceux-ci sont comme les ministres des Dieux supérieurs, à l'égard des hommes ; ils

portent aux hommes l'ordre des Dieux, et portent aux Dieux les offrandes et les vœux des hommes ; ils gouvernent le monde chacun dans leur département, président aux oracles et aux divinations, sont les auteurs de tous les miracles qui se font, et des prodiges qui arrivent. Il y a toute apparence que Platon n'a imaginé cette seconde espèce de Dieux, que sur ce qui est dit des Anges dans l'Ecriture, et dont il avait eu quelque connaissance. Il admet encore une troisième espèce de Dieux, mais inférieurs aux seconds : il les place dans les rivières, il se contente de les qualifier de demi-Dieux mitoyens. Il prétend même que tous les élémens et toutes les parties de l'univers, sont remplis de ces demi-Dieux, qui, selon lui, se font voir quelquefois, et se dérobent ensuite à notre vue. Voilà vraisemblablement sur quoi sont fondés les Sylphes, les Salamandres, et les Gnomes de la cabale (1).

Platon enseignait aussi la métempsycose, qu'il avait prise de Pythagore, et ensuite tournée à sa manière, comme on peut le voir dans ses dialogues, intitulés Phèdre, Phædon, Timée, et autres.

---

(1) On appelle ainsi l'art chimérique de commercer avec les peuples élémentaires.

Quoique Platon ait fait un fort beau dialogue sur l'immortalité de l'ame, cependant il est tombé sur cette matière, dans de grandes erreurs; soit par rapport à la substance de l'ame qu'il croyait composée de deux parties, l'une spirituelle, et l'autre corporelle; soit par rapport à son origine, prétendant que les ames étaient préexistantes au corps, et que tirées du ciel, pour animer successivement différens corps, elles retournaient au ciel après avoir été purifiées; d'où, au bout d'un certain nombre d'années, elles étaient encore employées à animer successivement différens corps; de sorte que ce n'était qu'un cercle continuel de souillures et de purifications, de retours au ciel et de retours sur la terre dans les corps qu'elles animaient. Comme il croyait que ces ames n'oubliaient pas entièrement ce qu'elles avaient éprouvé dans les différens corps qu'elles avaient animés, il prétendait que les connaissances qu'elles acquéraient, étaient moins de nouvelles connaissances, que des réminiscences de ce qu'elles avaient su autrefois; et il fondait sur ces réminiscences prétendues, son dogme de la préexistence des ames.

Mais sans nous étendre davantage sur les opinions de ce philosophe, qu'il ne nous a exposées que d'une manière fort

enveloppée, il suffit de dire que sa doctrine, sur bien des points, parut si neuve et si relevée, qu'elle lui mérita de son temps, le nom de Divin, et le fit regarder presque comme un Dieu après sa mort.

Il mourut la première année de la 108.e Olympiade, à l'âge de 81 ans, et le même jour qu'il était né.

ANTISTHÈNE.

Il fut disciple de Socrate, contemporain de Platon, et des autres disciples de Socrate.

Les disciples de Socrate, après la mort de leur maître, se divisèrent en trois sectes différentes, qu'on nomma Cyniques, Académiques et Cyrénaïques.

Antisthène fut chef des Cyniques. On rapporte différens sujets pourquoi ces philosophes furent appelés Cyniques : les uns disent que c'était parce qu'ils vivaient comme des chiens ; et d'autres, parce que ce lieu où Antisthène enseignait, était peu éloigné d'une des portes d'Athènes, qu'on appelait des Cynosargues.

Antisthène était fils d'un Athénien de même nom, et d'une esclave. Quand on lui reprochait que sa mère était de Phrygie : Qu'importe, disait-il, Cybèle, la mère des Dieux, n'était-elle pas aussi de ce pays-là ?

Il fut d'abord disciple de l'orateur Gorgias ; ensuite il enseigna quelque temps en particulier ; et comme il parlait fort éloquemment, on accourait de plusieurs endroits pour l'écouter. La grande réputation de Socrate lui donna envie de l'aller en-

tendre. Il en revint tellement charmé, qu'il lui mena tous ses disciples. Il les pria tous de vouloir être ses camarades, dans l'école de Socrate, et résolut de n'en plus prendre dans la suite. Il demeurait au port de Pyrée, et faisait tous les jours quarante stades (1) pour avoir le plaisir de voir et d'entendre Socrate.

Antisthène était un homme austère, qui vivait d'une manière très-dure. Il priait les dieux de lui envoyer plutôt la folie que l'attachement aux plaisirs sensuels. Il traitait sévèrement ses disciples. Quand quelqu'un lui en demandait la raison : Les médecins, disait-il, ne font-ils pas la même chose à l'égard des malades ?

C'est lui qui a commencé à porter un grand manteau double, une besace, et un bâton, qui furent depuis tout le meuble des Cyniques, et les seules richesses qu'ils souhaitaient pour disputer la félicité avec Jupiter même.

Il laissait croître sa barbe, sans y toucher jamais, et était toujours fort négligé dans ses habits.

Il ne s'attachait qu'à la morale, et disait que toutes les autres sciences étaient entièrement inutiles.

---

(1) Le stade était de cent vingt-cinq pas géométriques: ainsi la distance était de cinq milles romains.

Il faisait consister le souverain bien à suivre la vertu et à mépriser le faste.

Tous les Cyniques vivaient très-durement. Ils ne mangeaient ordinairement que des fruits et des légumes. Ils ne buvaient que de l'eau, et ne s'embarrassaient pas de coucher sur la terre. Ils disaient que le propre des dieux était de n'avoir besoin de rien ; et que les gens qui avaient le moins de besoins, étaient ceux qui approchaient le plus près de la Divinité. Ils se faisaient gloire tous de mépriser les richesses, la noblesse, et tous les autres avantages de la nature, ou de la fortune. Au reste, c'étaient des gens effrontés qui n'avaient honte de rien, non pas même des choses les plus infâmes. Ils ne connaissaient aucune bienséance, et n'avaient aucun égard pour personne.

Antisthène avait l'esprit subtil, et était si agréable en compagnie, qu'il tournait toute l'assemblée comme il lui plaisait.

Il signala son courage à la bataille de Tanagra, où il se distingua fort. Socrate en eut beaucoup de joie ; et quelque temps après, on lui vint dire, comme une espèce de reproche, que la mère d'Antisthène était Phrygienne. Comment, répondit-il, croiriez-vous qu'un si grand homme pût naître du mariage d'un Athénien avec une Athé-

nienne ? Socrate ne put cependant s'empêcher de lui reprocher son orgueil par la suite.

Il l'aperçut un jour tournant son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui était déchiré. O Antisthène, s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau !

Quand Antisthène entendait que les Athéniens se vantaient d'être originaires du pays qu'ils habitaient, il leur disait en se moquant d'eux : Cela vous est commun avec les tortues et les limaçons ; car ils demeurent perpétuellement dans les lieux où ils naissent.

Antisthène disait que la science la plus nécessaire était de désapprendre le mal.

Un homme vint un jour lui présenter son fils pour être son disciple, et lui dit : De quelle chose mon fils a-t-il besoin présentement ? C'est, répondit Antisthène, d'un livre neuf, d'une plume neuve, et de tablettes neuves ; pour lui faire connaître que l'esprit de son fils devait être comme une cire nouvelle, qui n'aurait encore reçu aucune impression.

On lui demanda une fois ce qui était le plus à souhaiter au monde ? C'est répondit-il, de mourir heureux.

Il était irrité contre les envieux qui sont

continuellement rongés par leur propre humeur, comme le fer par la rouille qu'il produit. Il croyait que si on était obligé de choisir, il vaudrait beaucoup mieux devenir corbeau qu'envieux, parce que les corbeaux ne déchirent que les morts, au lieu que les envieux déchirent les vivans.

Quelqu'un lui dit un jour que la guerre emportait bien des malheureux. Cela est vrai, répondit Antisthène; mais elle en fait beaucoup plus qu'elle n'en emporte.

Quand on le priait de donner une idée de la Divinité, il répondait qu'il n'y avait aucun être qui lui ressemblât, et qu'ainsi c'était une folie de s'attacher à la vouloir connaître par quelque représentation sensible.

Il voulait que chacun respectât ses ennemis, parce que ce sont eux qui s'aperçoivent les premiers de nos défauts, et qui les publient; et qu'en ce cas-là, ils nous sont beaucoup plus utiles que nos amis, parce qu'ils nous donnent occasion de nous corriger.

Il disait qu'il fallait beaucoup plus estimer un ami honnête homme, qu'un parent, parce que les liens de la vertu sont beaucoup plus forts que ceux du sang.

Qu'il était bien plus à propos d'être d'un petit nombre de sages contre une

grande multitude de fous, que d'être joint avec une grande multitude de fous contre un petit nombre de sages.

Il entendit un jour que certains malhonnêtes gens le louaient : Bons dieux, dit-il, qu'ai-je fait de mal ?

Il croyait que le sage n'était pas obligé de vivre selon les lois, mais selon les règles de la vertu.

Que rien ne lui devait être nouveau ni fâcheux, parce qu'il devait prévoir longtemps auparavant tout ce qui pouvait arriver, et être prêt à tout événement.

Il disait que la noblesse et la sagesse étaient la même chose, et que par conséquent, il n'y avait pas d'autre noble que le sage.

Que la prudence était un mur très-fort, qu'on ne pouvait ni rompre, ni surprendre.

Que le moyen le plus sûr de s'immortaliser était de vivre saintement ; et que pour être content dans le monde, on n'avait besoin que des forces de Socrate.

Un jour un homme s'avisa de lui demander quelle sorte de femme il devait prendre? Si tu en prends une laide, lui dit-il, elle ne tardera guère à te déplaire ; si tu en prends une belle, elle sera commune.

Il vit un jour un adultère qui s'enfuyait :

Malheureux, s'écria Antisthène, combien aurais-tu évité de dangers avec une obole !

Il exhortait ses disciples à faire provision de choses qu'aucun naufrage ne leur pût jamais faire perdre.

Quand il avait un ennemi, il lui souhaitait toutes sortes de biens, excepté la sagesse.

Si quelqu'un lui parlait de la vie délicieuse : Bons dieux, disait-il, que ce ne soit que pour les enfans de nos ennemis !

Dès qu'il voyait une femme bien parée, il s'en allait aussitôt dans sa maison, et priait son mari de lui montrer ses armes et son cheval : s'il trouvait tout en bon état, il permettait à la femme de faire tout ce qu'elle voudrait, parce qu'elle avait un mari en état de la défendre ; s'il ne trouvait pas un bon équipage, il conseillait à la femme d'ôter tous ses ornemens, de crainte de devenir la proie du premier qui voudrait lui faire violence.

Il avertit un jour les Athéniens d'atteler indifféremment à la charrue des ânes et des chevaux, sans aucune distinction. Cela ne sera pas bien, lui dit-on ; car les ânes ne sont pas propres à labourer la terre. Qu'importe, répondit Antisthène ; quand vous élisez des magistrats, regardez-vous s'ils sont propres à gouverner, ou s'ils ne

le sont pas ? Il suffit que vous les choisissiez.

On lui dit un jour que Platon parlait mal de lui : Cela m'est commun avec les rois, répondit-il, de recevoir des injures de ceux à qui on fait du bien.

Il disait que c'était une chose bien ridicule de prendre tant de peine à nettoyer le froment d'ivraie, et les armées de soldats inutiles, pendant qu'on ne songeait pas à bannir les envieux de la République.

Quand on lui reprochait qu'il voyait souvent des gens de mauvaise vie : Qu'importe ? répondait-il : les médecins voient bien tous les jours des malades, et ils ne prennent pas la fièvre.

Antisthène était très-patient ; il exhortait ses disciples à souffrir, sans s'émouvoir, toutes les injures qu'on leur dirait.

Il blâmait très-fort Platon, qu'il accusait d'aimer le faste et la grandeur, et il ne manquait jamais de le railler sur ce sujet.

Quand quelqu'un lui demandait quel profit il avait tiré de sa philosophie : C'est, répondait-il, de pouvoir m'entretenir avec moi-même, et de faire volontairement ce que les autres ne font que par contrainte.

Antisthène conserva toujours une grande reconnaissance envers Socrate, son maître. Il semble même que ce fut lui qui vengea

sa mort; car, comme plusieurs gens étaient venus exprès des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, Antisthène les mena chez Anyte : Tenez, leur dit-il, cet homme-ci est beaucoup plus sage que Socrate, car, c'est lui qui l'a accusé. Le souvenir de Socrate fit tant d'impression sur ceux qui étaient présens, qu'ils chassèrent aussitôt Anyte hors de la ville. Ils se saisirent de Mélyte, qui était l'autre accusateur de Socrate, et le firent mourir.

Antisthène tomba malade d'une phthisie. Il semble que l'envie de vivre lui fît préférer un état languissant à une mort prompte ; car Diogène, son disciple, entra un jour dans sa chambre, un poignard sous son manteau ; Antisthène lui dit : Ah ! qui est-ce qui me délivrera des maux que je souffre ? Diogène tira son poignard : Ce sera celui-ci, lui dit-il. Je cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie. Il y a apparence qu'Antisthène se vantait qu'Hercule avait été l'instituteur des Cyniques ; car le poëte Ausone, dans ses épigrammes, le fait parler ainsi :

Inventor primus Cynices ego. Quæ ratio isthæc ?
Alcides multò dicitur esse prior.
Alcidâ quondam fuer am doctore secundus ;
Nunc ego sum Cynices primus, et ille Deus.

ARISTIPPE,

Contemporain de Platon, vivait sous la 96.e Olympiade.

Aristippe était originaire de Cyrène, dans la Lybie. La grande réputation de Socrate lui fit quitter son pays pour venir s'établir à Athènes, afin d'avoir le plaisir de l'entendre. Il fut un des principaux disciples de ce philosophe; mais il mena une vie fort opposée aux préceptes qu'on enseignait dans cette excellente école. C'est lui qui est l'auteur de la secte qu'on nomme des Cyrénaïques, à cause qu'Aristippe, leur maître, était de la ville de Cyrène.

Aristippe avait l'esprit fort brillant et les réparties vives; il parlait agréablement, et trouvait toujours quelques plaisanteries sur la moindre chose; il ne songeait uniquement qu'à flatter les rois et les grands seigneurs; il était toujours prêt à faire tout ce qu'ils souhaitaient; il les faisait rire, et tirait d'eux tout ce qu'il voulait; il tournait en raillerie toutes les insultes et les infamies qu'ils lui faisaient; en sorte qu'il leur était impossible de le mettre mal avec eux, quand même ils l'au-

raient voulu. Il était si adroit et si insinuant, qu'il venait aisément à bout de tout ce qu'il entreprenait. Il avait l'esprit égal dans toute sorte d'état où il se trouvait, sans se soucier d'aucune bienséance. Platon lui disait quelquefois : O Aristippe, dans tout l'univers il n'y a que toi qui sache faire aussi bonne contenance sous de vieux haillons, que sous une magnifique robe de pourpre.

Horace, parlant de ce philosophe, dit qu'il savait jouer toutes sortes de personnages, et qu'il était content du peu qu'il possédait, dans le temps même qu'il cherchait à avoir davantage.

Toutes ces qualités l'avaient rendu fort agréable à Denys le tyran ; en sorte qu'il était mieux dans son esprit que tous les autres courtisans ensemble. Aristippe allait souvent à Syracuse pour y faire bonne chère avec lui. Dès qu'il commençait à s'y ennuyer, il allait chez d'autres grands seigneurs ; et, comme il passait toute sa vie dans les cours des princes, c'était le sujet pour lequel Diogène le cynique, qui vivait de son temps, ne l'appelait jamais que chien royal.

Un jour Denys lui cracha au visage : cela fit de la peine à quelqu'un de la compagnie ; Aristippe n'en fit que rire. Voilà bien de

quoi se plaindre ! les pêcheurs, pour attraper un petit poisson, se laissent bien mouiller jusqu'à la peau ; et moi, pour prendre une baleine, je ne souffrirais pas qu'on me jetât un peu de salive au visage !

Une autre fois Denys était mécontent de lui. Quand on fut prêt à se mettre à table, il voulut qu'Aristippe se mît à la dernière place. Aristippe ne s'en chagrina point : Apparemment, lui dit-il, que vous avez dessein d'honorer cette place-là ?

Aristippe fut le premier des disciples de Socrate qui commença d'exiger certaine rétribution de ceux qu'il enseignait ; et, pour autoriser cette coutume, un jour il envoya 20 mines (1) à Socrate. Socrate ne les voulut pas recevoir, et fut assez mécontent, pendant qu'il vécut, de la conduite que tenait son disciple ; mais il ne paraît pas qu'Aristippe s'en mît en peine. Quand on lui faisait des reproches, et qu'on lui opposait la générosité de son maître, qui n'avait jamais rien exigé de personne, il répondait : Ah ! cela est bien différent ! Tous les plus grands seigneurs d'Athènes se faisaient gloire de fournir à Socrate toutes les choses dont il avait besoin ; en sorte que Socrate était obligé d'en

---

(1) La mine équivaut à 1000 liv. tournois.

renvoyer la plus grande partie ; et moi, à peine ai-je un méchant esclave qui songe à moi.

Certain homme lui amena son fils pour l'instruire, et le pria d'en avoir grand soin. Aristippe lui demanda 50 drachmes (1). Comment, cinquante drachmes ! répondit le père de l'enfant ; et il ne faudrait que cela pour acheter un esclave ! Hé bien, va-t-en l'acheter, répondit Aristippe, et tu en auras deux. Ce n'était pas pourtant qu'Aristippe fût avare ; au contraire ; il ne voulait avoir d'argent que pour le dépenser, et que pour montrer la manière dont il fallait s'en servir.

Un jour, comme il passait la mer, quelqu'un l'avertit que le vaisseau dans lequel il passait appartenait à des corsaires. Aristippe tira de sa poche tout l'argent qu'il avait ; il fit semblant de le compter, et le laissa tomber exprès dans la mer ; il fit aussitôt un grand soupir, comme si le sac lui eût échappé des mains, et dit tout bas : Il vaut mieux qu'Aristippe perde son argent, que de périr lui-même à cause de son argent.

Une autre fois il s'aperçut que son esclave, qui le suivait, ne pouvait pas mar-

---

(1) La drachme valait une livre tournois.

cher si vîte que lui, à cause de l'argent dont il était chargé. Jette tout ce que tu as de trop, lui dit-il, et ne porte que ce que tu pourras.

Horace, parlant des gens qui mettent tout leur avantage dans les richesses, leur oppose Aristippe.

Aristippe aimait fort la bonne chère, et n'épargnait rien quand il s'agissait d'un bon morceau. Un jour il acheta une perdrix cinquante drachmes ; quelqu'un ne put s'empêcher de blâmer cet excès. Si cette perdrix ne coûtait qu'une obole, ne l'achèterais-tu pas ? Assurément, répondit l'autre. Et moi, répliqua Aristippe, j'estime encore moins cinquante drachmes que toi une obole.

Une autre fois il acheta très-cher quelques friandises. Certain homme qui se trouva là voulut lui en faire des réprimandes. Ne donnerais-tu pas bien trois obole de tout cela ? dit Aristippe. Oui, répondit-il. Hé bien, répliqua Aristippe, je ne suis donc pas encore si gourmand que tu es avare.

Quand on lui reprochait qu'il vivait trop splendidement, il disait : Si la bonne chère était blâmable, on ne ferait pas de si grands festins dans toutes les fêtes des dieux.

Platon même, qui passait pour être

assez magnifique, ne put s'empêcher une fois de l'avertir qu'il vivait trop délicieusement. Aristippe lui dit : Crois-tu que Denys soit honnête homme ? Oui, répondit Platon. Hé bien, reprit Aristippe, il vit encore plus délicieusement que moi ; et ainsi, rien n'empêche qu'on ne soit honnête homme, quoiqu'on fasse bonne chère.

Diogène était un jour à laver des herbes, selon sa coutume ; il vit passer Aristippe : Si tu savais te contenter avec des herbes comme moi, lui dit-il, tu ne te mettrais guère en peine d'aller faire ta cour aux rois. Et toi, répondit Aristippe, si tu savais l'art de bien faire ta cour aux rois, tu ne tarderais guère à ne plus aimer tes herbes.

Un jour Denys fit venir trois belles courtisanes devant Aristippe, et lui permit de choisir celle qui lui plairait davantage. Aristippe les prit toutes les trois. Le choix n'est pas sûr, dit-il ; vous savez bien tous les malheurs qui ont suivi celui de Pâris ; deux peuvent plus faire de mal qu'on ne saurait jamais faire de bien. Il les amena jusqu'au vestibule de la maison, et les renvoya aussitôt.

Denys lui dit une autre fois : Pourquoi voit-on perpétuellement des philosophes chez

chez les grands seigneurs, et qu'on ne voit jamais les grands seigneurs chez des philosophes ? C'est, répondit Aristippe, parce que les philosophes connaissent bien les choses dont ils ont besoin, et que les grands seigneurs ne les connaissent pas.

Certain homme lui fit encore la même question dans un autre temps : On voit les médecins chez les malades, et cependant il n'y a personne qui n'aime mieux traiter un malade que d'être malade lui-même, répondit-il.

Aristippe disait que c'était une très-belle chose que de modérer ses passions, mais non pas de les déraciner tout-à-fait : que ce n'était pas un crime de jouir des plaisirs, pourvu qu'on n'en fût pas esclave ; et c'est de là que, quand on le raillait sur le commerce qu'il avait avec la courtisane Laïs, il disait : Il est vrai que je possède Laïs ; mais Laïs ne me possède pas.

Comme il entrait un jour chez cette courtisane, un de ses disciples qui l'accompagnait en eut honte. Aristippe s'aperçut qu'il rougissait : Mon ami, lui dit-il, ce n'est pas d'y entrer dont on doit rougir, mais c'est de n'en pouvoir sortir.

Un jour le philosophe Polyxène le vint voir ; il aperçut en entrant un très-grand festin, et plusieurs dames magnifiquement

parées. Il s'emporta aussitôt, et se mit à déclamer contre un si grand luxe. Aristippe lui demanda fort honnêtement s'il voulait se mettre à table avec eux : Je le veux bien, répondit Polyxène. Comment ! lui réplique Aristippe, pourquoi fais-tu tant de bruit ? Ce n'est donc pas la bonne chère ni la compagnie que tu blâmes ? Hé ! ce n'est que la dépense.

Aristippe avait eu autrefois certain différend avec Eschines. Cela les avait tellement refroidis, qu'ils ne s'étaient point vus depuis ce temps-là. Aristippe s'en alla chez Eschines : Et bien, lui dit-il, ne nous raccommoderons-nous jamais? Veux-tu attendre que tout le monde se moque de nous, et que les parasites en fassent rire ceux chez qui ils iront manger ; Cela me fait un grand plaisir, répondit Eschines, et je consens de tout mon cœur à cette réconciliation. Souviens-toi donc, continua Aristippe, que c'est moi qui t'ai prévenu, quoique je sois ton aîné.

Un jour Denys fit un grand festin, et sur la fin il voulut que chacun s'habillât d'une longue robe pourpre, et qu'on dansât au milieu d'une salle. Platon n'en voulut rien faire. Il dit qu'il était homme, et qu'un habit si efféminé ne lui convenait pas. Aristippe n'en fit aucune difficulté.

Il commença à danser avec la robe, et dit gaillardement : On en fait bien d'autres dans les fêtes de Bacchus, et cependant on ne s'y corrompt pas, quand on ne l'est pas d'ailleurs.

Une autre fois il priait Denys pour un de ses meilleurs amis. Denys le repoussait, et ne voulait pas lui accorder la grâce qu'il lui demandait. Aristippe se jeta à ses pieds. Quelqu'un trouva fort à redire à cette bassesse : Ce n'est pas ma faute, répondit Aristippe ; c'est celle de Denys qui a les oreilles aux pieds.

Comme il était à Syracuse, Simus Phrygien, trésorier de Denys, lui montrait son superbe palais, et en se promenant, il lui faisait remarquer la magnificence des planchers. Aristippe se mit à tousser ; puis il cracha sur la figure de Simus. Simus voulut se mettre en colère : Mon ami, lui dit Aristippe, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher. Quelques-uns attribuent cette aventure, ou une pareille, à Diogène. Ils en étaient fort capables l'un et l'autre.

Certain homme se mit un jour à lui dire des injures. Aristippe s'en alla. L'autre le poursuivait, et lui disait : Tu t'en vas ? scélérat ! C'est que tu as le pouvoir de me dire des injures, répondit Aristippe;

mais moi, il ne m'est pas permis de les écouter.

Une autre fois, comme il passait à Corinthe, il s'éleva tout d'un coup une furieuse tempête. Aristippe avait bien peur de périr. Quelqu'un de ceux qui étaient dans le vaisseau ne put s'empêcher de se moquer de lui. Nous autres ignorans, dit-il, nous ne craignons rien ; et vous autres, grands philosophes, pourquoi tremblez-vous si fort ? C'est, répondit Aristippe, que nous ne craignons pas pour la même ame, et qu'il y a bien de la différence entre ce que nous avons à perdre.

Quand on lui demandait quelle différence il y avait entre un homme savant et un ignorant, il disait qu'il fallait les dépouiller l'un et l'autre, et les envoyer tout nus chez des étrangers, qu'on ne tarderait guère à s'en apercevoir.

Il croyait qu'il valait beaucoup mieux être pauvre qu'ignorant, parce qu'un pauvre ne manquait que d'argent, au lieu qu'un ignorant manquait d'humanité, et qu'il était à l'égard d'un habile homme, ce qu'un cheval indompté était à l'égard d'un cheval dompté.

Quand on lui reprochait qu'il négligeait son fils, et qu'il le rejetait, comme s'il n'était pas sorti de lui : Qu'importe,

répondait Aristippe ; personne n'ignore que la vermine et la pituite ne naissent de nous, et cependant cesse-t-on de la chasser?

Un jour Denys donna de l'argent à Aristippe, et un livre à Platon. Quelqu'un voulut blâmer Aristippe sur la différence de ce présent ; il répondit : J'ai besoin d'argent, et Platon de livres.

Une autre fois Aristippe demanda un talent à Denys. Denys lui dit : Tu m'as autrefois assuré que les sages ne manquaient jamais d'argent. Commencez par m'en donner, répondit Aristippe, ensuite nous examinerons cela. Denys lui en donna. Eh bien, continua Aristippe, ne voyez-vous pas bien à présent que je n'en ai plus de besoin ?

Comme Aristippe allait souvent à Syracuse, Denys s'avisa un jour de lui demander ce qu'il venait faire. Je viens pour vous donner ce que j'ai, répondit Aristippe, et pour recevoir en échange ce que vous avez.

Quand quelqu'un lui reprochait qu'il quittait Socrate pour aller chez Denys, il disait : Quand j'avais besoin de sagesse, j'allais chez Socrate ; et à présent que j'ai besoin d'argent, je vais chez Denys.

Il vit un jour un jeune homme qui était fort glorieux de savoir bien nager. N'as-tu

pas de honte, lui dit-il, de tirer vanité de si peu de chose ? Les dauphins nagent encore mieux que toi.

Quand on lui demandait ce qu'il avait tiré de sa philosophie : C'est, dit-il, de savoir parler librement à toutes sortes de gens.

Vous autres philosophes, lui dit quelqu'un, quel avantage avez-vous au-dessus des autres ? C'est que, quand il n'y aurait point de lois, répondit Aristippe, nous vivrions toujours de la même manière.

Les Cyrénaïques ne s'attachaient qu'à la morale, et très-peu à la logique ; ils négligeaient la physique, parce qu'ils en supposaient la connaissance impossible.

Ils croyaient que la fin de toutes les actions des hommes devait être le plaisir ; non pas une privation de douleur, mais un plaisir réel, qui consiste dans le mouvement. Ils admettaient deux différens mouvemens dans l'ame ; l'un doux, qui faisait le plaisir ; l'autre violent, qui faisait la douleur. Ils disaient que puisque tout le monde se portait naturellement vers l'un et fuyait l'autre, cela prouvait manifestement que le plaisir était la fin de l'homme. Ils considéraient l'état d'indolence comme un sommeil qui ne doit pas être mis au rang des plaisirs ni des douleurs. Ils ne fai-

saient état de la vertu qu'autant qu'elle pouvait servir à la volupté, comme on n'estime une médecine que parce qu'elle est utile à la santé. Ils disaient que la fin différait de la béatitude, en ce que la fin d'une action n'était que la vue d'un plaisir particulier, au lieu que la béatitude était l'assemblage de tous les plaisirs; que les plaisirs du corps étaient beaucoup plus sensibles que ceux de l'esprit; c'est pour cela que les Cyrénaïques avaient tous plus soin de leur corps que de leur esprit.

Ils tenaient pour maxime qu'il ne fallait cultiver les amis qu'à cause du besoin qu'on avait d'eux, de même qu'on n'estimait les membres du corps qu'autant qu'ils étaient utiles.

Ils disaient qu'il n'y avait rien non plus en soi de juste ou d'injuste, d'honnête ou de malhonnête; mais seulement par rapport aux lois et aux coutumes du pays. Qu'un homme sage ne devait rien faire mal-à-propos, à cause des accidens qui lui en pouvaient arriver. Qu'il devait perpétuellement se conformer aux lois du pays où il était, et éviter la mauvaise réputation.

Ils disaient aussi qu'il n'y avait rien non plus en soi d'agréable ou de désagréable, et que toutes choses ne devenaient telles

que par rapport à la nouveauté ou à l'abondance, ou enfin à d'autres circonstances qui faisaient qu'elles nous étaient agréables ou désagréables.

Qu'il était impossible d'être parfaitement heureux en ce monde, à raison de ce que nous sommes sujets à mille infirmités, et à mille passions qui empêchent que nous ne jouissions des plaisirs, ou même qui nous troublent en leur jouissance.

Que la liberté ni l'esclavage, les richesses ni la pauvreté, la noblesse ni la basse naissance ne faisaient rien pour le plaisir, puisqu'on pouvait être également heureux dans toutes sortes d'états.

Que le sage ne devait haïr personne, mais instruire tout le monde; qu'il ne devait rien faire par rapport à lui, puisque personne n'était plus digne que lui de posséder toutes sortes d'avantages, et même qu'il était toujours infiniment au-dessus de tout ce qu'il y avait au monde. Voilà quels étaient les sentimens d'Aristippe et des Cyrénaïques.

Aristippe avait une fille nommée Aréta, qu'il eut grand soin d'élever dans ses principes; elle y devint très-habile. Elle instruisit elle-même son fils Aristippe, surnommé Métrodidacte, qui fut le maître de l'impie Théodore. Celui-ci, outre les

principes des Cyrénaïques, enseigna publiquement qu'il n'y avait point de dieux; que l'amitié était une chimère, puisqu'il ne pouvait y en avoir entre les fous; que le sage se suffisait à lui-même, et que par conséquent il n'avait pas besoin d'amis. Que le sage ne devait point s'exposer pour sa patrie; qu'il n'avait point d'autre patrie que le monde, et qu'il n'était point juste qu'il fût en danger pour une multitude de fous. Qu'il pouvait commettre des larcins, des sacriléges et des adultères, lorsqu'il en trouvait l'occasion favorable, puisque toutes ces choses n'étaient des crimes que dans l'opinion des ignorans et du peuple, et que réellement il n'y avait aucun mal.

Qu'il pouvait faire publiquement les choses qui passaient pour être les plus infâmes dans l'esprit du peuple.

Il pensa un jour être traîné dans l'Aréopage, mais Démétrius de Phalère le sauva. Il demeura quelque temps à Cyrène, où il vécut en grande considération chez Marius. Les Cyrénéens l'exilèrent. Il leur dit en se retirant; Vous ne savez ce que vous faites de me chasser de Lybie, pour m'envoyer en exil en Grèce. Ptolémée Lagus, chez qui il s'était retiré, l'envoya un jour en qualité d'ambassadeur vers Lysimacus.

Il lui parla avec tant d'effronterie, que l'intendant de Lysimachus, qui se trouva là, lui dit : Je crois, Théodore, que tu t'imagines qu'il n'y a pas de rois non plus que de dieux.

Amphicrate rapporte que ce philosophe fut à la fin condamné à mort, et qu'on l'obligea à boire du poison.

ARISTOTE,

Né la 1.ère année de la 99.e Olympiade ; mort la 3.e année de la 114.e, âgé de 63 ans.

Aristote a été l'un des plus illustres philosophes de toute l'antiquité. Son nom est encore aujourd'hui très-célèbre dans toutes les écoles. Il était fils de Nicomachus, médecin et ami d'Amintas, roi de Macédoine, et descendait de Machaon, petit-fils d'Esculape. Il naquit à Stagire, ville de Macédoine, la première année de la 99.e olympiade. Il perdit son père et sa mère dès les premières années de son enfance, et fut assez négligé par ceux qui s'étaient chargés de son éducation. Il passa une partie de sa jeunesse dans le libertinage et dans la débauche, où il dissipa presque tout son bien. Il prit d'abord le parti de la guerre, mais comme cette profession-là n'était pas tout-à-fait conforme à ses inclinations, il alla à Delphes consulter l'oracle, pour savoir à quoi il se déterminerait. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes, et de s'appliquer à la philosophie. Il était alors dans sa dix-huitième

année. Il étudia pendant vingt ans dans l'académie, sous Platon; et comme il avait déjà tout dissipé son bien, il était obligé, pour subsister, de faire trafic de certains remèdes, qu'il débitait lui-même à Athènes.

Aristote mangeait peu et dormait encore moins. Il avait une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettait un bassin d'airain à côté de son lit, et quand il était couché, il étendait hors du lit une de ses mains, où il tenait une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tombait dans le bassin, lorsqu'il voulait s'endormir, le réveillât sur-le-champ. Laërce rapporte qu'il avait la voix grêle, les yeux petits, les jambes menues, et qu'il s'habillait toujours magnifiquement.

Aristote avait l'esprit subtil, et comprenait aisément les questions les plus difficiles. Il ne tarda guère à devenir habile dans l'école de Platon, et à se faire distinguer au-dessus de tous les autres académiciens. On ne décidait aucune question dans l'académie sans l'avis d'Aristote, quoiqu'il ne se rencontrât pas toujours conforme à celui de Platon. Tous les autres disciples le regardaient comme un génie extraordinaire; quelques-uns

même suivaient ses opinions au préjudice de celles de leur maître. Aristote se retira de l'académie. Platon en eut du ressentiment : il ne put s'empêcher de le traiter de rebelle, et de se plaindre que son disciple avait regimbé contre lui, comme un petit poulain regimbe contre sa mère.

Les Athéniens choisirent Aristote pour l'envoyer en ambassade vers le roi Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Aristote demeura quelque temps en Macédoine, pour les affaires des Athéniens ; à son retour, il trouva que Xénocrate avait été choisi pour enseigner dans l'académie. Quand Aristote vit que cette place était remplie, il dit qu'il serait honteux s'il gardait le silence pendant que Xénocrate parlerait. Il institua une nouvelle secte, et enseigna une doctrine différente de celle qu'il avait apprise de Platon, son maître.

La grande réputation qu'avait Aristote d'exceller dans toutes sortes de sciences, et principalement dans la philosophie et la politique, firent que Philippe, roi de Macédoine, le voulut avoir pour précepteur de son fils. Alexandre était âgé, pour lors, de quatorze ans. Aristote accepta ce parti, et demeura huit ans auprès d'Alexandre, à qui il enseigna, comme le rapporte Plutarque, certaines connaissances secrètes

qu'il ne montrait à personne. L'étude de la philosophie n'avait point rendu Aristote trop farouche, il s'appliquait aux affaires, et avait beaucoup de part dans tout ce qui se passait de son temps à la cour de Macédoine. Le roi Philippe, à sa considération, fit rebâtir Stagire, patrie de ce philosophe, laquelle avait été détruite pendant les guerres, et y remit tous les habitans, dont plusieurs avaient été faits esclaves, et les autres s'en étaient enfuis.

Aristote, après avoir quitté Alexandre, vint à Athènes où il fut très-bien reçu à cause que le roi Philippe, à sa considération, avait fait beaucoup de grâces aux Athéniens. Il choisit dans le lycée un lieu où il y avait de belles allées d'arbres : ce fut là qu'il établit sa nouvelle école : et parce qu'ordinairement il enseignait ses disciples en se promenant avec eux, cela a été cause qu'on a donné à ses sectateurs le nom de Péripatéticiens. Le lycée ne tarda guère à devenir très-célèbre, à cause du concours d'un grand nombre de gens qui venaient de divers endroits pour entendre Aristote, dont la réputation s'était étendue par toute la Grèce.

Alexandre recommanda à Aristote de s'appliquer à faire des épreuves de physi-

que : il lui donna un grand nombre de chasseurs et de pêcheurs, pour lui apporter de tous côtés de quoi faire ses observations, et lui envoya huit cents talens pour soutenir cette dépense.

Aristote publia pour lors ses livres de physique et de métaphysique. Alexandre qui était déjà passé en Asie, en apprit la nouvelle; ce prince ambitieux qui souhaitait d'être en toutes choses le premier homme du monde, fut fâché de ce que la science d'Aristote allait devenir commune; il lui en témoigna son ressentiment par une lettre qu'il lui écrivit en ces termes :

Alexandre à Aristote.

« Vous n'avez pas bien fait de publier vos livres de sciences spéculatives, parce que nous n'aurons rien au-dessus des autres, si ce que vous nous avez enseigné en particulier vient à être communiqué à toutes sortes de gens. Je veux bien que vous sachiez que j'aimerais encore mieux être supérieur aux autres dans la connaissance des choses relevées, que de les surpasser en puissance. »

Aristote, pour apaiser ce prince, lui fit réponse qu'il les avait mis au jour; mais de manière qu'il ne les avait pas mis au jour. Cela voulait apparemment dire qu'il

avait si bien embrouillé toute sa doctrine, que personne n'y pourrait jamais rien connaître.

Aristote ne se conserva pas toujours bien dans les bonnes grâces d'Alexandre : il se brouilla avec lui, parce qu'il prit avec trop de chaleur le parti du philosophe Calisthène. Ce Calisthène était un petit-neveu d'Aristote, fils de sa propre nièce. Aristote l'avait élevé chez lui et avait pris soin de son éducation. Lorsqu'il quitta Alexandre, il lui donna ce neveu pour le suivre à la guerre, et le lui recommanda particulièrement ; Calisthène parlait fort librement au roi, et avait une humeur très-peu complaisante pour lui. Ce fut lui qui empêcha que les Macédoniens ne l'adorassent comme un Dieu, à la manière des Perses.

Alexandre qui le haïssait à cause de son humeur inflexible, trouva occasion de se venger en se défaisant de lui. Il l'enveloppa légèrement dans la conjuration que fit quelque temps après Hermolaüs, disciple de Calisthène, et ne voulut pas lui permettre de se défendre. Il le fit exposer aux lions ; d'autres disent qu'il le fit pendre, d'autres enfin qu'il expira à la torture.

Aristote, depuis la punition de Calisthène, conserva toujours beaucoup de ressentiment contre Alexandre. Alexan-

dre, de son côté, chercha tous les moyens qu'il put de chagriner Aristote. Il éleva Xénocrate, et lui envoya des présens considérables. Aristote en conçut beaucoup de jalousie; quelques-uns même l'ont accusé d'avoir eu part à la conspiration d'Antipater, et de lui avoir donné l'invention du poison qu'on soupçonne avoir fait périr Alexandre.

Aristote, quoique assez ferme d'ailleurs, n'a pas laissé de faire paraître bien des faiblesses. Quelque temps après qu'il eut quitté l'académie, il se retira vers Hermias, tyran d'Atarne. On ne sait pas précisément ce qui l'y attira; quelques-uns assurent qu'il y avait dans ce voyage quelque raison de libertinage.

Aristote épousa la sœur, d'autres disent la concubine de ce prince. Il se laissa tellement transporter à la passion violente qu'il avait pour cette femme, qu'il lui fit des sacrifices comme les Athéniens en faisaient à Cérès Eleusines; et composa des vers à l'honneur d'Hermias, pour le remercier de ce qu'il avait permis ce mariage.

Aristote divisa la philosophie en pratique et en théorique. La philosophie pratique est celle qui nous enseigne des vérités propres à régler les opérations de notre esprit, comme la logique, et qui nous

donne des maximes pour nous bien conduire dans la vie civile, comme la morale et la politique.

La philosophie théorique est celle qui nous découvre des vérités purement spéculatives, comme la métaphysique et la physique. Il y a, selon lui, trois principes des choses naturelles, la privation, la matière, et la forme.

Pour prouver que la privation doit être mise au rang des principes, il dit que la matière dont se fait une chose, doit avoir la privation de la forme de cette chose. Qu'il faut, par exemple, que la matière dont on fait une table, ait la privation de la forme de la table, c'est-à-dire, qu'avant de faire une table, il faut que la matière dont on la fait ne soit point la table.

Il ne considère pas la privation comme un principe de composition des corps, mais comme un principe externe de leur production, en tant que la production est un changement par lequel la matière passe de l'état qu'elle n'avait pas, à celui qu'elle acquiert; comme, par exemple, des planches qui passent de n'être point tables, à être tables.

Aristote donne deux définitions différentes de la matière : en voici une qui est négative. La matière première, dit-il, est

ce qui n'est ni substance, ni étendue, ni qualité, ni aucune autre espèce d'être ; ainsi, selon lui, la matière du bois, par exemple, n'est, ni son étendue, ni sa figure, ni sa couleur, ni sa solidité, ni sa pesanteur, ni sa dureté, ni sa sécheresse, ni son humidité, ni son odeur, ni enfin aucuns des autres accidens qui se trouvent dans le bois.

L'autre définition est affirmative, et ne contente pas plus que la première. Il dit que la matière est le sujet dont une chose est composée, et en quoi elle se résout en dernier lieu. Il reste toujours à savoir quel est ce premier sujet dont les ouvrages de la nature sont composés.

Le même philosophe enseigne que pour former un corps naturel, il faut, outre la matière première, un autre principe qu'il appelle la forme. Quelques-uns croient qu'il n'entend rien autre chose que la disposition des parties ; d'autres soutiennent qu'il entend une entité substantielle, réellement distincte de la matière, et que quand on broie du blé, par exemple, il survient une nouvelle forme substantielle, par laquelle le blé devient farine ; que quand après avoir mêlé de l'eau avec de la farine on a pétri le tout ensemble, il survient une autre forme substantielle qui fait que la

farine pétrie est de la pâte ; qu'enfin, lorsqu'on fait cuire la pâte, il y vient de même une nouvelle forme substantielle qui fait que la pâte cuite est du pain.

Ils admettent de ces sortes de formes substantielles dans tous les autres corps naturels ; ainsi, par exemple, dans un cheval, outre les os, la chair, les nerfs, le cerveau, le sang qui, en circulant dans les veines et dans les artères, nourrit toutes les parties ; et, outre les principes animaux qui sont les principes des mouvemens, ils admettent une forme substantielle qu'ils disent être l'ame du cheval ; ils soutiennent que cette prétendue forme n'est pas tirée de la matière, mais de la puissance de la matière ; ils veulent que ce soit une entité réellement distincte de la matière, dont elle n'est ni partie, ni même modification.

Aristote tient que tous les corps terrestres sont composés de quatre élémens : la terre, l'eau, l'air et le feu. Que la terre et l'eau sont pesantes, en ce qu'elles tendent à s'approcher du centre du monde, et qu'au contraire l'air et le feu s'en éloignent le plus qu'ils peuvent ; qu'ainsi ils sont légers.

Outre ces quatre élémens, il en a admis un cinquième, dont les choses célestes

étaient composées, et dont le mouvement était toujours circulaire. Il a cru qu'il y avait au-dessus de l'air, sous la partie concave de la lune, une sphère de feu où montent et où se rendent toutes les flammes, ainsi que les ruisseaux et les rivières se rendent dans la mer.

Aristote tient que la matière est divisible à l'infini : que l'univers est plein, et qu'il n'y a aucun vide dans toute la nature; que le monde est éternel; que le soleil a toujours tourné comme il fait, et qu'il tournera toujours de même; que les générations des hommes se sont toujours faites sans qu'il y ait eu jamais de commencement. S'il y avait eu un premier homme, dit-il, il serait né sans père et sans mère; ce qui répugne. Il fait le même raisonnement sur les oiseaux. Il ne se peut faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné le commencement aux oiseaux, ni qu'il y ait eu un premier oiseau qui ait donné le commencement aux œufs; car un oiseau vient d'un œuf; mais cet œuf vient d'un oiseau; et ainsi toujours de même en remontant, sans qu'il y ait jamais eu aucun commencement. Il raisonne de même de toutes les autres espèces qui sont dans l'univers.

Il soutient que les cieux sont incorrup-

tibles, et que, quoique les choses sublunaires soient sujettes à se corrompre, leurs parties néanmoins ne périssent pas; qu'elles ne font que changer de place; que des débris d'une chose il s'en fait une autre; et qu'ainsi la masse du monde demeure toujours en son entier. Aristote tient que la terre est au centre du monde, et que le premier être fait mouvoir les cieux autour de la terre, par des intelligences qui sont occupées perpétuellement à ses mouvemens.

Aristote prétend que tout ce qui est couvert aujourd'hui des eaux de la mer, a été autrefois terre ferme, et que tout ce qu'il y a aujourd'hui de terre ferme, sera ensuite couvert de ces mêmes eaux. La raison qu'il en donne est tirée de ce que les fleuves et les torrens entraînent continuellement des sables et des terres; ce qui fait que les rivages s'avancent peu à peu, et que la mer se retire insensiblement, si bien que le temps ne manquant jamais, ces vicissitudes de terre en mer et de mer en terre, se font enfin après des siècles innombrables. Il ajoute qu'en plusieurs endroits qui sont bien avant dans les terres, et qui sont fort élevés, la mer, en se retirant, a laissé là de ses coquilles, et qu'en fouillant dans les terres, on trouve

aussi quelquefois des ancres et des pièces de navire. Ovide attribue aussi ce même sentiment à Pythagore.

Or, Aristote prétend que ces changemens de mer en terre, de terre en mer, qui se font insensiblement, et pendant une longue succession de temps, sont en grande partie cause que la mémoire des choses passées s'abolit. Il ajoute qu'il arrive, outre cela, d'autres accidens qui sont cause que les arts mêmes se perdent. Ces accidens sont ou des pestes, des guerres, des stérilités, des tremblemens de terres, des incendies, ou enfin des désolations qui sont telles, qu'elles exterminent et font périr tous les hommes d'une contrée, si ce n'est qu'il s'en échappe quelques-uns qui se sauvent dans les déserts, où ils mènent une vie sauvage, et où ils donnent naissance à d'autres hommes, qui, par la suite des temps, cultivent les terres, et inventent ou retrouvent des arts; et que les mêmes opinions sont revenues et ont été renouvelées une infinité de fois. C'est ainsi qu'il soutient que, nonobstant ces vicissitudes et ces révolutions, la machine du monde demeure toujours incorruptible.

Aristote examine soigneusement ce qui peut rendre les hommes heureux dans ce

monde. Il réfute premièrement l'opinion des voluptueux, qui mettent la félicité dans les plaisirs corporels. Il dit qu'outre que les plaisirs ne sont pas de durée, ils causent du dégoût, qu'ils affaiblissent le corps, et abrutissent l'esprit.

Il rejette ensuite l'opinion des ambitieux, qui mettent la félicité dans les honneurs, et qui, pour y parvenir, emploient toutes sortes de moyens injustes.

Il dit que l'honneur est dans celui qui honore ; il ajoute que les ambitieux souhaitent d'être honorés à raison de quelque vertu qu'ils veulent qu'on croie qui soit en eux ; que, par conséquent, c'est plutôt dans la vertu que consiste la félicité, que non pas dans les honneurs, d'autant plus qu'ils sont hors de nous.

Il réfute, en dernier lieu, l'opinion des avares, qui mettent leur félicité dans les richesses. Il dit que les richesses ne sont pas désirables pour elles-mêmes ; qu'elles rendent malheureux celui qui les garde, et qui craint de s'en servir ; que pour qu'elles soient utiles, il faut les employer, les distribuer, au lieu que la félicité doit consister dans quelque chose de stable, que l'on doit retenir et conserver.

Enfin, l'opinion d'Aristote est que la félicité consiste dans l'action la plus parfaite

faite de notre entendement, et la pratique des vertus. Il prétend d'ailleurs que l'action la plus noble de notre entendement, est la spéculation des choses naturelles, des cieux, des astres, de toute la nature, et principalement du premier être. Il observe néanmoins qu'on ne peut être heureux entièrement sans avoir du bien suffisamment selon son état, parce que, sans cela, on ne peut vaquer à la spéculation des belles choses, ni pratiquer les vertus. Par exemple, on ne peut pas faire plaisir à ses amis; et toutefois une des grandes satisfactions que l'on puisse avoir dans la vie, c'est de faire du bien à ceux qu'on aime; et ainsi il dit que la félicité dépend de trois choses : des biens de l'esprit, comme la sagesse et la prudence; des biens du corps, comme la beauté, la force, la santé; et des biens de la fortune, comme les richesses et la noblesse. Il tient que la vertu ne suffit pas pour rendre les gens heureux; qu'on avait absolument besoin des biens du corps et de la fortune, et qu'un sage serait malheureux s'il souffrait, ou s'il manquait de bien. Il assure au contraire que le vice est suffisant pour rendre les gens malheureux, et que quand un homme serait dans une très-grande abondance, et qu'il jouirait d'ailleurs de

toutes sortes d'avantages, il ne pourrait jamais être heureux, tant qu'il serait adonné au vice. Que le sage n'était pas tout-à-fait exempt de troubles, mais qu'il n'en avait que de fort légers ; que les vertus et les vices n'étaient pas incompatibles ; que le même homme, par exemple, pouvait être fort juste et fort prudent, quoiqu'il fût d'ailleurs fort intempérant.

Il admet trois sortes d'amitiés, l'une de parenté, une autre d'inclination, et l'autre d'hospitalité.

Il croit que les belles-lettres contribuent beaucoup à faire embrasser la vertu ; il assure que c'est la plus grande consolation qu'on puisse avoir dans la vieillesse.

Il admet, comme Platon, un premier être à qui il donne une Providence.

Il tient que toutes nos idées viennent originairement des sens ; qu'un aveugle-né ne peut avoir la perception des couleurs, non plus qu'un sourd la notion de la voix.

Il soutient, dans sa politique, que l'état monarchique est le plus parfait de tous les états, parce que, dans les autres, il y a plusieurs personnes qui gouvernent. Or, tout de même qu'une armée qui est conduite par un seul et bon chef réussit bien mieux que celle qui est commandée par plusieurs chefs, ainsi est-il des états. Pen-

dant que les députés, ou les principaux d'une république emploient du temps à s'assembler et à délibérer, un monarque a déjà pris les places et exécuté ses desseins. Les administrateurs d'une république ne se soucient pas de la ruiner, pourvu qu'ils s'enrichissent; ils entrent en jalousie les uns contre les autres, de là naissent les divisions, et enfin la république ne peut manquer d'être renversée; au lieu que dans la monarchie, le prince n'a point d'autres intérêts que ceux de son état : ainsi son état doit toujours être florissant.

On demanda un jour à Aristote ce que gagnaient les menteurs : Ils gagnent, répondit-il, qu'on ne les croit pas lors même qu'ils disent la vérité.

Quelqu'un lui fit des réprimandes de ce qu'il avait donné l'aumône à un méchant homme : Ce n'est pas parce qu'il est méchant que j'en ai eu compassion, répondit Aristote, mais parce qu'il est homme.

Il disait ordinairement à ses amis et à ses disciples, que la science était à l'égard de l'ame, ce que la lumière était à l'égard des yeux; et que, si les racines en étaient amères, les fruits, en récompense, en étaient très-doux.

Quelquefois, quand il était en colère contre les Athéniens, il leur reprochait

qu'ayant trouvé les lois aussi bien que les blés, ils ne se servaient que du blé, et jamais des lois.

On lui demanda un jour quelle était la chose qui s'effaçait le plutôt ? c'est la reconnaissance, répondit-il.

Ce que c'était que l'espérance ? C'est, dit-il, la rêverie d'un homme qui veille.

Un jour Diogène présenta une figue à Aristote. Aristote voyait bien que s'il la refusait, Diogène avait quelque plaisanterie toute prête ; il prit la figue, et dit en riant : Diogène a en même temps perdu sa figue, et l'usage qu'il en voulait faire.

Il disait qu'il y avait trois choses nécessaires aux enfans, l'esprit, l'exercice et la discipline.

Quand on lui demandait quelle différence il y avait entre les savans et les ignorans : Il y en a autant, répondit-il, qu'entre les vivans et les morts.

Il disait que la science était un ornement dans la prospérité, et un refuge dans l'adversité. Que ceux qui donnaient une bonne éducation aux enfans, étaient bien davantage leurs pères que ceux qui les avaient engendrés, puisque les uns ne leur avaient donné simplement que la vie, mais que les autres leur avaient donné la manière de la passer heureusement,

Que la beauté est une recommandation infiniment plus forte que toutes sortes de lettres.

Quelqu'un lui demanda un jour ce que des disciples devaient faire pour profiter beaucoup ? Ils doivent toujours s'efforcer d'atteindre les plus avancés, répondit-il, et ne point attendre ceux qui viennent après eux.

Certain homme faisait gloire un jour d'être citoyen d'une grande ville : Ne prends pas garde à cela, lui dit Aristote ; considère plutôt si tu es digne d'être membre d'une illustre patrie.

Quand il réfléchissait sur la vie des hommes, il disait quelquefois : il y a bien des gens qui amassent du bien avec autant d'avidité que s'ils devaient vivre toujours ; d'autres dépensent ce qu'ils ont, comme s'ils devaient mourir le lendemain.

Quand on lui demandait ce que c'était qu'un ami, il répondait : C'est une même ame dans deux corps.

Certain homme lui dit un jour : Comment devons-nous nous comporter à l'égard de nos amis ? De la manière que nous voudrions qu'ils se comportassent à notre égard, répondit Aristote.

Il s'écriait souvent : Ah ! mes amis, il n'y a point d'amis dans le monde !

Quelqu'un lui demanda un jour pourquoi nous aimions mieux les belles personnes que les laides ? Aristote lui répondit : Tu me fais là une question d'aveugle.

Quand on lui demandait quel fruit il avait tiré de sa philosophie : C'est, répondait-il, de pouvoir faire de moi-même ce que les autres ne font que par la crainte des lois.

On dit que, pendant son séjour à Athènes, il eut un grand commerce avec un habile homme de la Judée, qui l'instruisit à fond de la science et de la religion des Egyptiens, que tout le monde, dans ce temps-là, allait apprendre dans l'Egypte même.

Aristote, après avoir enseigné pendant treize ans dans le lycée avec beaucoup de réputation, fut accusé d'impiété par Eurimédon, prêtre de Cérès. Le souvenir du traitement qu'on avait fait à Socrate l'épouvanta tellement, qu'il prit le parti de sortir promptement d'Athènes. Il se retira à Chalcis d'Eubée. Quelques-uns disent qu'il mourut de chagrin pour n'avoir pu comprendre le flux et reflux de l'Euripe (1);

---

(1) Ce bras de mer ou détroit éprouve sous les arches du pont qui joint l'Eubée à la Béotie un flux et reflux bien merveilleux, puisque ce mouvement est réglé pendant 18 à 19 jours de chaque mois, et que les autres jours les flots sont agités avec tant de violence que les vaisseaux ne sont point en sureté.

d'autres ajoutent qu'il se précipita dans cette mer, et qu'il dit en tombant : Que l'Euripe m'engloutisse, puisque je ne puis le comprendre. D'autres, enfin, assurent qu'il mourut d'une colique, en la soixante-troisième année de son âge, deux ans après la mort d'Alexandre.

Ceux de Stagire lui ont dressé des autels comme à un dieu.

Aristote fit un testament dont Antipater fut l'exécuteur.

Il laissa un fils nommé Nicomachus, et une fille qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone.



XÉNOCRATE.

Il succéda à Speusippe dans le gouvernement de l'école de Platon, la 2.e année de la 110.e Olympiade ; il la gouverna 25 ans, et mourut la 3.e de la 116.e Olympiade.

Xénocrate a été l'un des plus distingués philosophes de l'ancienne académie, par sa probité, sa prudence, et sa chasteté. Il était de la ville de Chalcédoine, et fils d'Agathenor. Dès sa première jeunesse, il fut disciple de Platon, auquel il s'attacha si fort, qu'il le suivit même jusque dans la Sicile, où Platon était allé à la cour de Denys le tyran. Il avait l'esprit bon, appliqué, mais pesant. Quand Platon le comparait avec Aristote, il disait que l'un avait besoin de bride, et l'autre d'éperons. D'autres fois il disait en riant : Avec quel cheval est-ce que j'attèle cet âne-ci ?

Xénocrate était d'ailleurs un homme sérieux et fort sévère, en sorte que Platon, en se moquant de lui, disait quelquefois : Xénocrate, va, je te prie, faire un sacrifice aux Grâces.

Xénocrate passait sa vie renfermé dans l'académie.

Quand il allait dans les rues d'Athènes, ce qui arrivait rarement, tout ce qu'il y avait de jeunes gens débauchés dans la ville l'attendaient sur les chemins pour le tourmenter et lui faire de la peine. On lui mit plusieurs fois des femmes de mauvaise vie dans son lit, sans qu'il en sût rien. La fameuse courtisane Phryné avait gagé, contre plusieurs jeunes gens, qu'elle viendrait à bout de Xénocrate. Un jour, comme il avait bu plus qu'à l'ordinaire, elle entra bien parée dans la maison de Xénocrate, et passa toute la nuit à côté de lui, sans que jamais elle pût venir à bout de ce qu'elle avait entrepris. Les jeunes gens, contre qui elle avait gagé, se moquèrent d'elle, et la pressèrent de payer; elle leur répondit en riant : J'ai gagé que je pourrais bien corrompre un homme, mais non pas une statue. Cette chasteté était une vertu qu'il soutenait par des opérations violentes.

Xénocrate était fort désintéressé. Alexandre lui envoya un jour une grosse somme d'argent. Xénocrate ne prit que trois mines attiques, et lui renvoya tout le reste. Il dit à ceux qui lui étaient venus apporter ce présent : Alexandre a bien des gens à nourrir, ainsi il doit avoir plus besoin d'argent que moi. Antipater lui voulut

faire pareil présent une autre fois ; mais Xénocrate le remercia, et ne voulut jamais prendre de son argent.

Pendant le temps qu'il était en Sicile, il gagna une couronne d'or pour récompense de s'être distingué, et d'avoir mérité le prix, en buvant plus que les autres. Xénocrate n'en voulut point profiter. Dès qu'il fut de retour à Athènes, il porta cette couronne aux pieds de la statue de Mercure, et la consacra à ce dieu, à qui il offrait assez souvent des couronnes de fleurs.

Un jour Xénocrate fut envoyé vers le roi Philippe, avec plusieurs autres ambassadeurs. Philippe leur fit à tous de grands festins et de magnifiques présens : il leur donna plusieurs audiences, et tourna leur esprit de manière qu'ils étaient tous prêts à faire ce qui lui plairait. Xénocrate fut le seul qui ne voulut point avoir part aux présens de Philippe, et qui ne se trouva jamais à aucune de ces fêtes, ni même aux conférences qu'il eut avec les autres.

Quand ils furent tous de retour à Athènes, ils publièrent qu'il avait été inutile d'envoyer Xénocrate avec eux, puisqu'il ne leur avait servi de rien. Tout le peuple fut fort mécontent ; on se disposait déjà à le condamner à une amende. Xénocrate

découvrit de quelle manière toutes choses s'étaient passées, et avertit les Athéniens de prendre garde, plus que jamais, aux affaires de la république; que Philippe, par ses grands présens, avait tellement corrompu tous leurs ambassadeurs, qu'ils ne demandaient pas mieux qu'à faire tout ce qui lui plairait; qu'à son égard, jamais Philippe ne l'avait pu obliger à prendre aucun présent de lui. Le mépris qu'on commençait à avoir pour Xénocrate, se tourna tout d'un coup en estime; l'affaire fit beaucoup de bruit. Philippe confessa hautement que de tous les ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, Xénocrate était le seul qui avait méprisé ses présens, et qui n'en avait pas voulu recevoir.

Pendant la guerre de Lamia, Antipater fit prisonniers plusieurs Athéniens. Xénocrate fut député de la république pour négocier leur délivrance auprès d'Antipater. Dès que Xénocrate fut arrivé, Antipater voulut commencer par le faire dîner avec lui avant de parler de rien. Xénocrate lui dit qu'il fallait remettre le festin, et qu'il ne voulait point manger avant d'avoir terminé les affaires pour lesquelles il avait été envoyé, et d'avoir délivré ses concitoyens. Antipater fut touché de l'attachement que Xénocrate faisait paraître pour

sa patrie ; il se mit aussitôt à travailler avec lui. Antipater admira l'habileté de Xénocrate. L'affaire fut décidée sur-le-champ, et les prisonniers remis en liberté.

Un jour, comme Xénocrate était en Sicile, Denys dit à Platon : Quelqu'un te coupera la tête. Xénocrate qui était pour lors présent, dit : Cela n'arrivera jamais avant qu'on ait coupé la mienne.

Une autre fois, Antipater étant à Athènes, vint saluer Xénocrate. Xénocrate qui prononçait pour lors un discours, ne voulut pas l'interrompre, et ne répondit à Antipater qu'après qu'il eut achevé tout ce qu'il avait à dire.

Quand le philosophe Speusippus, neveu et successeur de Platon dans l'académie, se sentit vieux, incommodé, et proche de sa fin, il envoya chercher Xénocrate, et le pria de vouloir prendre sa place. Xénocrate l'accepta, et commença à enseigner publiquement. Lorsque quelqu'un venait dans son école, et qu'il ne savait ni musique, ni géométrie, ni astronomie, il lui disait : Mon ami, retire-toi d'ici, car tu ignores le fondement et tous les agrémens de la philosophie.

Xénocrate méprisait fort la gloire et le faste ; il aimait la retraite, et passait tous les jours quelques heures en particulier.

Les Athéniens avaient une si haute idée de sa probité, qu'un jour qu'il était venu devant les magistrats pour rendre témoignage de quelque chose, comme il approchait de l'autel, afin de jurer, selon la coutume du pays, que tout ce qu'il avait dit était vrai, les juges se levèrent, et ne voulurent pas souffrir qu'il jurât : ils lui dirent que son serment était inutile ; qu'ils le croyaient sur sa simple parole.

Polémon, fils de Philostrate, d'Athènes, était un jeune homme fort débauché. Un jour, de dessein prémédité, il entra fort ivre, et une couronne sur la tête, dans l'école de Xénocrate, qui parlait pour lors de la tempérance. Bien loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force et de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché, que dès ce moment il commença de renoncer à toutes ses débauches, et prit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir. Il l'exécuta si bien, qu'en peu de temps il devint très-habile, et succéda à Xénocrate, son maître.

Xénocrate a composé quantité d'ouvrages en vers et en prose ; il dédia un de ses ouvrages à Alexandre, et un autre à Ephestion.

Comme il n'avait aucun égard pour

personne, il se fit des ennemis dans la république; les Athéniens le vendirent afin de le faire périr. Démétrius de Phalère, qui était pour lors en grand crédit à Athènes, l'acheta; il lui donna la liberté, et fit en sorte que les Athéniens se contentassent simplement de l'exiler.

Xénocrate, âgé de 82 ans, tomba une nuit contre un bassin qu'il avait rencontré sous ses pieds, et mourut sur-le-champ. Il avait enseigné dans l'académie pendant vingt-deux ans: il florissait sous Lysimachus, dans la 102.e olympiade.

DIOGÈNE

Mourut la 1.ere année de la 114.e Olympiade, âgé de 90 ans. Ainsi il était né la 3.e année de la 91.e Olympiade.

Diogène, le Cynique, fils d'Isecius, banquier, naquit à Sinope, ville de Paphlagonie, environ la 91.e Olympiade. Il fut accusé d'avoir fait de la fausse monnaie avec son père. Isecius fut arrêté et enfermé dans une prison, où il mourut. Diogène prit l'épouvante, et se sauva à Athènes. Dès qu'il y fut arrivé, il alla trouver Antisthène qui le rebuta fort, et le repoussa avec un bâton, parce qu'il avait résolu de ne prendre jamais aucun disciple. Diogène ne s'étonna point, il baissa la tête. Frappez, frappez, lui dit-il, ne craignez point; vous ne trouverez jamais de bâton assez dur pour m'éloigner de vous tant que vous parlerez. Antisthène, vaincu par l'opiniâtreté de Diogène, voulut bien qu'il fût son disciple.

Diogène était obligé de vivre fort pauvrement, comme un homme banni de son pays, et qui ne recevait de secours d'aucun endroit.

Il aperçut un jour une souris qui courait gaillardement de part et d'autre, sans craindre que la nuit la surprît, sans se mettre en peine de chercher une chambre pour se loger, et même sans songer à ce qu'elle mangerait. Cela le consola de sa misère ; il résolut de vivre tranquillement sans se contraindre, et de se passer de toutes les choses qui ne seraient point absolument nécessaires pour empêcher de mourir. Il doubla son manteau, afin qu'en s'enveloppant dedans, il lui pût servir de lit et de couverture : il n'avait pour tout meuble qu'un bâton, une besace et une écuelle. Il ne marchait jamais sans porter tout cet équipage avec lui; mais il ne se servait de son bâton que quand il allait en campagne, ou bien lorsqu'il était incommodé. Il disait que les véritables estropiés n'étaient ni les sourds ni les aveugles, mais seulement ceux qui n'avaient point de besace. Il marchait toujours les pieds nus, sans jamais porter de sandales, non pas même lorsque la terre était couverte de neige. Il voulait aussi s'accoutumer à manger de la viande crue; mais il n'en put venir à bout.

Il avait prié une personne qu'il connaissait de lui donner un petit trou dans son logis, pour s'y retirer quelquefois; mais

comme on tardait trop long-temps à lui rendre réponse positive, il se servit d'un tonneau, qu'il promenait par-tout devant lui, et n'eut jamais d'autre maison.

Au plus fort de l'été, lorsque le soleil brûlait dans toute la campagne, il se roulait dans des sables ardens ; il embrassait au milieu de l'hiver des statues couvertes de neige, pour s'accoutumer à souffrir sans peine les incommodités du chaud et du froid.

Il méprisait tout le monde ; il traitait Platon et ses disciples de dissipateurs, et de gens qui aimaient la bonne chère : il appelait tous les orateurs des esclaves du peuple.

Il disait que les couronnes étaient des marques de gloire aussi fragiles que ces bulles d'eau qui se rompent en se formant, et que les représentations étaient les merveilles des fous. Enfin rien n'échappait à sa liberté satirique.

Il mangeait, il parlait, et se couchait indifféremment dans tous les lieux où il se trouvait. Quelquefois, en montrant le portique de Jupiter, il s'écriait : Ah ! que les Athéniens m'ont fait bâtir un bel endroit pour aller prendre mes repas.

Il disait souvent : Quand je considère ces gouverneurs, ces médecins, et ces

philosophes qui sont dans le monde, je suis tenté de croire que l'homme, par sagesse, est fort au-dessus des bêtes : mais d'un autre côté, lorsque je vois des devins, des interprêtes de songes, et des gens que les richesses et les honneurs sont capables d'enfler extraordinairement, je ne saurais m'empêcher de croire qu'il ne soit le plus fou de tous les animaux.

Un jour, en se promenant, il aperçut un jeune enfant qui buvait dans le creux de sa main; Diogène en eut grande honte. Quoi, dit-il, les enfans connaissent mieux que moi, les choses dont on peut se passer ! Il tira aussitôt son écuelle de sa besace, et la cassa comme un meuble qui lui était inutile.

Il louait fort ceux qui avaient été tout prêts de se marier, et qui n'en avaient rien fait, aussi bien que ceux, qui après avoir préparé tout leur équipage pour s'embarquer, étaient restés sur la terre : et il n'estimait pas moins les personnes qui avaient été choisies pour gouverner la république, et qui n'avaient point voulu s'engager ; de même que ceux qui avaient été tout prêts de se mettre à table avec les rois et les grands seigneurs, et qui s'en étaient retournés chez eux.

Il ne s'attachait qu'à la morale, et né-

gligeait entièrement toutes les autres sciences. Il avait l'esprit vif, et prévoyait aisément tout ce qu'on pouvait lui objecter.

Il croyait que le mariage n'était rien : il voulait que toutes les femmes fussent communes, et que chacun se servît de celle à qui il aurait été capable de donner de l'amour.

Il ne croyait pas qu'il y eût aucun mal à prendre les choses dont on avait besoin ; il voulait qu'on ne s'affligeât de rien. Il vaut beaucoup mieux, disait-il, se consoler que de se pendre.

Un jour il se mit à parler sur une matière assez sérieuse et fort utile : tout le monde passait devant lui sans se mettre en peine d'écouter ce qu'il disait. Diogène s'avisa de chanter : quantité de citoyens s'assemblèrent en foule autour de lui. Il leur fit aussitôt une forte réprimande de ce qu'ils accouraient de tous côtés pour une bagatelle, et qu'ils ne prenaient pas seulement la peine d'écouter quand on leur parlait sur les matières les plus importantes.

Il s'étonnait de ce que les grammairiens se tourmentaient si fort pour savoir tous les maux qu'Ulysse avait soufferts, et qu'ils ne faisaient pas attention à leur propre misère.

Il blâmait les musiciens de prendre

beaucoup de peine à accorder leurs instrumens, pendant qu'ils avaient des esprits si mal réglés, par où ils auraient dû commencer.

Il reprenait les mathématiciens de s'amuser à contempler le soleil, la lune, et les autres astres, et de ne pas connaître les choses qui étaient à leurs pieds.

Il n'était pas moins irrité contre les orateurs, qui ne songeaient qu'à bien dire, et qui se mettaient peu en peine de bien faire.

Il blâmait fort certains avares qui faisaient paraître un très-grand désintéressement, qui louaient même les personnes qui méprisaient les richesses, et qui cependant ne songeaient à rien autre chose qu'à amasser de l'argent.

Il ne trouvait rien de plus ridicule que certaines gens qui sacrifiaient aux dieux pour le prier de les conserver en santé, et qui, au sortir de la cérémonie, faisaient des festins dans lesquels ils se livraient à des excès mortels.

Enfin, il disait qu'il rencontrait bien des gens qui s'efforçaient à se surpasser les uns les autres dans les badinages, mais que personne n'avait d'émulation pour être le premier dans le chemin de la vertu.

Un jour Diogène s'aperçut que Platon,

dans un repas très-magnifique, ne mangeait que des olives. Pourquoi, lui dit-il, toi qui fais tant le sage, ne manges-tu pas librement les mets qui t'ont fait passer en Sicile? Moi, répondit Platon, je ne vivais ordinairement en Sicile, que de câpres, d'olives et d'autres choses semblables, comme je fais dans ce pays-ci. Quoi donc, répliqua Diogène; était-il besoin pour cela d'aller à Syracuse? est-ce que dans ce temps-là il n'y avait ni câpres ni olives à Athènes?

Un jour Platon traîtait quelques amis de Denys le tyran. Diogène entra chez lui; il se mit à deux pieds sur un beau tapis, et dit: Je foule aux pieds le faste de Platon: Oui, Diogène, répondit Platon; mais c'est par une autre espèce de faste.

Certain sophiste voulut un jour montrer la subtilité de son esprit à Diogène: Vous n'êtes pas ce que je suis, lui dit-il; je suis un homme, et par conséquent vous n'êtes pas un homme. Ce raisonnement serait vrai, répondit Diogène, si tu avais commencé par dire que tu n'es pas ce que je suis, parce que tu aurais conclu que tu n'es pas un homme.

On lui demanda en quel endroit de la Grèce il avait vu des hommes sages: J'ai bien vu des enfans à Lacédémone, répon-

dit-il ; mais pour des hommes, je n'en ai vu nulle part.

Il se promenait un jour en plein midi, une lanterne allumée à la main ; on lui demanda ce qu'il cherchait : Je cherche un homme, répondit-il.

Une autre fois, il se mit à crier dans le milieu d'une rue : ô hommes, ô hommes ! Quantité de gens s'assemblèrent autour de lui ; Diogène les chassait avec son bâton : Ce sont des hommes que j'appelle, dit-il.

Démosthène dînait un jour dans un cabaret : il vit passer Diogène ; il se cacha aussitôt. Diogène l'aperçut : Ne te cache point, lui dit-il : car plus tu te caches dans le cabaret, et plus tu t'y enfonces.

Il vit une autre fois des étrangers qui étaient venus exprès pour voir Démosthène. Diogène alla droit à eux ; il leur montrait avec son doigt, et leur disait en riant : Tenez, tenez, regardez-le bien ; le voilà, ce grand orateur d'Athènes.

Diogène se rencontra un jour dans un palais magnifique où l'or et le marbre étaient en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser ; il fit deux ou trois efforts, et cracha sur le visage d'un Phrygien qui lui montrait ce palais : mon ami, lui dit-il, je n'ai point vu d'endroit plus sale où je pusse cracher.

Un jour il entra à demi-rasé dans une chambre où des jeunes gens se réjouissaient; il fut contraint d'en sortir après de mauvais traitemens. Diogène, pour les punir, écrivit sur un morceau de papier le nom de tous ceux qui l'avaient frappé : il attacha ce papier sur son épaule et se promenait au milieu des rues, afin de les faire connaître à tout le monde et de les décrier.

Un jour certain scélérat lui reprochait sa pauvreté. Je n'ai jamais vu punir personne pour ce sujet-là, dit-il ; mais j'ai bien vu pendre de gens parce qu'ils étaient des fripons.

Il disait souvent que les choses les plus utiles étaient ordinairement les moins estimées : qu'une statue coûtait trois mille écus, et qu'un boisseau de farine ne se vendait pas vingt sous.

Un jour, comme il était près d'entrer dans un bain, il trouva l'eau fort sale : Quand on s'est baigné ici, dit-il, où va-t-on se laver ?

Diogène fut pris un jour près de Chéronée, par des Macédoniens qui l'allèrent présenter aussitôt au roi Philippe : celui-ci lui demanda ce qu'il était : Je suis l'espion de ton avidité insatiable, répondit-il. Le roi fut si content de sa réponse, qu'il le mit en liberté et le renvoya.

Diogène croyait que les sages ne pouvaient jamais manquer de rien, et que c'était à eux de disposer de tout ce qui était au monde. Toutes ces choses appartiennent aux dieux, disait-il; les sages sont amis des dieux; entre amis toutes choses sont communes; et par conséquent, toutes choses appartiennent aux sages. C'est ce qui faisait que quand il avait besoin de quelque chose, il disait qu'il le redemandait à ses amis.

Un jour Alexandre passant à Corinthe, eut la curiosité de voir Diogène qui y était pour lors; il le trouva assis au soleil dans le Cranée, où il raccommodait son tonneau avec de la glu. Je suis le grand roi Alexandre, lui dit-il; et moi je suis ce chien de Diogène, répondit le philosophe. Ne me crains-tu point, continua Alexandre: Es-tu bon ou mauvais? reprit Diogène. Je suis bon, répartit Alexandre: Hé! qui est-ce qui craint ce qui est bon, reprit Diogène? Alexandre admira la subtilité d'esprit et les manières libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il lui dit: Je vois bien que tu manques de beaucoup de choses, Diogène; je serai bien aise de te secourir: demande-moi tout ce que tu voudras. Retire-toi un peu à côté, répondit Diogène, tu empê-

ches

ches que je jouisse du soleil. Alexandre demeura fort surpris de voir un homme au-dessus de toutes les choses humaines. Lequel est le plus riche, continua Diogène, de celui qui est content de son manteau et de sa besace, ou de celui à qui un royaume entier ne suffit pas, et qui s'expose tous les jours à mille dangers, afin d'en reculer les limites ? Des courtisans d'Alexandre étaient fort indignés qu'un tel roi fît tant d'honneur à ce chien de Diogène, qui ne se levait pas même de sa place. Alexandre s'en aperçut : il se retourna, et leur dit : Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène.

Un jour, comme Diogène passait en Egine, il fut pris par des pirates qui l'emmenèrent en Crète, et l'exposèrent au marché : il n'en fut pas plus chagrin ; il ne parut pas même se mettre en peine de son malheur. Il vit un certain Xéniade, bien gras et bien habillé : Il faut me vendre à celui-ci, dit-il ; car je vois qu'il a besoin d'un maître. Comme Xéniade s'approchait pour le marchander, il lui dit : Viens, enfant, viens marchander un homme. On lui demanda ce qu'il savait faire ; il répondit qu'il avait le talent de commander aux hommes. Héraut, dit-il, crie dans le marché, si quelqu'un a besoin d'un maître

qu'il vienne l'acheter. Celui qui le vendait lui défendait de s'asseoir : Qu'importe, dit Diogène, on achète bien des poissons dans quelque situation qu'ils soient ; et je m'étonne qu'on ne marchande pas seulement un couvercle de marmite sans l'avoir sonné, pour connaître si le métal en est bon, et que quand on achète un homme, on se contente seulement de le regarder. Quand le prix fut arrêté, il dit à Xéniade : Quoique je sois à présent ton esclave, tu n'as qu'à te disposer à faire ce que je voudrai ; car, que je te serve de médecin ou d'intendant, n'importe si je suis esclave ou libre, il faudra m'obéir.

Xéniade lui donna ses enfans à instruire; Diogène en eut grand soin : il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des poètes, avec un abrégé de sa philosophie, qu'il composa exprès pour eux. Il les faisait exercer à la lutte, à la chasse, à monter à cheval, et à tirer de l'arc et de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples, et à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il voulait qu'on les rasât jusqu'à la peau. Il les menait avec lui dans les rues, vêtus fort négligemment, et souvent sans sandales et sans tunique. Ces enfans, de leur côté, aimaient fort Diogène, et prenaient un

soin particulier de le recommander à leurs parens.

Pendant que Diogène était ainsi dans l'esclavage, quelques amis s'intéressèrent pour l'en tirer. Vous êtes des fous, leur dit-il ; vous vous moquez de moi : ne savez-vous pas que le lion n'est jamais esclave de ceux qui le nourrissent ? Au contraire, ce sont ceux qui le nourrissent qui sont ses esclaves.

Un jour Diogène entendit un héraut qui publiait que Dioxipe avait vaincu des hommes aux jeux olympiques : Mon ami, lui dit-il, dis des esclaves et des malheureux ; c'est moi qui ai vaincu des hommes.

Quand on lui disait : Vous êtes vieux, il faudrait vous reposer à présent : Quoi, répondait-il, si je courais, faudrait-il me relâcher à la fin de ma course? ne serait-il pas plus à propos que je fisse tous mes efforts?

En se promenant dans les rues, il aperçut un homme qui avait laissé tomber du pain, et qui avait honte de le relever. Diogène ramassa une bouteille cassée, et la promena par toute la ville, pour lui faire connaître qu'on ne devait pas rougir quand on tâchait de ne rien perdre.

Je suis comme les bons musiciens, disait-il, je quitte le son véritable pour le faire prendre aux autres.

Un homme le vint un jour trouver pour être son disciple ; Diogène lui donna un jambon à porter , et lui dit de le suivre : cet homme eut honte de porter un jambon dans les rues ; il le jeta à terre et s'en alla. Diogène le rencontra quelques jours après : Quoi , lui dit-il , un jambon a rompu notre amitié !

Il aperçut , en se promenant , une femme tellement prosternée devant les dieux , qu'elle en était même découverte par derrière. Diogène accourut à elle : Ne crains-tu pas , pauvre femme , lui dit-il , que les dieux , qui sont aussi bien derrière toi que devant , ne te voient dans une posture indécente.

Quand Diogène réfléchissait sur sa vie , il disait , en riant , que toutes les imprécations qu'on faisait ordinairement dans les tragédies étaient tombées sur lui , qu'il était sans maison , sans ville , sans patrie , vivant au jour le jour ; mais qu'il opposait sa fermeté à la fortune , la nature à la coutume , et la raison aux troubles de l'ame.

Un homme vint un jour le consulter pour savoir à quelle heure il devait manger : Si tu es riche , lui dit-il , mange quand tu voudras ; si tu es pauvre , quand tu pourras.

Les Athéniens le prièrent de se faire

associer dans leurs mystères, et lui assurèrent que ceux qui y étaient initiés tenaient le premier rang dans l'autre monde : Ce serait une chose bien ridicule, répondit Diogène, qu'Agésilaüs et Epaminondas restassent dans la boue, pendant que vos initiés, qui sont des malheureux, habiteraient des îles fortunées.

Il avait coutume de se parfumer les pieds : quand on lui en demandait la raison, il disait que l'odeur des parfums qu'on se mettait à la tête était aussitôt perdue dans l'air ; au lieu que quand on se parfumait les pieds, l'odeur en montait au nez.

Un infame eunuque avait fait écrire sur la porte de sa maison : Qu'il n'entre rien de mauvais par cette porte. Diogène dit : Et le maître du logis, par où entrera-t-il ?

Quelques philosophes voulaient un jour lui prouver qu'il n'y avait point de mouvement. Diogène se leva, et commença à se promener : Que faites-vous ? lui dit un de ces philosophes. Je réfute tes raisons, répondit Diogène.

Quand quelqu'un lui parlait d'astrologie, il lui disait : Y a-t-il long-temps que tu es revenu des cieux ?

Platon avait défini que l'homme était un animal à deux pieds, sans plumes. Diogène pluma un coq, qu'il cacha sous son man-

teau, et s'en alla à l'académie ; il tira aussitôt le coq de dessous son manteau, et dit, en le jetant au milieu de l'école : Voilà l'homme de Platon. Platon fut obligé d'ajouter à sa définition, que cet animal avait de larges ongles.

Diogène, passant par Mégare, vit des enfans tout nus, et des moutons bien couverts de laine : Il vaut beaucoup mieux, dit-il, être ici mouton que d'être enfant.

Un jour, comme il mangeait, il vit de petites souris ramasser des mies de pain sous sa table : Ah ! dit-il, Diogène nourrit aussi des parasites.

Comme il sortait du bain, on lui demanda s'il y avait beaucoup d'hommes qui se baignaient : Il répondit que non. Mais, lui dit-on, n'y a-t-il pas une grande confusion de monde? Oui, répondit-il, très-grande.

On le pria un jour de se trouver à un festin ; il ne voulut pas, parce qu'il y avait été le jour précédent, et qu'on ne l'en avait pas remercié.

Un homme, portant une poutre sur son épaule, le heurta sans y penser, et lui dit : Prenez garde. Comment ! répondit Diogène, veux-tu me frapper une seconde fois ? Quelque temps après, il eut encore une pareille aventure ; il donna un coup

de bâton à celui qui l'avait heurté, et lui dit : Prends garde toi-même.

Il était un jour si percé de pluie, que l'eau dégoûtait de tous les endroits de son manteau. Ceux qui le regardaient avaient grande compassion de lui; Platon, qui se trouva là par hasard, leur dit : Si vous voulez qu'il soit véritablement malheureux, allez-vous-en, et ne le regardez pas.

Un jour un homme lui donna un soufflet. Je ne savais pas, dit-il, que je dusse marcher dans les rues la tête armée.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il voulait pour qu'on lui donnât un soufflet : Un casque, répondit-il.

Midias, un jour, lui donna plusieurs coups de poing, et lui dit : Va te plaindre, tu auras trois mille livres d'amende. Le lendemain, Diogène prit un gantelet de fer, et porta un violent coup de poing sur la tête de Midias : Va-t-en te plaindre toi-même, tu auras une pareille amende.

Lysias l'apothicaire lui demanda s'il croyait qu'il y eût des dieux : Comment ne le croirais-je pas, puisque je sais qu'ils n'ont pas plus grands ennemis que toi ?

Un jour Diogène vit un homme qui se lavait dans l'eau, espérant se purifier : O malheureux, lui dit-il, ne sais-tu pas bien que quand tu te laverais jusqu'à demain,

cela ne t'empêcherait pas de faire des fautes de grammaire ! cela ne te délivrera point non plus de tes crimes.

Il aperçut une autre fois un enfant dans une posture indécente ; il courut droit à son précepteur, et lui donna un coup de bâton : Pourquoi instruis-tu si mal ton disciple, lui dit-il.

Un homme vint un jour lui montrer un horoscope qu'il avait dressé : Voilà quelque chose de beau, dit Diogène, mais c'est pour nous empêcher de mourir de faim.

Il blâmoit fort tous ceux qui se plaignaient de la fortune. Les hommes, disait-il, demandent toujours ce qui leur paraît être un bien, mais non pas ce qui l'est véritablement.

Diogène savait bien que plusieurs personnes approuvaient sa vie ; mais comme peu de gens se mettaient en devoir de l'imiter, il disait qu'il était un chien fort estimé, mais qu'aucun de ceux qui le louaient n'avait assez de courage pour venir à la chasse avec lui.

Il reprochait à ceux qui étaient épouvantés de leurs songes, qu'ils ne faisaient aucune attention aux choses qui leur venaient dans l'esprit lorsqu'ils veillaient, tandis qu'ils examinaient avec superstition tout ce qui se passait dans leur imagination pendant qu'ils dormaient.

Un jour, en se promenant, il aperçut une femme dans une litière; il dit : Ce ne devrait pas être là une cage pour un aussi méchant animal.

Les Athéniens aimaient fort Diogène, et avaient beaucoup de considération pour lui. Ils firent fouetter publiquement un jeune homme qui avait cassé son tonneau, et lui en redonnèrent un autre.

Tout le monde publiait le bonheur de Calisthène, qui était tous les jours à la table d'Alexandre. Et moi, disait Diogène, je trouve Calisthène bien malheureux, par la seule raison qu'il dîne et soupe tous les jours avec Alexandre.

Cratère fit ce qu'il put pour l'attirer chez lui. Diogène lui dit qu'il aimait beaucoup mieux ne manger que du pain à Athènes, que d'aller vivre magnifiquement dans un palais.

Perdicas le menaça un jour de le tuer s'il ne le venait voir. Tu ne feras pas là une grande action, répondit Diogène : le moindre petit animal venimeux en pourrait bien faire autant; et je t'assure que Diogène n'a aucun besoin de Perdicas, ni de sa grandeur, pour vivre heureux. Hélas! s'écriait-il, les dieux sont fort libéraux à accorder la vie aux hommes, mais tous les agrémens qui y sont attachés demeurent

méconnus aux gens qui ne songent qu'à faire bonne chère et à se parfumer.

Il vit un jour un homme qui se faisait chausser par un esclave. Tu ne seras pas content, dit-il, jusqu'à ce qu'il te mouche. De quoi te servent tes mains ?

Une autre fois, en passant, il vit des juges qui menaient au supplice un homme qui avait volé une petite fiole dans le trésor public. Voilà de grands voleurs, dit-il, qui en conduisent un petit.

Il disait qu'un riche ignorant était une brebis couverte d'une toison d'or.

Un jour, comme il était au milieu d'un marché, il se mit à se gratter. Ah ! plût aux dieux, dit-il, qu'à force de me gratter le ventre, je pusse me faire passer la faim quand je voudrais !

Comme il entrait dans un bain, il aperçut un jeune homme qui faisait des mouvemens fort adroits, mais peu honnêtes. Plus tu feras bien, lui dit-il, plus tu seras blâmable.

Une autre fois, en traversant une rue, il vit, au-dessus de la maison d'un prodigue, un écriteau qui marquait qu'elle était à vendre. Je savais bien, dit-il, que la grande ivrognerie obligerait ton maître à vomir.

Un jour un homme lui reprocha son

exil. Ah ! pauvre malheureux, lui dit Diogène, j'en suis très-content : c'est ce qui a fait que je suis devenu philosophe.

Un autre lui dit peu de temps après : Les Synopéens t'ont condamné à un bannissement perpétuel. Et moi, répondit-il, je les ai condamnés à rester dans leur vilain pays sur le rivage du Pont-Euxin.

Il priait quelquefois des statues de lui accorder des grâces ; on lui demandait la raison ! C'est afin, disait-il, de m'accoutumer à être refusé.

Quand sa pauvreté l'obligeait à demander l'aumône, il disait au premier qu'il rencontrait : Si tu as déjà donné quelque chose à quelqu'un, fais-moi aussi la même grâce, et si tu n'as jamais rien donné à personne, commence par moi.

On lui demandait un jour de quelle manière Denys le tyran en usait avec ses amis ? Comme on fait, dit-il, avec des bouteilles qu'on prend quand elles sont pleines, et qu'on jette quand elles sont vides.

Il aperçut un jour, dans un cabaret, un prodigue qui ne mangeait que des olives. Si tu avais toujours dîné ainsi, tu ne souperais pas si mal à présent.

Il disait que les désirs déréglés étaient la source de tous les malheurs qui accablent le genre humain.

Que les honnêtes gens étaient les portraits des dieux.

Que le ventre était le gouffre de la vie.

Qu'un discours bien poli était un filet de miel, et que l'amour était l'occupation des gens oisifs.

On lui demanda un jour quel était l'état le plus malheureux ? C'est d'être vieux et pauvre, répondit-il.

Une autre fois on lui demanda ce qu'il y avait de meilleur dans le monde : Il dit que c'était la liberté.

Quelqu'un s'avisa de lui dire : Quelle est la bête qui mord le plus fort ? Entre les farouches, répondit-il, c'est un médisant ; et entre les apprivoisés, c'est un flatteur.

Un jour, en se promenant, il vit des femmes pendues à des branches d'oliviers. Ah ! plût aux dieux, s'écria-t-il, que tous les arbres rapportassent de tels fruits.

Un homme vint lui demander à quel âge il fallait se marier ? Quand on est jeune, répondit Diogène, il n'est pas encore temps, et quand on est vieux il est trop tard.

On lui demanda pourquoi l'or était d'une couleur pâle ? C'est qu'il a beaucoup d'envieux, répondit-il.

On le pressait un jour de courir après Manès, son esclave, qui s'était enfui. Il serait fort ridicule, dit-il, que Manès se passât bien de Diogène, et que Diogène ne pût se passer de Manès.

Certain tyran lui demanda un jour quel airain était le plus propre à faire une statue. C'est celui dont on fait celle d'Harmodius et d'Aristogiton, grands ennemis des tyrans.

Un jour Platon expliquait ses idées, et parlait de la forme d'une table, et de celle d'un verre. Je vois bien une table et un verre, lui dit Diogène; mais je ne sais ce que c'est que la forme d'une table, non plus que celle d'un verre. Cela est vrai, dit Platon; car pour voir une table et un verre, il ne faut avoir que des yeux; au lieu que pour connaître la forme d'une table et celle d'un verre, il faut avoir de l'esprit.

On demanda une fois à Diogène ce qu'il pensait de Socrate: il dit que c'était un fou.

Un jour il aperçut un jeune homme qui rougissait. Courage, mon enfant, lui dit-il, voilà la couleur de la vertu.

Deux jurisconsultes le choisirent pour leur arbitre. Il les condamna tous les deux; l'un parce qu'il avait effectivement volé ce dont on l'accusait; et l'autre, parce qu'il

se plaignait à tort, puisqu'il n'avait rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

On lui demanda un jour pourquoi on donnait plutôt l'aumône aux borgnes et aux boîteux qu'aux philosophes ? C'est, répondit-il, parce que les hommes s'attendent plutôt à devenir borgnes et boîteux, que philosophes.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avait ni valet, ni servante ? Non, répondit Diogène. Et qui vous enterrera, reprit l'autre ? C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogène.

Certain homme lui reprocha qu'il avait fait autrefois de la fausse monnaie. Il est vrai, répondit Diogène, qu'il y a eu un temps où j'étais ce que tu es aujourd'hui ; mais jamais, en ta vie, tu ne deviendras ce que je suis.

Il entra un jour dans l'école d'un certain maître qui avait peu d'écoliers, et quantité de figures de muses, et d'autres divinités. Tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogène, mais c'est en comptant les dieux.

On lui demanda de quel pays il était. Il répondit qu'il était citoyen du monde, voulant montrer que les sages ne devaient être attachés à aucun pays.

Il vit passer un prodigue ; il lui demanda

une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres, et qu'à moi tu demandes une mine? C'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, et que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort était un mal. Comment cela se pourrait-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente?

Diogène vit un jour un mal-adroit qui allait tirer, il courut aussitôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison: C'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

Quand on disait à Diogène que quantité de gens se moquaient de lui: Qu'importe, répondit-il, je me tiens pour moqué; et peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, et qu'ils paraissent rire. Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes? Et moi, répliquait-il, je me soucie aussi peu de ces gens-là.

On lui demanda pourquoi tout le monde l'appelait chien? C'est, répondit-il, parce que je flatte ceux qui me donnent, et que j'aboie après ceux qui ne me donnent rien, et que je mords les méchans.

Une autre fois on lui demanda qu'elle espèce de chien il était ? Quand j'ai faim, dit-il, je tiens de la nature du lévrier : je caresse tout le monde ; mais lorsque j'ai mangé, je tiens du dogue, je mords tous ceux que je rencontre.

Il vit un jour passer le rhéteur Anaximène, qui avait le ventre extrêmement gros : Donne-moi un peu de ton ventre, lui dit-il ; tu me feras un grand plaisir, et en même temps tu te délivreras d'un pesant fardeau.

Quand on lui reprochait pourquoi il mangeait au milieu des rues et des marchés ? C'est que la faim me prend là, de même que par-tout ailleurs, répondait-il.

Comme il retournait de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venait ? Je viens de chez des hommes, répondit-il, et je retourne chez des femmes.

Il comparait ordinairement les belles courtisanes à d'excellent vin empoisonné. Il les appelait les reines des rois, parce qu'elles obtenaient d'eux tout ce qu'elles voulaient.

Certain homme admirait un jour la grande quantité de présens qui étaient dans un temple de la Samothrace. Il y en aurait encore bien davantage, dit Diogène, si tous ceux qui ont péri en

avaient offert, au lieu de ceux qui se sont sauvés (1).

Un jour, comme il mangeait au milieu d'une rue, quantité de gens s'assemblèrent autour de lui, et l'appelèrent chien. C'est vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il, car vous vous assemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant athlète qui mourait de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra, et lui dit : Tu as à présent un beau moyen de te venger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un jour, comme il se promenait, il aperçut le fils d'une courtisane qui jetait des pierres au milieu d'une troupe : Mon enfant, lui dit-il, prends garde de frapper ton père.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avait à lui : Si tu me l'as donné, dit Diogène, il est à moi à présent ; et si tu n'as fait que me le prêter, je m'en sert encore actuellement. Attends que je n'en aie plus besoin.

Quand on lui reprochait qu'il buvait dans des cabarets : Je me fais bien raser dans la boutique d'un barbier, répondait-il.

---

(1) Cette île de la mer Égée, était réputée sacrée ; elle servait d'asile aux fugitifs et aux coupables, qui en y arrivant déposaient leur offrande dans le temple.

Il entendit un jour qu'on disait du bien d'un homme qui lui avait donné l'aumône : On devrait bien plutôt me louer, dit Diogène, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandait quel profit il avait retiré de sa philosophie? Quand elle ne m'aurait jamais servi d'autre chose, disait-il, que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais, j'en serais assez content.

Quand il eut appris que les Athéniens avaient déclaré qu'Alexandre était Bacchus, il leur dit, pour se moquer d'eux : Hé ! que ne me faites-vous Sérapis ?

On lui reprochait de loger dans des lieux mal-propres : Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroit qui sont encore beaucoup plus sales, et cependant il ne se gâte pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : Mais toi, qui ne sais rien, comment as-tu la hardiesse de te mettre au rang des philosophes? Quand je n'aurais d'autre mérite, répondit-il, que celui de contrefaire le philosophe, cela suffit pour dire que je le suis.

On vint un jour lui présenter un jeune homme pour être son disciple; on lui en disait tous les biens imaginables; qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait

beaucoup. Diogène écouta tout fort tranquillement. Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi; pourquoi donc me l'amenez-vous ?

Comme il entrait sur un théâtre lorsque tout le monde en sortait, on lui en demanda la raison; il dit que c'était ce qu'il avait résolu de faire pendant toute sa vie.

Denys le tyran après avoir été chassé de son royaume de Syracuse, se retira à Corinthe, où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse, pour ne pas mourir de faim. Diogène entra un jour dans son école; il entendit les enfans qui criaient. Denys crut que Diogène le venait consoler dans ses misères. Diogène, lui dit-il, je te suis obligé : hélas ! tu vois l'inconstance de la fortune. Malheureux ! répondit Diogène, je suis bien surpris de te voir encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton royaume ! et je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école que tu n'as été roi.

Il vit un jour des personnes qui faisaient des sacrifices aux dieux pour avoir un fils : Vous songez bien plutôt, leur dit-il, à demander un fils qu'un honnête homme.

Voyant un jeune homme qui parlait de vilenies : N'as-tu pas honte, dit-il, de tirer une épée de plomb d'une gaîne d'ivoire ?

Il disait que les gens qui parlaient bien de la

vertu, et qui ne faisaient rien de ce qu'ils enseignaient, étaient semblables à des instrumens de musique, qui rendent un son très-agréable, sans avoir aucun sentiment.

Un homme lui dit un jour : Je ne suis pas propre à la philosophie. Pourquoi vis-tu donc, malheureux, lui répondit-il, puisque tu désespère de pouvoir jamais bien vivre ?

Une autre fois il aperçut un jeune homme qui faisait quelque chose de malhonnête : N'as-tu pas de honte, lui dit-il, d'avilir l'avantage que la nature te donne ?

Il disait que presque tout le monde vivait dans la servitude ; que les esclaves obéissaient à leurs maîtres, et les maîtres à leurs passions ; que toutes choses consistaient dans l'usage; qu'une personne bien accoutumée à vivre délicieusement dans la mollesse et dans les plaisirs, ne pouvait jamais s'en retirer ; et qu'au contraire, le mépris de la vie délicieuse était un vrai plaisir aux gens qui étaient accoutumés à vivre d'une autre manière.

Il croyait que la pudeur était une faiblesse, il n'avait point de honte de faire devant tout le monde les choses les plus indécentes. Si souper est une bonne chose, disait-il, pourquoi ne pas souper aussi bien au milieu d'un marché, que dans une chambre ?

On lui demanda où il voulait être enterré quand il serait mort : Au milieu de la campagne, répondit-il. Comment ! répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes farouches? Il faudra mettre un bâton auprès de moi, répondit Diogène, afin que je puisse les chasser quand ils voudront venir. Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment. Et qu'importe donc s'ils me mangent ou non, reprit Diogène, puisque je ne les sentirai point.

Quelques-uns disent, qu'étant parvenu à l'âge de 90 ans, il mangea un pied de bœuf cru, qui lui causa une si grande indigestion, qu'il en mourut. D'autres disent que se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine, et se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain ; ils le trouvèrent enveloppé dans son manteau : ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormait pas, car il était toujours fort éveillé ; ils le trouvèrent mort. Il y eut une grande contestation entr'eux à qui l'enterrerait. Ils furent tout près d'en venir aux mains. Les magistrats et les anciens de Corinthe arrivèrent à propos, et les apaisèrent. Diogène fut enterré magnifiquement près de la porte qui est vers l'isthme. On érgea à côté de son tombeau une co-

lonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre de Paros. La mort de ce philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre-le-Grand mourut à Babylone, en la 114.e olympiade. Diogène fut honoré de plusieurs statues, que différens particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions.

CRATÈS,

Contemporain de Polémon, qui fut successeur de Xénocrate dans l'école Platonique, vivait sous la 113.e Olympiade.

CRATÈS, le Cynique, fut un des principaux disciples du fameux Diogène; il était fils d'Ascondus, Thébain, d'une famille très-considérable, et qui possédait de grands biens.

Il se trouva un jour à une tragédie, où il remarqua que Téléphus quitta toutes ses richesses pour se faire cynique : cela le toucha; il vendit tout son patrimoine, dont il tira plus de deux cents talens qu'il mit entre les mains d'un banquier, et le pria de les rendre à ses enfans, en cas qu'ils se trouvassent avoir peu d'esprit; mais, s'ils avaient assez d'élévation pour être philosophes, il lui permit de distribuer cet argent aux citoyens de Thèbes, parce que les philosophes n'avaient besoin de rien. Ses parens vinrent un jour le prier de changer de résolution, et de prendre un autre parti; il les chassa de sa maison, et les poursuivit à coups de bâton.

Pendant l'été, Cratès portait un manteau fort pesant, et était vêtu très-légèrement dans la plus grande rigueur de l'hiver, afin de se faire à toutes sortes d'injures du temps et d'incommodités. Il entrait effrontément dans toutes sortes de maisons, pour faire des reprimandes sur toutes les choses qui lui déplaisaient ; il courait après les femmes de mauvaise vie, et leur disait des injures, afin de s'en attirer à lui-même, et de s'accoutumer, par ce moyen, à les souffrir dans d'autres occasions. Il vivait assez durement, et ne buvait jamais que de l'eau, de même que tous les autres cyniques.

L'orateur Métrocle n'osait plus paraître en public parce qu'il ne se retenait pas aisément, et qu'il lui arrivait toujours, en parlant, de laisser échapper certains vents, dont le bruit lui faisait tant de honte, qu'il s'était renfermé dans sa maison, où il avait résolu de passer tristement le reste de sa vie. Cratès en entendit parler, il mangea aussitôt quantité de lupins, afin de se remplir le corps de vents, et s'en alla au logis de Métrocle; il lui dit plusieurs belles paroles pour lui faire connaître qu'il ne devait point avoir de honte, puisqu'il n'avait fait aucun mal; que ces choses-là arrivaient à tout le monde, et qu'il ne

serait

serait pas surprenant que cela lui arrivât aussi.

Pendant qu'il parlait, les lupins qu'il avait mangés faisaient leur effet. Le bon exemple de Cratès encouragea tellement Métrocle, qu'il reconnut sa faiblesse. Il se mit au-dessus de toutes sortes de bienséances : il brûla tous les écrit qu'il avait de Théophraste, sous lequel il avait étudié, et s'attacha à Cratès, qui en fit un fort bon cynique. Métrocle fut ensuite fort distingué entre les philosophes de la secte, et fit plusieurs disciples qui eurent de la réputation ; mais à la fin, comme il se sentait vieux et infirme, le dégoût de la vie le prit : il s'étrangla lui-même.

Cratès était fort laid ; et pour paraître encore plus hideux, il avait cousu des peaux de moutons par-dessus son manteau; en sorte que quand on l'apercevait, on avait peine à distinguer quelle espèce d'animal ce pouvait être. Il était d'ailleurs fort adroit dans toutes sortes d'exercices ; et quand il allait dans des lieux publics, pour lutter et pour faire quelque autre chose semblable, tous ceux qui étaient là ne pouvaient s'empêcher de rire, à cause de sa figure et de son habit extraordinaire. Cratès ne s'étonna point de cela, il levait les mains en haut : Prends patience, ô Cratès !

s'écriait-il ; ceux qui se moquent de toi à présent, pleureront dans un instant, et tu auras le plaisir de voir qu'ils t'estimeront heureux, lorsqu'ils se blâmeront eux-mêmes de leur lâcheté.

Il alla un jour prier certain maître d'accorder une grâce à un de ses disciples ; au lieu de lui embrasser les genoux, il lui embrassa les cuisses ; ce maître trouva cela fort extraordinaire, et voulut s'en fâcher. Qu'importe, lui dit Cratès, tes cuisses ne sont-elles pas à toi comme tes genoux ?

Il disait qu'il était impossible de trouver des gens qui n'eussent jamais fait aucune faute ; mais que des grenades pouvaient être très-belles, quoiqu'il s'y rencontrât quelque petit grain pourri.

Cratès voulait que ses disciples fussent entièrement détachés des biens de ce monde. Je ne possède rien que ce que j'ai appris, disait-il, et j'ai abandonné tout le reste aux gens qui aiment le faste. Il les exhortait sur toutes choses à fuir les plaisirs, parce que rien n'était plus convenable à un philosophe que la liberté, et qu'il n'y avait point de maître plus tyrannique que la volupté.

La faim, disait-il, fait passer l'amour : si ce remède n'est pas suffisant, le temps ordinairement en vient à bout; sinon il ne reste

plus qu'à prendre une corde et à se pendre.

Quand il parlait des mœurs corrompues de son siècle, il ne pouvait s'empêcher de blâmer la folie des hommes, qui n'épargnaient point l'argent dans des choses honteuses, pourvu qu'elles fussent conformes à leurs passions, et qui avaient regret de la moindre dépense qu'ils faisaient dans des choses honnêtes et profitables.

C'est lui qui a fait ce journal, qui a depuis été si célèbre : Qu'on donne dix mines à un cuisinier, et à un médecin une drachme; cinq talens à un flatteur , et à un bon conseiller de la fumée; à une courtisane un talent, et une obole à un philosophe.

Quand on lui demandait de quoi lui servait sa philosophie : à savoir se contenter de légumes, répondait-il, et à vivre sans soins et sans inquiétude.

Un jour Démétrius de Phalère lui envoya du vin avec quelques pains. Cratès fut fort indigné de ce que Démétrius s'était imaginé qu'un philosophe avait besoin de vin : il renvoya la bouteille d'un air sévère. Ah! plût aux dieux, s'écria-t-il, qu'il y eût aussi des fontaines de pain!

Les manières libres de Cratès plurent tellement à Hyparchia, sœur de Métrocle, qu'elle ne voulut point entendre parler de plusieurs autres personnes considérables

qui la recherchaient avec empressement; elle menaça ses parens, que si on ne la mariait pas à Cratès, elle se tuerait elle-même. Ses parens firent humainement ce qu'ils purent pour lui ôter cette idée de l'esprit; ils n'y purent jamais réussir; ils furent contraints d'avoir recours à Cratès même, qu'ils prièrent instamment de la détourner de cette résolution. Mais comme il n'en pouvait venir à bout, il se leva, et se déshabilla devant elle, pour lui faire voir sa bosse et son corps tout de travers; il jeta aussitôt par terre son manteau, sa besace et son bâton. Afin que tu ne sois pas trompée, lui dit-il, voilà ton mari et tout ce qu'il possède; regarde à présent ce que tu veux faire; car si tu m'épouses, je ne prétends pas que tu aies d'autres richesses. Hyparchia ne balança point; elle préféra aussitôt Cratès à tout ce qu'elle avait, aussi bien qu'à tout ce qu'elle pouvait espérer. Elle n'abandonna jamais son mari. Elle le suivait par-tout, et se trouvait dans toutes les assemblées avec lui.

Un jour, comme ils étaient à un festin chez Lysimacus, elle fit ce sophisme à l'impie Théodore, qui s'y était aussi rencontré: Si Théodore, faisant certaine chose, n'est pas blâmé, Hyparchia, faisant la même chose, ne doit pas être blâmée non plus:

or, Théodore, en se frappant lui-même, ne fait rien dont on le puisse blâmer; donc, dit-elle, en lui appliquant un soufflet, Hyparchia frappant Théodore ne doit point être blâmée. Théodore ne répondit rien sur-le-champ à cet argument : mais il arracha le manteau de dessus l'épaule d'Hyparchia, qui n'en parut pas plus étonnée : Tenez, dit Théodore, voilà une femme qui a quitté sa tapisserie et sa toile. Cela est vrai, répondit Hyparchia : mais crois-tu que j'aie si mal fait de préférer ta philosophie à des exercices de femmes?

De ce digne mariage de Cratès et d'Hyparchia vint un fils nommé Pasiclès, que son père et sa mère eurent grand soin d'élever dans la philosophie cynique.

Alexandre demanda un jour à Cratès, s'il ne serait pas bien aise qu'on rebâtit sa patrie : Qu'en est-il besoin, répondit Cratès, quelqu'autre Alexandre viendrait peut-être encore la détruire.

Il disait qu'il n'avait point d'autre patrie que la pauvreté et le mépris de la gloire, sur quoi la fortune n'avait aucun droit ; qu'il étoit le citoyen de Diogène; et par conséquent exempt de toute sorte d'envie.

Il disait que les richesses des grands seigneurs étaient comme les arbres qui naissent dans les montagnes et les rochers

inaccessibles ; qu'il n'y avait que les milans et les corbeaux qui mangeaient les fruits de ces arbres : de même aussi il n'y avait que les flatteurs et les femmes de mauvaise vie qui profitaient du bien des grands seigneurs ; qu'un riche environné de flatteurs, était un veau au milieu d'une troupe de loups.

Quand on lui demandait jusqu'à quel temps il fallait s'appliquer à la philosophie ? C'est, répondit-il, jusqu'à ce qu'on ait reconnu que les gens à qui on donne des armées à commander ne sont que des meneurs d'ânes.

Cratès, aussi bien que tous les autres Cyniques, négligeait toutes sortes de sciences, excepté la morale. Il vécut très-long-temps : il était tout courbé de vieillesse vers les dernières années de sa vie. Quand il se sentit approcher de sa fin, il disait, en se considérant lui-même : Ah ! pauvre bossu, tes longues années te vont mettre au tombeau ; tu verras bientôt le palais des Enfers. Il mourut ainsi de caducité et de défaillance. Le temps de sa plus grande vogue était vers la 113.ᵉ olympiade ; c'était pour lors qu'il florissait à Thèbes, et qu'il effaçait tous les autres Cyniques de son temps. C'est lui qui a été le maître de Zénon, chef de la secte des Stoïciens, si renommée.

PIRRHON

Vivait un peu auparavant Epicure, vers la 120.e Olympiade.

PIRRHON a été auteur de la secte qu'on a appelée les Pirrhoniens ou Sceptiques; il était fils de Plistarque, de la ville d'Elée, dans le Péloponèse : il s'appliqua d'abord à la peinture, ensuite il fut disciple de Drison, et enfin du philosophe Anaxarchus, auquel il s'attacha tellement qu'il le suivit jusques dans les Indes. Pirrhon, pendant ce long voyage, eut un très-grand soin de converser avec les Mages, les Gymnosophistes et tous les philosophes orientaux : après s'être instruit à fond de toutes leurs opinions, il ne trouva rien qui pût le contenter, il lui parut que toutes les choses étaient incompréhensibles; que la vérité était cachée dans le fond d'un abîme, et qu'il n'y avait rien de plus raisonnable que de douter de tout, et ne jamais décider.

Il disait que tous les hommes réglaient leur vie sur de certaines opinions reçues, que chacun ne faisait rien que par habitude, et qu'on examinait chaque chose par

rapport aux lois et aux coutumes établies dans chaque pays, mais qu'on ne savait point si ces lois-là étaient bonnes ou mauvaises.

Dans les commencemens, Pirrhon était pauvre et assez inconnu; il exerçait sa profession de peintre, et on a gardé long-temps à Elée plusieurs de ses ouvrages où il avait fort bien réussi. Il vivait dans une grande solitude, et ne se trouvait dans aucune assemblée. Il faisait souvent des voyages et ne disait jamais à personne l'endroit où il allait. Il souffrait tout sans se mettre en peine de rien. Il se fiait si peu à ses sens, qu'il ne se détournait ni pour rochers, ni pour précipices, ni pour aucun autre péril; il se serait plutôt laissé écraser que de se déranger pour éviter la rencontre d'un chariot : il y avait toujours quelques-uns de ses amis qui le suivaient, et qui avaient soin de le détourner dans les occasions. Il avait l'esprit égal et s'habillait en tout temps de la même manière. Quand il disait quelque chose, et que la personne à qui il parlait se retirait pour quelque raison, et le laissait seul, cela ne l'empêchait point de continuer jusqu'à ce qu'il eût achevé, de même que si quelqu'un l'eût écouté. Il traitait tout le monde avec la même indifférence.

La réputation de Pirrhon se répandit en peu de temps par toute la Grèce; quantité de gens embrassèrent sa secte : ceux d'Elée, après avoir connu son mérite, eurent tant de vénération pour lui, qu'ils le créèrent souverain pontife de leur religion. Les Athéniens le firent citoyen de leur ville. Epicure aimait fort sa conversation, et ne pouvait se lasser d'admirer sa manière de vivre. Tout le monde le regardait comme un homme véritablement libre, et exempt de toutes sortes de troubles, de vanité, et de superstitions. Enfin, le philosophe Timon assure qu'il était respecté comme un dieu sur la terre : il passait tranquillement sa vie avec sa sœur Philiste, qui était sage de profession. Il allait au marché vendre de petits oiseaux et de petits cochons; il nettoyait lui-même sa maison.

Un jour un chien se jeta sur lui pour le mordre, Pirrhon le repoussa : quelqu'un lui fit connaître que cela était contre ses principes. Ah! répondit-il, qu'il est difficile de se défaire de ses préjugés, et qu'on a de peine à dépouiller entièrement l'homme! c'est pourtant à quoi il faut travailler de tout son pouvoir, et il faut y employer toutes les forces de sa raison.

Un autre fois, comme il passait la mer dans une petit bâtiment, des vents impé-

tueux se levèrent tout d'un coup : le vaisseau était en grand danger de périr ; tous ceux qui passaient avec Pirrhon étaient dans de grandes frayeurs. Pirrhon demeurait fort tranquille au milieu de la tempête : il leur montrait à côté d'eux un petit cochon qui mangeait d'aussi bon courage, que si le vaisseau eût été au port, et il leur disait que les sages devaient tâcher d'imiter l'assurance de ce petit animal, et d'être tranquilles dans toutes sortes d'états.

Pirrhon avait un ulcère ; celui qui le pansait fut un jour obligé de lui faire les opérations les plus violentes : il lui coupa et lui brûla les chairs. Pirrhon ne témoigna jamais qu'il souffrait la moindre douleur, et ne fronça pas même le sourcil. Ce philosophe croyait que le plus haut degré de perfection où l'on pouvait parvenir dans ce monde, était de s'abstenir de décider. Ses disciples étaient bien tous d'accord en un point, qui est qu'on ne connaît rien de certain ; mais les uns cherchaient la vérité avec espérance de la trouver ; et les autres désespéraient d'en jamais venir à bout : d'autres croyaient pouvoir affirmer une seule chose : c'était, disaient-ils, qu'ils savaient certainement qu'ils ne savaient rien ; mais les autres ignoraient même s'ils ne savaient rien. Quelques-unes de ces

opinions étaient en usage avant le temps de Pirrhon; mais comme personne jusques-là n'avait fait profession de douter absolument de toutes choses, c'est ce qui a été cause que Pirrhon a passé pour l'auteur et le chef de tous les Sceptiques.

La raison pour laquelle ce philosophe voulait qu'on suspendît son jugement, était que nous ne connaissons jamais les choses que par le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, et que nous ignorons ce qu'elles sont en elles-mêmes. Les feuilles de saule, par exemple, paraissent douces aux chèvres, et amères aux hommes; la ciguë engraisse les cailles, et fait mourir les hommes. Démophon, qui avait soin de la table d'Alexandre, brûlait à l'ombre, et gelait au soleil. Andron d'Argos traversait tous les sables de la Lybie, sans avoir besoin de boire.

Ce qui est juste dans un pays est injuste dans un autre, de même que ce qui est vertu parmi certaines nations, est un vice chez d'autres. Chez les Perses, les pères épousent leurs filles; et chez les Grecs, c'est un crime abominable. Chez les Massagettes, les femmes sont communes; d'autres nations ont en horreur une telle coutume. Voler est un mérite chez les Ciliciens; et chez les Grecs on punit le vol. Aristippe

a une certaine idée du plaisir; Antisthène en a une autre; Epicure une différente de l'un et de l'autre. Les uns croient la Providence; les autres la nient. Les Egyptiens enterrent leurs morts; les Indiens les brûlent, et les Péoniens les jettent dans des étangs. Ce qui paraît d'une certaine couleur au soleil, paraît d'une autre à la lune, et d'une autre à la chandelle. La gorge d'un pigeon paraît de différentes couleurs, selon les différens côtés dont on le regarde. Le vin pris avec modération fortifie le cœur; quand on en boit trop, cela trouble les sens, et fait perdre l'esprit. Ce qui est à la droite de l'un est à la gauche de l'autre. La Grèce, qui est orientale à l'égard de l'Italie, est occidentale à l'égard de la Perse. Ce qui est un miracle dans certains endroits, est une chose très-commune dans d'autres. Le même homme est père à l'égard de certaines gens, et frère à l'égard d'autres personnes; enfin, la contrariété qui se rencontre dans chaque chose faisait que Pirrhon ni ses disciples ne définissaient jamais rien, parce qu'ils croyaient qu'il n'y avait aucune chose dans le monde qui nous fût absolument connue par elle-même, sans que nous eussions besoin de la comparer, pour dire le rapport qu'elle avait avec une autre chose. Comme ils ne connaissaient aucune vérité,

ils bannissaient toutes sortes de démonstrations; car, disaient-ils, toute démonstration doit être fondée sur quelque chose de clair et d'évident, qui n'ait aucun besoin de preuve. Or, il n'y a rien dans le monde qui soit de cette nature, puisque quand les choses nous sembleraient évidentes, nous serions toujours obligés de montrer la vérité de la raison qui fait que nous les croyons telles.

Pirrhon, d'après Homère, comparait ordinairement les hommes à des feuilles d'arbres qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres, et dont les nouvelles prennent la place des vieilles qui tombent. Il vécut toujours dans une grande considération depuis qu'il fut connu, et mourut enfin âgé de plus de 90 ans.



BION.

Il fut disciple de Théophraste qui avait succédé à Aristote dans l'école Péripatétique, vers la 114.e Olympiade.

Le philosophe Bion étudia long-temps dans l'académie. Cette école lui déplut ; il se moquait des statuts qu'on y observait, et faisait tous les jours des railleries ; il la quitta tout-à-fait. Il prit un manteau, un bâton et une besace, et embrassa la secte des Cyniques ; mais comme il y avait encore dans celle-là quelque chose qui ne l'accommodait pas, il la tempéra en y mêlant plusieurs des préceptes de Théodore, disciple et successeur d'Aristippe dans l'école des Cyrénaïques ; enfin, il étudia en dernier lieu sous Théophraste, successeur d'Aristote.

Bion avait l'esprit fort subtil, et était très-bon logicien ; il excellait dans la poésie et dans la musique, et avait un génie particulier pour la géométrie. Il aimait fort la bonne chère, et menait une vie très-débauchée. Il ne demeurait jamais long-temps en aucun endroit ; il se promenait de ville en ville, et se trouvait à tous les

festins, où son grand talent était de faire rire la compagnie, et de faire admirer son bel esprit. Comme il était fort agréable, chacun se faisait un plaisir de le recevoir et de le régaler.

Bion sut un jour que quelques-uns de ses ennemis avaient fait des contes au roi Antigonus, au sujet de sa naissance ignominieuse; il n'en témoigna rien, et ne fit pas semblant même que cela lui fût venu. Antigonus envoya chercher Bion, croyant l'embarrasser fort, et lui dit : Apprends-moi un peu quel est ton nom, ton pays, ton origine, et quelle profession avaient tes parens? Bion ne s'étonna point. Mon père, répondit-il, était un affranchi qui vendait du lard et du beurre salé; il était impossible de connaître s'il avait été beau ou laid autrefois, parce qu'il avait le visage tout défiguré des coups que son maître lui avait donnés. Il était Scythe de nation, et originaire des bords du Boristhènes; il avait fait connaissance avec ma mère dans un lieu infame où il l'avait rencontrée : c'était là qu'ils avaient célébré leur mariage; enfin, je ne sais quel crime mon père commit, il fut vendu avec sa femme et ses enfans. J'étais un jeune garçon assez joli, un orateur m'acheta, et me laissa tout son bien en mourant; je déchirai sur-le-champ son testament que je jetai

dans le feu, et me retirai à Athènes, où je me suis appliqué à la philosophie. Vous connaissez à présent mon nom, mon pays, mon père, et toute mon origine, aussi bien que moi : voilà tout ce que j'en ai pu apprendre moi-même. Percée et Philonide n'ont plus que faire d'en composer des histoires pour vous donner du plaisir.

On demanda un jour à Bion quel était le plus malheureux de tous les hommes ? C'est répondit-il, celui qui souhaite avec le plus de passion de devenir heureux, et de mener une vie douce et tranquille.

Il disait que la vieillesse était le port des maux, et que c'était là où tous les malheurs se retiraient en foule; qu'on ne devait compter le nombre de ses années que par rapport à la gloire qu'on s'était acquise dans le monde; que la beauté était un bien étranger qui ne dépendait pas de nous, et que les richesses étaient le nœud de toutes les grandes entreprises, parce que sans cela on ne pourrait rien faire, quelque habileté qu'on eût d'ailleurs.

Il rencontra un jour un homme qui avait mangé tout son bien; il lui dit : La terre a englouti Amphiaraüs ; mais toi, tu as englouti la terre.

Un grand parleur, fort importun d'ailleurs, lui dit qu'il avait dessein de le prier

de quelque chose : Je ferai volontiers tout ce que tu voudras, répondit Bion, pourvu que tu m'envoies dire ce que tu souhaites, et que tu n'y viennes pas toi-même.

Une autre fois, il était dans un vaisseau avec plusieurs scélérats ; le vaisseau fut pris par les corsaires. Ces scélérats se disaient les uns aux autres : Ah ! nous sommes perdus si on nous reconnaît. Et moi, disait Bion, je suis perdu si on ne me reconnaît pas.

Il vit un jour venir vers lui certain envieux qui était fort triste. T'est-il arrivé quelque malheur, lui dit-il, ou si c'est quelque bonheur qui est arrivé à un autre?

Quand il voyait passer un avare, il lui disait : Tu ne possèdes pas ton bien ; c'est ton bien qui te possède.

Il disait que les avares avaient soin de leur bien, comme s'il était effectivement à eux ; mais qu'ils craignaient autant de s'en servir que s'il appartenait à d'autres.

Il croyait qu'un des plus grands maux était de ne savoir pas souffrir le mal.

Qu'on ne devait jamais reprocher la vieillesse à personne, puisque c'était un état où chacun souhaitait parvenir.

Qu'il valait mieux donner de son bien que de souhaiter celui d'autrui, parce qu'on pouvait être heureux avec un moindre bien,

et qu'on était toujours malheureux lorsqu'on avait des désirs.

Que quelquefois la témérité n'était point messéante à un jeune homme; mais que les vieillards ne devaient jamais consulter que la prudence.

Que quand on avait une fois des amis, il fallait les garder tels qu'ils fussent, de crainte qu'il ne semblât que nous eussions fait société avec des méchans, ou que nous eussions rompu avec d'honnêtes gens.

Il avertissait ses amis de croire qu'ils avaient fait du progrès dans la philosophie, lorsqu'ils ne se sentaient pas plus émus quand on leur disait des injures, que quand on leur faisait des complimens.

Il croyait que la prudence était autant au-dessus des autres vertus, que la vue à l'égard du reste des sens.

Que l'impiété était une mauvaise compagne de la conscience, puisqu'il était très-difficile qu'un homme pût parler bien hardiment lorsque sa conscience lui reprochait quelque chose, et qu'il croyait que quelque divinité était justement irritée contre lui.

Que le chemin des enfers était bien facile, puisqu'on y allait les yeux fermés.

Que ceux qui ne pouvaient s'élever jusqu'à la philosophie, et qui s'attachaient aux sciences humaines, étaient comme

les amans de Pénélope, qui n'avaient commerce qu'avec les servantes de la maison, faute d'avoir pu gagner la maîtresse.

Un jour comme Bion était à Rhodes, il vit que tous les Athéniens qui étaient dans cette île, ne s'appliquaient qu'à l'éloquence et à la déclamation; il commença à enseigner la philosophie. Quelqu'un voulut le blâmer de ce qu'il ne faisait pas comme les autres : J'ai apporté du froment, répondit Bion, veux-tu que je vende de l'orge?

Quand on lui parlait de la peine des Danaïdes, qui tiraient perpétuellement de l'eau dans des paniers percés, il disait : je les trouverais beaucoup plus à plaindre, si elles étaient obligées de mettre de l'eau dans des vases qui n'auraient point de trous.

Enfin, après avoir mené une vie infame, il tomba malade à Chalcis, et languit pendant long-temps. Comme il était assez pauvre, et qu'il n'avait pas seulement de quoi payer des gens pour avoir soin de lui, le roi Antigonus lui envoya deux esclaves, et lui fit présent d'une chaise, afin qu'il le pût suivre quand il voudrait.

On dit que Bion, pendant sa langueur, se repentit d'avoir méprisé les dieux : il eut recours à eux pour le retirer de ce pitoyable état; il allait flairer les viandes des victimes qui leur avaient été immolées :

il confessa ses crimes et eut la faiblesse d'implorer le secours d'une vieille sorcière à laquelle il s'abandonna : il lui tendit ses bras et son cou, afin qu'elle y attachât ses charmes. Il tomba dans des superstitions extraordinaires : il orna sa porte de lauriers, et était prêt à faire toute chose au monde pour se conserver la vie ; mais tous ces remèdes furent inutiles. Le pauvre Bion mourut à la fin, accablé des maux que ses débauches passées lui avaient causés.

ÉPICURE,

Né la 3.e année de la 109.e Olympiade ; mort la 2.e de la 127.e, à l'âge de 72 ans.

Épicure, de la famille des Philaïdes, naquit à Athènes, vers la 109.e Olympiade. Dès l'âge de 14 ans il s'appliqua à la philosophie : il étudia quelque temps à Samos, sous Pamphile Platonicien; il ne put jamais bien goûter sa doctrine : il se retira de son école, et ne prit plus d'autres maîtres. On dit qu'il enseigna la Grammaire, mais qu'il ne tarda guère à s'en dégoûter. Il se plaisait beaucoup à lire les livres de Démocrite, dont il se servit utilement par la suite pour composer son système.

A l'âge de trente-deux ans il enseigna la philosophie à Mythilène, et de là à Lampsaque. Cinq ans après il revint à Athènes, où il institua une nouvelle secte. Il acheta un beau jardin qu'il cultivait lui-même. C'est-là où il établit son école; il y mena une vie douce et agréable avec ses disciples, qu'il enseignait en se promenant et en travaillant, et leur faisait répéter par cœur les préceptes qu'il leur donnait.

On venait de tous les endroits de la Grèce pour avoir le plaisir de l'entendre et de le considérer dans sa solitude.

Epicure faisait profession d'une grande sincérité et d'une grande candeur d'ame. Il était doux et affable à tout le monde ; il avait une tendresse si forte pour ses parens et pour ses amis, qu'il était entièrement à eux, et leur donnait tout ce qu'il avait. Il recommandait expressément à ses disciples d'avoir compassion de leurs esclaves : il traitait les siens avec une humanité surprenante ; il leur permettait d'étudier, et prenait le soin de les instruire lui-même comme ses propres disciples.

Epicure ne vivait en tout temps que de pain et d'eau, de fruits et de légumes qui croissaient dans son jardin. Il disait quelquefois à ses gens : Apportez-moi un peu de lait et de fromage, afin que je puisse faire meilleure chère quand je voudrai. Voilà, dit Laërce, quelle était la vie de celui qu'on a voulu faire passer pour un voluptueux.

Cicéron, dans ses Tusculanes, s'écrie : Ah ! qu'Epicure se contentait de peu!

Les disciples d'Epicure imitaient la frugalité et les autres vertus de leur maître : ils ne vivaient que de légumes et de laitage non plus que lui ; quelques-uns buvaient

tant soit peu de vin, mais tous les autres ne buvaient que de l'eau. Epicure ne voulait pas qu'ils fissent bourse commune comme les disciples de Pythagore, parce que, disait-il, c'est plutôt une marque de la défiance qu'on a les uns pour les autres, que d'une parfaite union.

Il croyait qu'il n'y avait rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie; que les jeunes gens ne pouvaient commencer trop tôt à philosopher, et que les vieux ne devaient jamais s'en lasser; puisque le but qu'on s'y proposait était de vivre heureux, et que c'était là où tout le monde devait tendre.

La félicité dont parlent les philosophes est une félicité naturelle, c'est-à-dire, un état heureux auquel on peut parvenir en cette vie par les forces de la nature. Epicure le fait consister, non dans le plaisir sensuel, mais dans la tranquillité d'esprit et dans la santé du corps. Il n'avait point d'autre idée du souverain bien que de posséder ces deux choses en même temps.

Il enseigna que la vertu est le moyen le plus puissant pour rendre la vie heureuse, parce qu'il n'y a rien de plus doux que de vivre sagement et selon les règles de l'honnêteté; de n'avoir rien à se reprocher; de ne se sentir atteint d'aucun crime; de ne

même nuire à personne; de faire du bien autant qu'il est possible, et enfin de ne jamais manquer à aucun des devoirs de la vie. Il infère de là qu'il ne saurait y avoir d'heureux que des honnêtes gens, et que la vertu est inséparable de la vie agréable.

Il ne pouvait se lasser de louer la sobriété et la continence, qui servent merveilleusement à tenir l'esprit dans une assiette tranquille, à conserver la santé du corps, et même à la réparer quand elle est une fois affaiblie. Il faut, disait-il, s'accoutumer à vivre de peu ; c'est la plus grande richesse qu'on puisse jamais acquérir. Outre que les choses les plus communes font autant de plaisir lorsqu'on a faim, que les mets les plus délicieux, on se porte beaucoup mieux quand on vit simplement ; on n'a jamais la tête embarrassée ; l'esprit est libre, et on a toujours l'agrément de pouvoir s'appliquer à connaître la vérité et le sujet qui nous porte à prendre un parti plutôt que l'autre dans toutes nos actions ; enfin, les festins qu'on fait de temps en temps en sont beaucoup plus agréables, et on est bien plus disposé à souffrir les revers de la fortune, quand on sait simplement se contenter du peu que la nature demande, que lorsqu'on est accoutumé à vivre dans les délices et dans la magnificence.

On

On ne saurait, ajoute-t-il, éviter avec trop de soin les débauches, qui corrompent le corps et abrutissent l'esprit; et quoique tout plaisir soit un bien désirable par lui-même, on doit cependant s'en éloigner beaucoup, lorsque les maux qui l'accompagnent surpassent la satisfaction qui nous en revient; de même qu'il est avantageux de souffrir un mal qui sûrement doit être récompensé par un bien plus considérable que le mal qu'on est obligé de souffrir.

Il croyait, contre l'opinion des Cyrénaïques, que l'indolence était un plaisir perpétuel, et que les plaisirs de l'esprit étaient beaucoup plus sensibles que ceux du corps; car, disait-il, le corps ne sent que la douleur présente, au lieu que l'esprit, outre les maux présens, sent encore les passés et les futurs.

Epicure tient que notre ame est corporelle, parcequ'elle meut notre corps; qu'elle participe à toutes ses joies aussi bien qu'à ses infirmités; qu'elle nous réveille en sursaut lorsque nous sommes le plus endormis; et qu'enfin elle nous fait changer de couleur, selon ses différens mouvemens. Il assure qu'elle ne pourrait jamais avoir aucun rapport avec lui, si elle n'était pas corporelle.

Tangere enim et tangi, nisi corpus, nulla potest res.

Il a conçu qu'elle n'est rien autre chose qu'un tissu de matière fort subtile répandue par tout notre corps, dont elle faisait une partie, de même que le pied, la main ou la tête; d'où il conclut que par notre mort elle périt; qu'elle se dissipe comme une vapeur, et qu'il n'y reste aucun sentiment non plus que dans le corps; que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle n'est pas un mal : car bien et mal consistent dans le sentiment. Or, la mort est une privation de tout sentiment : c'est donc une chose qui ne nous regarde en aucune façon, puisque nous n'avons jamais rien de commun avec elle, et que pendant que nous sommes, elle n'est point, et que dès qu'elle est, nous ne sommes plus. Qu'à la vérité, quand on se trouvait au monde, il était fort naturel d'y vouloir demeurer tant que le plaisir nous y attachait; mais qu'on ne devait pas avoir plus de peine à en sortir, qu'on n'en avait ordinairement à quitter la table après avoir bien mangé.

Il disait que très-peu de gens savaient tirer parti de la vie; que tout le monde méprisait l'état présent dans lequel il était, et que chacun se proposait de vivre plus heureux dans la suite; mais qu'on était surpris de la mort avant que d'avoir pu exécuter ses projets, et que c'était ce qui

rendait la vie des hommes si malheureuse. Qu'ainsi rien n'était plus à propos que de jouir du temps présent, sans compter sur l'avenir; qu'il ne fallait pas estimer le bonheur de la vie par la quantité d'années que nous restions sur la terre; mais seulement par les plaisirs que nous y goûtions. Une vie courte et agréable, disait-il, est beaucoup plus à souhaiter qu'une vie longue et ennuyeuse. C'est la délicatesse qu'on cherche dans les bons repas, et non pas une grande abondance de mets mal préparés. Que si nous considérons qu'après la mort nous serons privés pour jamais de tous les avantages de la vie, il faut aussi s'imaginer que jamais nous n'aurons plus de désir de les posséder, que nous n'en avions avant que de naître.

Que c'était une grande faiblesse d'avoir peur de tout ce qu'on dit des enfers. Que les peines de Tantale, Sysiphe, Titye, et des Danaïdes sont des fables inventées à plaisir, pour faire connaître les troubles et les passions dont les hommes sont tourmentés dans ce monde; et qu'enfin on devait se défaire de toutes ces frayeurs, qui ne servent qu'à troubler le repos et la douceur de la vie.

Il fait consister la liberté dans une entière indifférence; il rejette le destin; il

tient que l'art de deviner est une chose frivole, et qu'il est impossible à aucun être de connaître jamais les choses futures, lorsqu'elles dépendent du caprice des hommes, et qu'elles n'ont point de causes nécessaires.

Epicure a toujours parlé magnifiquement de la Divinité. Il voulait qu'on en eût des sentimens fort relevés. Il défendait très-expressément qu'on lui attribuât aucune chose indigne de l'immortalité et de la souveraine béatitude. L'impie, disait-il, n'est pas celui qui rejette les dieux qu'adore le peuple; mais celui qui attribue aux dieux toutes les impertinences que leur attribue le peuple.

Il a conçu que la Divinité méritait nos adorations par l'excellence de sa nature, et que nous devions les lui rendre par cette seule considération, et non par la crainte d'aucun châtiment, ni en vue d'aucun intérêt. Il a blâmé les superstitions dont on abuse le peuple, et qui servent ordinairement de prétexte aux plus grands crimes.

La religion dans laquelle il était né n'exemptait point les dieux d'aucune des faiblesses humaines. Quand à lui, il les considérait comme des êtres bienheureux, dont la demeure était dans des lieux agréables, où on ne connaissait ni vent, ni

pluie, ni neige, et où ils étaient toujours environnés d'un air serein et d'une brillante lumière, et perpétuellement occupés à la jouissance de leur félicité.

Il éloignait d'eux tout ce qui d'ordinaire nous embarrasse. Il les a crus indépendans de nous dans leur bonheur, incapables d'être touchés ni de nos bonnes, ni de nos mauvaises actions. Il croyait que s'ils prenaient soin des hommes, ou que s'ils se mêlaient du gouvernement du monde, cela troublerait leur félicité.

Il conclut de là que les invocations, les prières et les sacrifices étaient entièrement inutiles; qu'il n'y avait aucun mérite à recourir aux dieux, ni à se prosterner devant leurs autels dans tous les accidens qui nous arrivaient; mais qu'il fallait regarder toutes choses d'un air tranquille, et sans s'étonner.

Il ajoute que ce n'est point la raison qui a donné aux hommes l'idée des dieux, et que la crainte que tous les hommes ont de ces êtres tranquilles ne vient que de ce que souvent, en rêvant, on s'imagine voir des fantômes d'une grandeur prodigieuse. Il semble que ces spectres nous menacent avec une hauteur et une fierté convenables à leur mine majestueuse : on leur voit faire, à ce qu'il semble, des choses surprenantes; et comme d'ailleurs

ces fantômes reviennent dans tous les temps, et qu'il y a quantité d'effets merveilleux dont les causes paraissent inconnues, lorsque les gens peu éclairés considèrent le soleil, la lune, les étoiles et leurs mouvemens si réguliers, ils s'imaginent aussitôt que ces spectres nocturnes sont des êtres éternels et tout-puissans. Ils les placent au milieu du firmament, d'où ils voient venir le tonnerre, les éclairs, la grêle, la pluie et la neige : ils les font présider à la conduite de cette admirable machine du monde, et leur attribuent généralement tous les effets dont les causes leur sont inconnues. C'est de là, à ce qu'il prétend, qu'est venue cette grande quantité d'autels qu'on voit par tout le monde ; et il croit que le culte qu'on rend aux Dieux n'a point d'autre origine que ces fausses terreurs.

Pour ce qui est de ces lieux enchantés où les Dieux faisaient leur demeure, Lucrèce, dans le sentiment d'Epicure, dit qu'il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient aucune relation avec les palais que nous connaissons en ce monde : que les Dieux étant d'une matière si subtile, qu'ils ne peuvent tomber sous aucun de nos sens, qu'à peine même pouvons-nous les apercevoir des yeux de l'esprit, il faut de né-

cessité que ces lieux-là soient proportionnés à la subtilité de la nature de ces êtres qui les habitent.

Tous les philosophes conviennent que, selon le cours ordinaire de la nature, rien ne se fait de rien, et qu'aucune chose ne se réduit à rien : l'expérience nous apprend que les corps se font du débris des uns des autres, et conséquemment qu'ils ont un sujet commun; c'est ce sujet commun qu'on appelle *matière première*.

Il y a plusieurs opinions pour savoir ce que c'est que cette matière première. Epicure croit que ce sont des atômes, c'est-à-dire, des corpuscules insécables, dont il prétend que toutes choses sont composées.

Outre les atômes, il admet encore un autre principe, qui est le vide, mais il ne le considère pas comme un principe de composition des corps; il ne l'admet uniquement que pour le mouvement, parce que, dit-il, s'il n'y avait de petits vides répandus par toute la nature, rien n'aurait jamais pu se mouvoir; toute la masse de la matière serait restée perpétuellement jointe ensemble comme un roc; et, par conséquent, il ne se serait jamais fait aucune production.

Il prétend que ces atômes ont été de

toute éternité; que le nombre de leur figure est incompréhensible, quoique fini; mais que, sous chaque différente figure, il y a une infinité d'atômes. Il a cru que c'était leur propre poids qui était la cause de leur mouvement; qu'en se choquant les uns les autres, ils s'accrochaient souvent; que la différente manière dont ils s'arrangeaient produisait les différens effets que nous voyons dans la nature, sans qu'aucun de ces effets fût redevable de son être à d'autres puissances qu'au hasard, qui avait fait rencontrer ensemble certaine quantité d'atômes de telle et telle figure. Il comparait ces atômes aux lettres de l'alphabet, qui forment des mots différens, selon la différente manière dont elles sont arrangées: comme, par exemple, *estre* et *reste*, sont deux mots tout différens quoique composés des mêmes lettres: aussi les atômes qui composent certains corps lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine manière, en composent un tout différent, lorsqu'ils sont arrangés d'une certaine façon. Cependant, selon lui, toutes sortes d'atômes ne sont pas propres à entrer indifféremment dans la composition de toutes sortes de corps. Il y a par exemple, grande apparence, que ceux qui composent un peloton de laine ne sont pas tous propres à composer un diamant, de

même que nous voyons souvent des mots qui n'ont aucune lettre commune.

Il croyait que ces petits corps étaient dans un perpétuel mouvement, et que c'était de là qu'aucune des choses de la nature ne restait jamais en même état ; que les unes diminuaient, et les autres augmentaient du débris de celles qui étaient diminuées ; les unes vieillissaient et les autres prenaient tous les jours de nouvelles forces, et que par conséquent, chaque être n'avait qu'un temps dans le monde ; qu'à mesure que quelque chose se corrompait, les atômes qui s'en détachaient se joignaient avec d'autres, et formaient ordinairement un corps tout différent de celui dont ils venaient d'être détachés.

Qu'ainsi rien ne périssait jamais, quoique tout n'eût qu'un temps, et que chaque chose semblât disparaître à la fin, comme si elle avait été entièrement anéantie.

Epicure a imaginé qu'il y avait eu un temps auquel tous les atômes etaient séparés ; et que par leur concours fortuit, ils ont composé une infinité de mondes, dont chacun périt au bout de certain temps, soit par le feu, comme si le soleil s'approchait si près de la terre qu'il la brûlât, soit par quelque grande et horrible se-

cousse qui en un moment bouleversera toutes choses et ruinera la machine du monde : qu'enfin il y avait plusieurs manières dont chaque monde pouvait périr ; mais que de ces débris il s'en composait un autre qui commençait aussitôt à produire de nouveaux animaux : il semble même que celui que nous habitons, ne soit qu'un tas de ruines de quelque grand et terrible fracas qui soit arrivé autrefois ; témoins ces gouffres horribles de la mer, ces longues chaînes de montagnes d'une hauteur prodigieuse, ces longues et larges couches de rochers, dont les uns sont situés de travers, les autres de bas en haut, et d'autres de biais ; témoin cette grande inégalité au dedans de la terre, tous ces fleuves souterrains, tous ces lacs, toutes ces cavernes ; témoin enfin cette autre grande inégalité de la surface de la terre qui se trouve entrecoupée de mers, de lacs, de détroits, d'îles, de montagnes.

Epicure tient que l'univers est infini ; que ce grand tout n'a ni milieu, ni extrémités ; et que de quelque point qu'on imagine dans le monde, il reste encore un espace infini à parcourir, sans que jamais on en puisse trouver le bout.

Il dit que c'est être fou que de se flatter que les Dieux aient fait le monde pour

l'amour des hommes ; qu'il n'y a aucune apparence qu'après avoir resté si longtemps tranquilles, ils se fussent avisés de changer leur première manière de vie pour en prendre une différente, et que d'ailleurs il était fort aisé de juger, par tous les défauts que nous y connaissons, que ce n'est point un ouvrage des Dieux.

Il a cru que la terre avait produit les hommes et tous les animaux, de même qu'elle produit encore aujourd'hui des rats, des taupes, des vers et toutes sortes d'insectes. Il tient que dans son commencement, lorsqu'elle était encore toute nouvelle, elle était grasse et nitreuse, et que le soleil l'ayant peu à peu échauffée, elle se couvrit d'herbes et d'arbrisseaux ; que quantité de petites tumeurs commencèrent à s'élever de dessus la superficie, comme des champignons, et qu'après certain temps, lorsque chaque tumeur était venue en maturité, la peau de dessus se rompait, et qu'il en sortait aussitôt un petit animal qui se retirait peu à peu du lieu humide où il venait de naître, et qui commençait à respirer : la terre faisait écouler de ces endroits-là des ruisseaux de lait pour la nourriture de ces petits animaux.

Parmi ce grand nombre de toutes sortes d'animaux, il s'en trouva beaucoup de

monstrueux; les uns sans pieds, les autres sans tête, d'autres sans bouche, d'autres avaient les membres collés au tronc du corps, tellement qu'il y en a eu beaucoup qui ont péri faute de se pouvoir nourrir ou de pouvoir multiplier leur espèce par l'union des deux sexes. Enfin il ne resta que ceux qui se trouvèrent bien disposés, et ce sont les espèces de ceux que nous avons encore aujourd'hui.

Dans cet état primitif du monde, le froid, la chaleur et les intempéries n'étaient pas si violens qu'ils le sont aujourd'hui : toutes ces choses étaient dans leur nouveauté aussi bien que tout le reste ; ces hommes, sortis de la terre, étaient beaucoup plus robustes que nous ne sommes ; ils avaient le corps tout couvert d'un poil hérissé comme celui des sangliers : la mauvaise nourriture, ni l'inclémence des saisons ne les incommodait point ; ils ne connaissaient point encore l'usage des habits ; ils se couchaient nus par terre dans les endroits où la nuit les surprenait ; ils se cachaient sous de petits arbrisseaux pour se garantir de la pluie ; ils n'avaient encore aucune société ; chacun ne songeait qu'à soi, et ne travaillait qu'à se procurer ses commodités particulières. La terre avait aussi produit de grandes forêts

dont les arbres croissaient tous les jours; les hommes commencèrent à vivre de glands, de fruits d'arboisiers, et de pommes sauvages. Ils avaient souvent à démêler avec les sangliers et les lions. Ils se mirent plusieurs ensemble pour se garantir de ces bêtes féroces. Ils bâtirent de petites cabanes, s'occupèrent à la chasse et trouvèrent moyen de se faire des habits de la peau des animaux qu'ils avaient tués. Chacun choisit sa femme, et vécut en particulier avec elle : il en vint des enfans qui adoucirent, par leurs caresses, l'humeur farouche de leurs pères. Voilà le commencement de toutes les sociétés. Les voisins firent ensuite amitié avec leurs voisins et cessèrent de se nuire les uns aux autres. D'abord, ils montraient du bout du doigt les choses dont ils avaient besoin; ils inventèrent ensuite, pour leur commodité, certains noms qu'ils donnèrent au hasard à chaque chose : ils en composèrent un jargon dont ils se servirent pour communiquer leurs pensées.

Le soleil leur avait fait connaître l'usage du feu avant que de l'avoir trouvé : c'était à l'ardeur des rayons de cet astre, qu'ils faisaient d'abord rôtir les viandes qu'ils rapportaient de la chasse; mais un jour un éclair tomba sur quelque chose de

combustible qu'il embrasa tout d'un coup : aussitôt les hommes, qui connaissaient déjà l'utilité du feu, au lieu de l'éteindre, ne songèrent qu'à le conserver : chacun en emporta dans sa cabane et s'en servit pour faire cuire ce qu'il avait à manger.

On bâtit ensuite des villes, et on commença à partager les terres, mais inégalement; les gens qui se trouvèrent avoir plus de force ou plus d'adresse, eurent les meilleures portions : ils s'érigèrent en rois ; ils contraignirent les autres hommes à leur obéir, et firent bâtir des citadelles pour éviter les surprises des voisins.

Les hommes dans ce temps-là n'avaient point d'autres défenses que leurs mains, leurs ongles, leurs dents, des pierres, ou des bâtons : c'étaient là les armes dont ils se servaient pour vider leurs différends.

Après avoir brûlé quelques forêts, n'importe pour quel sujet, ils virent du métal qui coulait par des veines de terre dans de petites fosses où il se figeait ; l'éclat de ce métal leur causa de l'admiration ; ils conçurent de ce qu'ils voyaient couler, que, par le moyen du feu, ils en feraient tout ce qu'ils voudraient : ils ne songèrent d'abord qu'à en faire des armes : c'est pour ce sujet qu'ils estimaient

beaucoup davantage l'airain que l'or, parce que les armes d'or étaient beaucoup moins tranchantes que celles d'airain ; ensuite ils en firent des brides pour les chevaux, des socs de charrue pour labourer la terre, et enfin toutes les choses dont ils se trouvèrent avoir besoin.

Avant l'invention du fer, on faisait les habits de choses différentes, qu'on nouait ensemble : mais dès qu'on eut su accommoder ce métal à toutes sortes d'usages, on trouva le moyen de faire des étoffes de laine et de fil pour la commodité des hommes.

Pour ce qui est d'ensemencer les terres, c'est la nature même qui en a enseigné l'usage. Les hommes, dès le commencement du monde, remarquèrent que les glands qui tombaient des chênes, produisaient des arbres semblables aux chênes mêmes : quand ils voulurent faire venir des chênes en quelque endroit, ils semèrent du gland. Ils observèrent la même chose à l'égard de toutes les autres plantes ; chacun commença aussitôt à semer de la graine des choses dont il pouvait avoir besoin ; et comme il voyait que tout venait beaucoup mieux quand la terre était bien cultivée, chacun commença à s'appliquer particulièrement à l'agriculture.

La force et l'adresse avaient toujours prévalu jusqu'à ce temps-là : mais dès que l'or vint à la mode et que tout le monde se fut laissé surprendre par la splendeur de ce métal, chacun ne songea qu'à en faire provision. Certaines gens s'enrichissant extraordinairement par ce moyen, le peuple abandonna aisément le parti des premiers rois, qui n'avaient point d'autre mérite que leur force et leur adresse ; chacun s'attacha aux riches. Les rois furent massacrés : le gouvernement, depuis, devint populaire. On établit des lois, et on choisit des magistrats pour les faire observer et pour avoir soin des affaires publiques.

A mesure que ces premiers peuples perdaient de leur férocité, la société augmentait entr'eux. Ils commencèrent à faire des festins les uns chez les autres, et après avoir bien mangé, ils se réjouissaient à entendre le chant des oiseaux : ils s'efforçaient de les imiter et composaient des chansons sur les mêmes airs des oiseaux qu'ils avaient appris.

Les vents qui faisaient un agréable murmure en traversant les roseaux, leur donnèrent occasion d'inventer les flûtes, et l'admiration qu'ils eurent des choses célestes, les porta à s'appliquer à l'astronomie.

L'avarice se mêla dans leurs mœurs. Ils se firent la guerre les uns aux autres pour s'entre-déposséder de leurs biens. Cela fit naître des poètes pour écrire les belles actions qui s'y étaient passées, et des peintres pour les représenter. Enfin, la tranquillité et le grand loisir dont ils jouirent par la suite, leur donna moyen de se perfectionner dans les arts, que la nécessité leur avait fait trouver, et même d'en inventer de nouveaux pour la commodité de la vie.

Sur ce qu'on peut objecter que la terre ne produit point aujourd'hui d'hommes, de lions, de chiens, Epicure répond : Quand la félicité de la terre est épuisée ; qu'une femme avancée en âge ne fait plus d'enfans ; qu'une terre qu'on n'a jamais cultivée rapporte beaucoup mieux les premières années que par la suite, qu'enfin, lorsqu'on arrache une forêt, le fond de la terre ne produit plus d'arbres pareils à ceux qu'on a déracinés, il en produit seulement d'autres qui dégénèrent comme de petits sauvageons, des épines ou des ronces ; et que peut-être il y a encore à présent des lapins, des lièvres, des renards, des sangliers, et d'autres animaux parfaits qui naissent de la terre ; mais parce que cela arrive dans des lieux retirés, et

que cela ne nous est pas connu, nous ne croyons pas que cela soit; de même que si nous n'avions jamais vu d'autres rats que ceux qui naissent des rats, nous ne croirions pas qu'il y en eût qui naquissent de la terre.

Les philosophes sont partagés touchant la règle que nous avons pour connaître la vérité. Epicure tient qu'il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui nous vient des sens; que nous ne connaissons rien positivement que par leur rapport, et que nous n'avons point d'autre marque pour distinguer le vrai d'avec le faux.

Pour ce qui est de l'entendement, il tient qu'au commencement, il n'a aucune idée; qu'il est comme une table rase; que lorsque les organes corporels sont formés, les connaissances lui viennent peu à peu par l'entremise des sens; qu'il peut penser aux choses absentes; qu'ainsi il se peut tromper en prenant pour présent ce qui est absent, ou même ce qui n'est point du tout; et qu'au contraire nos sens n'aperçoivent que des objets actuellement présens, et que, par conséquent, ils ne peuvent jamais se tromper quant à l'existence de l'objet. C'est pourquoi, dit-il, c'est être fou que de n'exiger pas, en ce cas-là, le rapport des sens pour avoir recours à des raisons.

Il y a plusieurs manières différentes dont les philosophes expliquent la vision. Epicure a cru qu'il se détachait perpétuellement de tous les corps une grande quantité de petites superficies semblables aux corps mêmes ; que ces petites superficies remplissent l'air ; et que c'était par leur moyen que nous apercevions les objets extérieurs.

Il tient que l'odeur, la chaleur, les sons, la lumière, et les autres qualités sensibles, ne sont pas de simples perceptions de l'ame : il a cru que toutes ces choses étaient réellement hors de nous de la même manière qu'elles nous paraissent, et qu'une certaine quantité de matière figurée, et mue d'une certaine façon, était réellement odeur, son, chaleur, lumière, indépendamment de toutes sortes d'animaux. Que, par exemple, les petites particules qui se détachent perpétuellement des fleurs d'un parterre, remplissent l'air tout autour d'une odeur agréable, et semblable à ce qu'un homme sentirait, s'il se promenait pour lors dans ce parterre ; que lorsqu'on sonne une cloche, l'air des environs est rempli de tintemens aigus, semblables aux sons que nous entendons pour lors ; et que dès que le soleil commence à paraître, il y a dans l'air

quelque chose de brillant et semblable à la lumière que nous apercevons dans ce temps-là; qu'enfin lorsque la même chose paraît différemment à deux animaux différens, cela vient de ce que la configuration intérieure de ces animaux est différente. Si la feuille de saule, par exemple, paraît amère à un homme, et douce à une chèvre, c'est que l'homme et la chèvre ne sont pas faits au dedans l'un comme l'autre. C'est cette même raison qui fait que la ciguë empoisonne les hommes, et engraisse les cailles.

Les Stoïciens, qui faisaient profession d'une vertu fort austère, et qui, dans le fond, étaient pleins de vanité, furent extrêmement jaloux du grand nombre d'amis et de disciples qui s'attachaient à Epicure, dont la doctrine était d'ailleurs fort différente de celle qu'ils enseignaient. Ils firent tout ce qu'ils purent pour le décrier, et même ils semèrent dans leurs livres diverses sortes de calomnies contre lui. C'est ce qui a été cause que ceux qui sont venus depuis, et qui n'ont connu Epicure que par le canal des Stoïciens, s'y sont laissés surprendre, et ont pris pour un débauché un homme d'une continence exemplaire, et dont les mœurs ont toujours été très-réglées.

S. Grégoire rend un témoignage illustre de la chasteté de ce philosophe : « Epicure, dit ce Père de l'Eglise, a dit que le plaisir était la fin où tendent tous les hommes ; mais afin qu'on ne crût pas que ce fût le plaisir sensuel, il vécut toujours très-chaste et très-réglé, confirmant sa doctrine par ses mœurs. »

Epicure ne voulut jamais se mêler du gouvernement de la République ; il préféra toujours son repos et la vie tranquille à l'embarras des affaires. Les statues que les Athéniens lui érigèrent publiquement, témoignaient assez l'estime distinguée qu'ils avaient pour ce philosophe. Tous ceux qui se sont attachés à lui ne l'ont jamais quitté, à la réserve de Métrodorus, qui le changea pour étudier dans l'académie sous Carnéade ; mais il n'y fut que six mois : il revint aussitôt trouver Epicure, et resta avec lui jusqu'à sa mort, qui arriva quelque temps avant celle d'Epicure. Son école est demeurée perpétuellement dans une égale splendeur, et même dans des temps que toutes les autres étaient presque abandonnées.

A l'âge de 72 ans, il tomba malade à Athènes, où il n'avait point discontinué d'enseigner : son mal était une rétention d'urine qui lui causait des douleurs épou-

vantables. Il souffrait tout cela fort tranquillement. Quand il se sentit approcher de sa fin, il affranchit une partie de ses esclaves, disposa de son bien, ordonna qu'on solennisât tous les ans le jour de sa naissance et celle de ses parens, vers le dixième du mois Gaméléon. Il donna son jardin et ses livres à Hermacus de Mételin, qui lui succéda, à la charge que cela passerait successivement à tous ceux qui occuperaient cette place. Il écrivit à Idoménée en ces termes :

« Me voilà, grâces aux Dieux, à l'heureux et dernier jour de ma vie; je suis si tourmenté de la violence de mon mal qui me ronge la vessie et les intestins, qu'on ne saurait rien imaginer de plus cruel. Au milieu de mes douleurs, cependant je sens une grande consolation, lorsque je repasse dans mon esprit tous les bons raisonnemens dont j'ai enrichi la philosophie. Je vous prie, par l'attachement que vous avez toujours fait paraître pour moi et pour ma doctrine, d'avoir soin des enfans de Métrodorus. »

Quatorze jours après que cette maladie eut commencé, Epicure se mit dans un bain chaud, qu'il s'était fait préparer exprès. Dès qu'il y fut entré il demanda un verre de vin pur; il le but, et expira

aussitôt, en avertissant ses amis et ses disciples qui étaient là présens, de se souvenir de lui, et des préceptes qu'il leur avait donnés. Cette mort arriva la 1.re année de la 127.e Olympiade. Tous les Athéniens en témoignèrent un regret très-sensible.

ZÉNON,

Mort dans la 129.e Olympiade.

ZÉNON, chef de la secte des Stoïciens, était de la ville de Citie, dans l'île de Cypre. Avant de se déterminer à rien, il alla consulter l'oracle, afin de savoir ce qu'il devait faire pour vivre heureux. L'oracle lui répondit qu'il devînt de même couleur que les morts. Zénon conçut que ce Dieu lui voulait dire qu'il fallait qu'il s'attachât à lire les livres des anciens. Il prit cela fort sérieusement; il commença à s'y appliquer, et à employer tous ses soins pour suivre les conseils de l'oracle.

Un jour, comme il revenait d'acheter de la pourpre de Phénicie, il fit naufrage au port de Pirée. Cette perte le rendit fort triste; il s'en revint à Athènes; il entra chez un libraire, et se mit à lire le second livre de Xénophon pour se consoler; il y prit beaucoup de plaisir : cela lui fit oublier son chagrin. Il demanda au libraire où demeuraient ces sortes de gens dont parlait Xénophon. Cratès le Cynique passa par hasard; le libraire le montra du bout

bout du doigt, et dit à Zénon : Tenez, suivez cet homme-ci. Zénon était pour lors âgé de 30 ans; il suivit Cratès, et commença dès ce jour-là à être son disciple. Zénon avait beaucoup de pudeur et de retenue : il ne pouvait s'accoutumer aux manières effrontées des Cyniques. Cratès s'aperçut que cela lui faisait de la peine; il voulut le guérir de sa faiblesse : il lui donna un jour une marmite pleine de lentilles, et lui commanda de traverser le bourg de Céramique avec cette marmite. Zénon rougissait de honte, et se cachait, de crainte que quelqu'un ne le vît. Cratès s'approcha de lui, il lui donna un grand coup de bâton au travers de la marmite, et la cassa en plusieurs morceaux. Toutes les lentilles lui coulaient le long des cuisses et des jambes. Cratès lui dit : Comment, petit fripon, pourquoi t'enfuis-tu, puisque tu n'as point eu de mal?

La philosophie plaisait fort à Zénon; il remerciait ordinairement la fortune d'avoir fait périr tout son bien dans la mer. Ah! disait-il, que les vents qui m'ont fait faire naufrage m'étaient favorables! Il étudia plus de dix ans sous Cratès, sans jamais s'accoutumer à l'impudence des Cyniques. A la fin, quand il voulut le quitter pour aller sous Stilpon de Mégare, Cratès

le prit par son manteau, et le retint de force : O Cratès, lui dit Zénon, on ne saurait retenir un philosophe que par les oreilles. Persuadez-moi par de bonnes raisons que votre doctrine est meilleure que celle de Stilpon : sinon, quand vous m'enfermeriez, mon corps serait bien à la vérité chez vous, mais mon esprit serait perpétuellement chez Stilpon.

Zénon passa dix autres années chez Stilpon, Xénocrate et Polémon; ensuite il se retira, et établit une nouvelle secte. Sa réputation ne tarda guère à se répandre par toute la Grèce. Il devint en peu de temps le plus distingué de tous les philosophes du pays. Quantité de gens venaient de divers endroits pour s'attacher à lui, et être ses disciples; et comme Zénon enseignait ordinairement sous une galerie, c'est de là que ses sectateurs ont été appelés Stoïciens.

Les Athéniens l'honoraient tellement, qu'ils l'avaient fait le dépositaire des clefs de leur ville. Ils lui érigèrent une statue, et ils lui firent présent d'une couronne d'or. Le roi Antigonus ne pouvait se lasser d'admirer ce philosophe. Il ne venait jamais à Athènes qu'il n'allât écouter ses leçons; souvent même il allait manger chez Zénon, ou bien il le menait souper avec lui chez

Aristocle, le joueur de harpe. Mais Zénon évita, dans la suite, de se rencontrer dans aucun festin, ni dans des assemblées, de crainte de se rendre trop familier. Antigonus fit tout ce qu'il put pour l'attirer auprès de lui. Zénon s'excusa de faire ce voyage, et envoya en sa place Perséus et Philonide, et lui fit réponse : Qu'il avait une joie très-sensible de la forte inclination qu'il faisait paraître pour les sciences; que rien n'était plus propre à le détourner des plaisirs sensuels, et à lui faire embrasser la vertu que l'amour de la philosophie. Enfin, ajoute-t-il, si la vieillesse et ma mauvaise santé ne m'empêchaient de sortir, je ne manquerais pas de me rendre auprès de vous comme vous le souhaitez; mais puisque cela ne se peut, je vous envoie deux de mes amis qui me valent bien quant à l'esprit et à la doctrine, et qui sont beaucoup plus robustes que moi. Si vous conversez sérieusement avec eux, et que vous vous appliquiez à suivre les préceptes qu'ils vous donneront, vous verrez qu'il ne vous manquera rien de ce qui regarde le souverain bonheur.

Zénon évitait la foule. Il ne se faisait jamais accompagner que de deux ou trois personnes au plus. Lorsqu'il y en avait davantage qui le voulaient suivre malgré

lui, il leur donnait de l'argent pour les faire retirer. Quelquefois, quand il se voyait pressé par la grande multitude dans la galerie où il enseignait, il montrait à ceux qui l'embarrassaient certaines pièces de bois qui étaient au-dessus de son école, et il leur disait : Tenez, voyez-vous bien ces pièces de bois que voilà là-haut, elles n'y ont pas toujours été : elles étaient autrefois au milieu de cette place comme vous : mais comme elles embarrassaient, on les a ôtées et mises où vous les voyez : retirez-vous donc en arrière et ne m'embarrassez pas davantage.

Zéuon était grand et menu, et avait la peau fort noire : c'était de là que quelques-uns l'appelaient le *Palmier d'Egypte*. Il avait la tête penchée sur une des épaules ; ses jambes étaient grosses et mal-saines. Il s'habillait toujours d'une étoffe très-légère, et du plus bas prix qu'il la pouvait trouver. Il vivait en tout temps d'un peu de pain, de figues, de miel, et du vin doux, sans jamais rien manger de cuit. Il était d'une si grande continence, que, quand on voulait louer quelqu'un sur ce sujet, on disait : Il est plus chaste que Zénon. Il avait la démarche grave, l'esprit vif, l'humeur sévère. En parlant, il ridait son front, et tordait sa bouche ; quelquefois cependant,

dans ses parties de plaisir, il était gai, et réjouissait toute la compagnie. Quand on lui demandait la raison de ce changement, il répondait : Les lupins sont naturellement amers ; mais quand on les a laissé quelque temps tremper dans l'eau, ils s'adoucissent. Il affectait une très-grande austérité, en sorte que sa manière de vivre tenait davantage d'une simplicité barbare, que d'une véritable frugalité : et hors l'effronterie dont il était fort éloigné, il avait retenu beaucoup de la morale des Cyniques ; c'est ce qui fait que Juvénal a dit que les Stoïciens et les Cyniques différaient entr'eux par leurs habits, mais que leur doctrine était la même.

Il était fort concis dans tous ses discours. Quand on lui en demandait la raison, il disait que les syllabes dont se servent les sages devaient toutes êtres brèves, si cela se pouvait. Quand il voulait faire une réprimande à quelqu'un, il n'y employait jamais que très-peu de paroles, et toujours indirectement.

Il se rencontra un jour dans un festin avec un homme fort gourmand, qui faisait mourir de faim tous ceux qui mangeaient avec lui : Zénon prit pour sa part un grand poisson, et sembla ne le vouloir partager avec personne. Le gourmand le

regarda aussitôt de travers : Comment, lui dit Zénon, crois-tu qu'on te laissera faire tous les jours de pareils tours, si tu ne peux pas souffrir que je le fasse une fois ?

Un jour un jeune homme le pressait avec beaucoup d'instance sur une matière au-dessus de la portée de son esprit. Zénon fit apporter un miroir ; il le fit regarder dedans, et lui dit : Te semble-t-il que ces questions-là conviennent avec ton visage ?

Il disait que les mauvais discours des orateurs ressemblaient à la monnaie d'Alexandrie, qui était belle en apparence, mais dont le métal ne valait rien.

Il disait que le plus grand tort qu'on pouvait faire aux jeunes gens, était de les élever dans la vanité ; qu'il fallait les accoutumer à être civils, et à ne rien faire qu'à propos. Caphésius, ajoutait-il, voyant un jour un de ses disciples enflé d'orgueil, lui donna un soufflet, et lui dit : Quand tu seras élevé au-dessus des autres, tu ne seras pas honnête homme pour cela ; mais si tu es honnête homme, tu seras élevé au-dessus des autres.

Il croyait qu'il était dangereux à un jeune homme, qui avait envie de devenir savant, de s'appliquer à la poésie.

Quand on lui demandait ce que c'était que son ami : C'est un autre moi-même, répondait-il.

Il disait qu'il valait mieux glisser des pieds que de la langue, et qu'il n'y avait rien dont la perte nous dût sensiblement toucher que celle du temps, parce qu'elle était la plus irréparable.

Il se trouva un jour dans un festin qu'on faisait aux ambassadeurs de Ptolémée. Il ne dit rien pendant tout le souper. Ces ambassadeurs en furent surpris ; ils lui demandèrent s'il ne voulait rien faire savoir au roi Ptolémée. Dites-lui, répondit-il, qu'il y a ici un homme qui sait se taire.

Les Stoïciens tenaient que la fin qu'on devait se proposer était de vivre selon la nature : or, que de vivre selon la nature était de ne faire rien de contraire à ce que nous dictait la raison qui était une loi générale et commune à tous les hommes.

Que chacun devait embrasser la vertu à cause d'elle-même, sans avoir égard à aucune récompense ; qu'elle suffisait pour rendre les gens heureux, et que ceux qui la possédaient, jouissaient d'un parfait bonheur, même au milieu des plus grands tourmens.

Qu'il n'y avait rien d'utile que ce qui était honnête ; et que rien de criminel ne pouvait jamais être utile.

Que le bien honnête est celui qui rend parfait tous ceux qui le possèdent.

Qu'il y avait des choses qui n'étaient ni un bien ni un mal, quoiqu'elles eussent la force de mouvoir notre appétit et de nous porter à choisir les unes plutôt que les autres ; comme la vie, la santé, la beauté, la force, les richesses, la noblesse, le plaisir, la gloire ; et celles qui leur étaient opposées, comme la mort, la maladie, la laideur, la débilité, la pauvreté, la basse naissance, la douleur et l'ignominie : car, disaient-ils, aucune chose ne saurait être bonne, si elle ne rend heureux ceux qui la possèdent, et si elle ne rend malheureux ceux qui en sont privés : or la vie, la santé, ni les richesses ne rendent point heureux ceux qui les possèdent, ni malheureux ceux qui en sont privés : donc la vie, la santé, ni les richesses, la mort, la maladie, ni la pauvreté ne sont ni des biens ni des maux. D'ailleurs, ajoutaient-ils, les choses, dont nous pouvons nous servir en bien et en mal, ne sont ni un bien, ni un mal ; or nous pouvons nous servir et en bien et en mal de la vie, de la santé et des richesses ; donc la vie, la santé, les richesses ne sont ni un bien ni un mal.

Enfin ils admettaient une autre espèce

des choses indifférentes qui n'étaient pas capables de faire aucune impression sur notre esprit; comme d'avoir un nombre impair de cheveux à la tête, étendre le doigt ou le fermer, tenir une plume en l'air, lever une paille.

Ils disaient que les plaisirs sensuels n'étaient pas un bien, parce qu'ils étaient déshonnêtes. Or, que rien de déshonnête ne pouvait jamais être un bien.

Que le sage ne craignait rien; qu'il n'avait point de faste, parce qu'il était indifférent pour la gloire et pour l'ignominie; que le caractère du sage était d'être sévère et sincère; qu'il ne lui était pas défendu de boire du vin; mais qu'il ne devait jamais s'enivrer, afin de ne pas perdre un seul moment de la vie l'usage de sa raison : qu'il devait avoir un grand respect pour les dieux, leur faire des sacrifices, et s'abstenir de toutes sortes de débauches.

Qu'on pouvait appeler offices en général tout ce que nous faisons par inclination; que les bons offices étaient d'honorer ses parens, défendre sa patrie, se faire des amis et les assister : les mauvais au contraire, négliger ses parens, mépriser sa patrie, n'avoir aucune complaisance ni affection pour ses amis.

Ils croyaient que tous les biens et les maux étaient égaux, qu'ils ne pouvaient jamais être augmentés ni diminués; car, disaient-ils, il n'y a rien de plus vrai que ce qui est vrai, et rien de plus faux que ce qui est faux; aussi il n'y a rien de meilleur que ce qui est bon, ni rien de plus méchant que ce qui est méchant. Et comme un homme qui ne serait éloigné que d'une stade de Canope, ne serait pas davantage dedans qu'un homme qui en serait éloigné de deux cents stades : ainsi celui qui ne commet qu'un péché médiocre, n'est pas davantage dans la vertu, que celui qui en commet un énorme.

Que le seul sage était capable d'amitié; qu'il devait se mêler des affaires de la République pour empêcher le vice, et exciter les citoyens à la vertu; qu'il n'y avait que lui qui dût avoir part au gouvernement de l'état, puisqu'il était le seul qui pût décider de tout ce qui regardait le bien et le mal; qu'il n'y avait que lui d'irrépréhensible et incapable de nuire à personne, et qu'il était le seul qui n'admirait rien de tout ce qui avait coutume de surprendre les autres hommes.

Ils tenaient, comme les Cyniques, que toutes choses appartiennent aux Dieux, et qu'entre amis toutes choses sont communes.

Ils tiennent que toutes les vertus ont un si grand enchaînement les unes avec les autres, qu'on n'en peut jamais posséder une, sans les posséder toutes.

Qu'il n'y a point de milieu entre le vice et la vertu; car, disaient-ils, comme il est absolument nécessaire qu'on soit droit ou tortu, aussi toute action doit être bonne ou mauvaise.

Que le sage était le seul heureux; qu'il n'avait jamais besoin de rien; qu'il devait s'exposer aux tourmens les plus cruels pour sa patrie et pour ses amis; qu'il ne craignait rien; qu'il faisait du bien à tout le monde, et qu'il était incapable de nuire à personne; qu'enfin il était de toutes sortes de professions, quand même il n'en exercerait aucune; et qu'on le pouvait comparer à un comédien parfait, qui sait représenter également le personnage d'Agamemnon, et celui de Thersite.

Zénon voulait que toutes les femmes fussent communes entre les sages, et que chacun eût commerce avec la première qu'il rencontrerait, sans s'attacher à aucune; que c'était le moyen d'empêcher la jalousie et les soupçons de l'adultère, et que chacun regarderait en particulier tous les jeunes gens comme ses propres enfans.

Les Stoïciens tenaient qu'il n'y avait

qu'un seul être souverain, mais qu'on lui donnait différens noms; qu'on l'appelait quelquefois Destin, quelquefois Esprit, et d'autres fois Jupiter; que cet être était un animal immortel, raisonnable, parfait, bienheureux et éloigné de tout mal. Que c'était la Providence qui gouvernait le monde et tous les êtres qui y étaient.

Ils admettaient deux principes, l'agent et le patient; c'est-à-dire Dieu et le monde.

Ils tenaient que la matière était divisible à l'infini; qu'il n'y avait qu'un seul monde, et que ce monde était de figure ronde qui est la plus propre au mouvement. Ils croyaient, comme Pythagore et Platon, qu'il était animé par une substance spirituelle répandue dans toutes ses parties; que cette substance n'était point distinguée de Dieu, et qu'elle formait avec le monde un même animal, dont les uns disaient que la principale partie était les cieux, et les autres le soleil; que le monde était placé au milieu d'un espace infini de vide; que tout était plein dans le monde, parce que la matière fluide qui s'accommode à toutes sortes de figures, remplissait les espaces que laissaient les corps grossiers qui ne pouvaient pas se toucher immédiatement par-tout à cause de leur irrégularité.

Que le monde était corruptible : car, disaient-ils, un tout est corruptible, lorsque chacune de ses parties est corruptible : or, chacune des parties du monde est corruptible ; donc le monde entier est corruptible. Que les étoiles fixes étaient emportées par le mouvement du ciel. Que le soleil était un feu dont la masse était plus grosse que celle de la terre, puisque la terre jetait son ombre en cône : que le soleil et les autres astres se nourrissaient des vapeurs qui s'exhalent de la terre et de la mer. Ils ont connu la véritable cause des éclipses du soleil et de la lune, et celle du tonnerre et des éclairs. Ils tenaient que les deux Zones glaciales étaient inhabitables à cause du grand froid, et que la Zone torride l'était aussi à cause de la chaleur excessive.

Le Stoïcien Ariston voulait bannir la logique : il comparait ordinairement ses argumens subtils aux toiles d'araignées, qui faisaient bien paraître quelque chose de fort ingénieux et de bien arrangé, mais entièrement inutile.

Chrysippe au contraire estimait fort la logique ; et excellait tellement dans cet art, que tout le monde convenait que si les dieux eussent eu besoin de logique, ils ne s'en seraient jamais servi d'autre que de celle de Chrysippe.

Zénon vécut jusqu'à l'âge de 98 ans, sans avoir jamais eu aucune incommodité. Il fut fort regretté après sa mort. Quand le roi Antigonus en apprit la nouvelle, il en parut sensiblement touché. Bons Dieux, dit-il, quel spectacle ai-je perdu ! On lui demanda pourquoi il estimait tant ce philosophe : C'est, répondit-il, parce que tous les grands présens que je lui ai faits ne l'ont jamais pu obliger à faire aucune bassesse.

Il députa aussitôt vers les Athéniens, pour les prier de faire enterrer Zénon dans le bourg de Céramique.

Les Athéniens, de leur côté, ne sentirent pas moins vivement la perte de Zénon, que le roi Antigonus. Les principaux magistrats le louèrent publiquement après sa mort, et afin que cela fût plus authentique, ils en firent un décret public en ces termes :

Décret.

« Puisque Zénon, fils de Mnasée de
» Cittie, a passé plusieurs années à ensei-
» gner la philosophie dans cette ville : Qu'il
» s'est montré homme de bien dans toutes
» sortes de choses : qu'il a perpétuellement
» excité à la vertu les jeunes gens qu'il
» avait sous sa discipline : Qu'il a toujours
» mené une vie conforme aux préceptes

» qu'il enseignait : Le peuple a jugé à
» propos de le louer publiquement, et de
» lui faire présent d'une couronne d'or
» qu'il a justement méritée à cause de sa
» grande probité, et de sa tempérance; et
» de lui ériger un tombeau dans le bourg
» de Céramique aux dépens du public. Le
» peuple veut qu'on choisisse cinq hommes
» dans Athènes pour avoir soin de faire la
» couronne et le tombeau; que le scribe
» de la République grave ce présent décret
» sur deux colonnes, dont l'une sera mise
» dans l'Académie et l'autre dans le Lycée;
» et que l'argent nécessaire pour cet ou-
» vrage soit promptement mis entre les
» mains de celui qui a soin des affaires
» publiques, afin que tout le monde con-
» naisse que les Athéniens ont soin d'ho-
» norer les gens d'un mérite distingué, et
» pendant leur vie et après leur mort. »

Ce décret fut donné pendant qu'Arrhenidas était archonte d'Athènes, quelques jours après la mort de Zénon.

Or, voici de quelle manière on rapporte que finit Zénon.

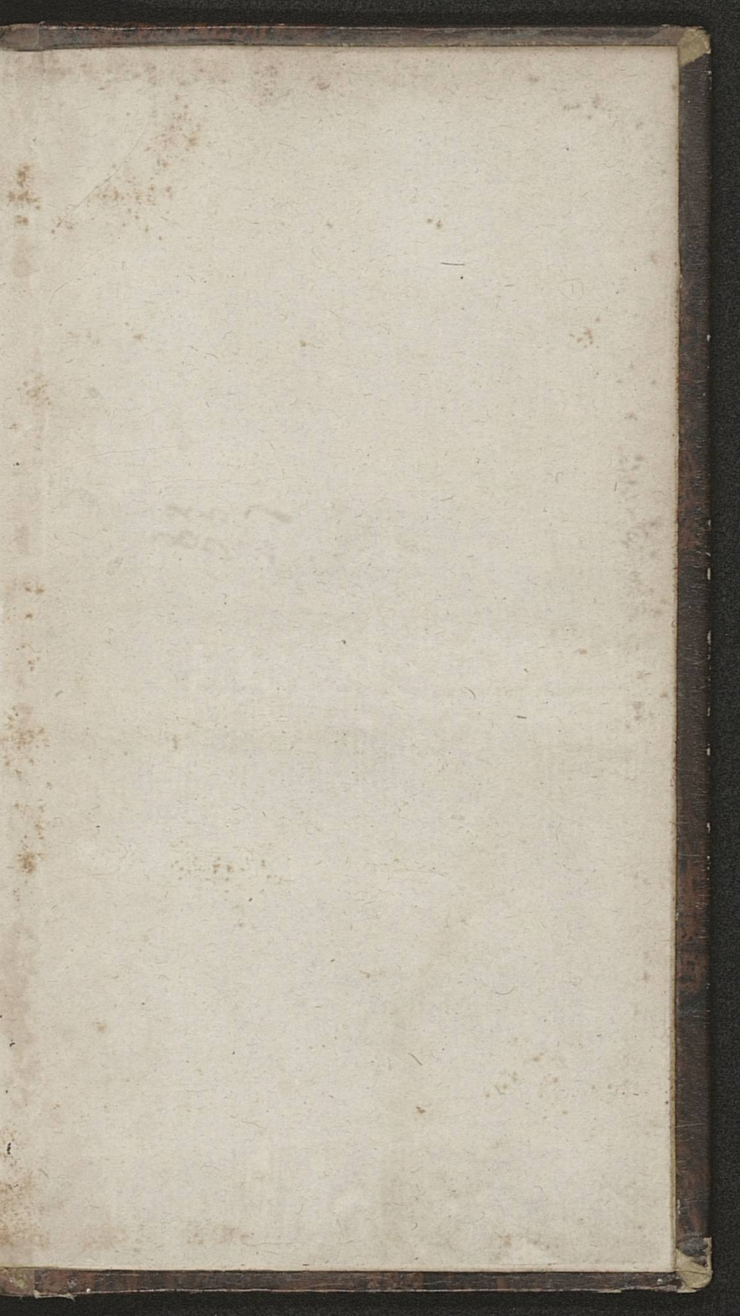
On dit qu'un jour comme il sortait de son école, il se heurta contre quelque chose, et qu'il se cassa le doigt. Il prit cela pour un avis que les Dieux lui donnaient qu'il devait bientôt mourir. Il frappa

aussitôt la terre avec sa main, et dit : Me demandes-tu ? je suis tout prêt ; et sans tarder davantage, au lieu de songer à faire guérir son doigt, il s'étrangla de sang-froid. Il y avait quarante-huit ans qu'il enseignait sans interruption, et soixante-huit ans qu'il avait commencé de s'appliquer à la philosophie sous Cratès le Cynique.

FIN.

TABLE

DES PHILOSOPHES dont la vie est rapportée dans ce volume.









inches | centimeters

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46
Density →										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42									

D50 Illuminant, 2 degree observer

Golden Thread

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams


VIES
DES ANCIE
PHILOSOPH

